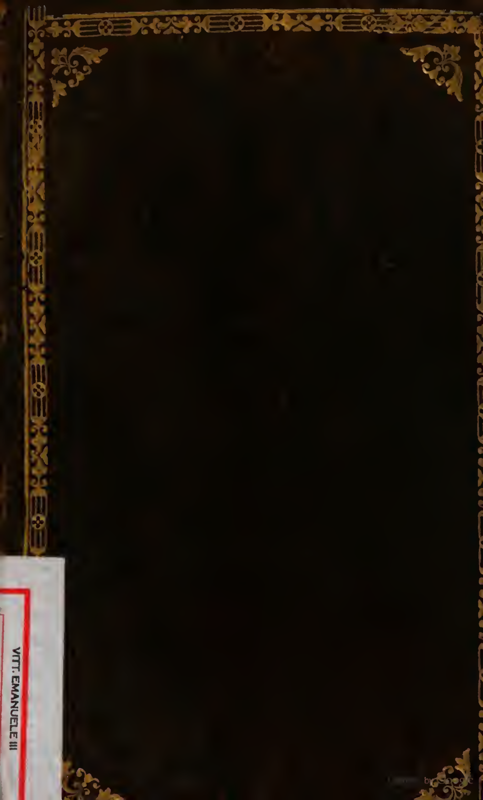
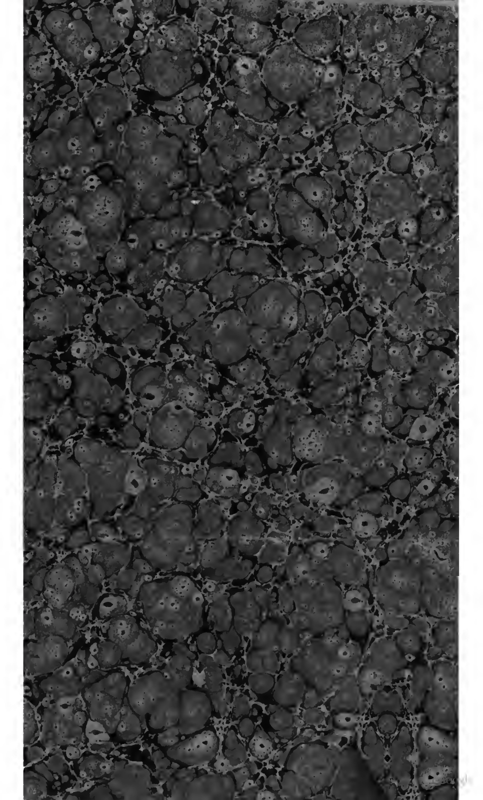

VITT. EMANUELE III


NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
I
685
VITTORIO EM. III
NAPOLI



GYMNASE MORAL

D'ÉDUCATION

APPROUVÉ

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

P. 304



ROME.



ÉDITEURS


Nazionale
NAPOLI





PARIS.

Tours
Ad. Mame et Cie
ÉDITEURS

ARTHUR

ET

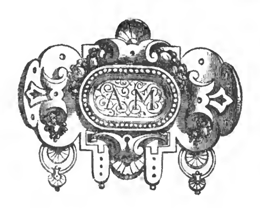
LAURE

OU

LES PETITS VOYAGEURS FRANÇAIS EN EUROPE

PAR ANTONY GUICHARD

> L'histoire des monuments d'un peuple est l'histoire de ses exploits, de sa reconnaissance et de son culte.
>
> (*Voyage du jeune Anacharsis.*)



TOURS

A[d] MAME ET C[ie], IMPRIMEURS-LIBRAIRES

—

1850


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

ARTHUR ET LAURE

CHAPITRE I.

Départ de Nantes. — Entrée dans l'Elbe. — Hambourg. — Lubeck. — Roskild. — Arrivée à Copenhague.

M. Moreau, riche négociant de Nantes, s'était retiré du commerce pour s'occuper uniquement de l'éducation de ses enfants, Arthur et Laure. Mais le bonheur dont il jouissait dans le sein de sa famille fut bientôt troublé par la mort de son beau-père. Cette perte affecta Mme Moreau si profondément, que sa santé, jusque alors florissante, en fut visiblement altérée. Les médecins, persuadés qu'une distraction longue et continue serait seule capable de la sauver, lui conseillèrent de faire un voyage de quelques mois dans les pays étrangers ; et M. Moreau prit aussitôt le parti de parcourir avec elle les principales contrées de l'Europe.

Comme Arthur et sa sœur étaient déjà arrivés à un âge capable d'observer, car l'un avait seize ans et l'autre quinze, il se décida à les prendre pour compagnons de voyage, moins encore pour la satisfaction de sa femme que pour leur propre instruction.

Après avoir arrêté son plan, M. Moreau songea à

le mettre aussitôt à exécution; et le mois de juin venait à peine de commencer, qu'il partit avec toute sa famille pour le Croisic, où ils s'embarquèrent sur un vaisseau hambourgeois, qui retournait en Allemagne.

Favorisés par un temps magnifique, ils passèrent la Manche, et longeant les côtes de la France et des Pays-Bas, ils entrèrent dans la mer du Nord.

Un matin qu'ils étaient montés sur le pont pour jouir du beau spectacle que le soleil levant offre aux navigateurs, ils furent agréablement surpris de voir la terre à droite et à gauche du bâtiment. En effet, ils venaient d'entrer dans l'Elbe, et quoiqu'elle leur parût bien étroite en comparaison de l'Océan, cette rivière n'en a pas moins, à son embouchure, plus de huit kilomètres de largeur.

A mesure que le bâtiment remontait le fleuve, toutes voiles dehors, les rives en se rapprochant devenaient plus pittoresques, et le fleuve lui-même plus animé par le grand nombre de barques qui le sillonnaient. Bientôt nos voyageurs aperçurent les clochers de Hambourg, et une heure après ils se virent au milieu de plus de deux cents vaisseaux qui remplissaient le port de cette ville, chargés de marchandises de presque toutes les contrées du globe.

« Vous le voyez, mes enfants, dit M. Moreau, Hambourg n'a, pour ainsi dire, rien perdu de son ancienne importance. Encore aujourd'hui c'est la première ville commerçante et le premier marché de l'Allemagne. Elle est l'une des quatre villes libres de la confédération germanique, et n'est par consé-

quent gouvernée que par ses propres magistrats. »

Mais Arthur et Laure avaient l'esprit trop occupé de ce qu'ils voyaient pour écouter les observations de leur père, et le plus profond silence régna entre eux jusqu'au moment où ils débarquèrent.

Le premier soin de M. Moreau fut de chercher un hôtel où sa famille pût se reposer des fatigues de la traversée, et d'aller rendre visite à deux ou trois négociants avec lesquels il avait été autrefois en relation d'affaires.

Le lendemain, après le déjeuner, il s'empressa de satisfaire la curiosité de ses enfants, en les conduisant dans les quartiers les plus remarquables de la ville.

Le quartier nommé la Nouvelle-Ville leur offrit de belles rues, des maisons bâties avec élégance, et sur les rives de l'Alster, une superbe promenade nommée le Jungferstieg. Ils admirèrent surtout l'église de Saint-Nicolas, dont l'orgue est citée parmi les plus grandes de l'Europe, et la cathédrale de Saint-Michel, dont la flèche s'élève à la hauteur de cent trente mètres *.

Les jours suivants, ils visitèrent les fortifications et parcoururent en bateau quelques-uns des canaux qui coupent la ville dans tous les sens et qui aboutissent à un lac de deux cent cinquante mètres de circonférence, où se réunit la haute société, dans les belles soirées d'été.

* Ces beaux édifices, ainsi que la plus grande partie de la ville, ont été détruits depuis par un incendie qui commença le 7 mai 1842, et dura trois jours entiers.

Mais ils consacrèrent toute une matinée à visiter Altona. Cette ville qui appartient au Danemark et est située sur l'Elbe, presqu'en face de Hambourg, n'était autrefois qu'un misérable village. Brûlée par les Suédois en 1712, elle a été reconstruite depuis sur un nouveau plan ; c'est aujourd'hui une place de commerce assez importante.

Après avoir séjourné quelque temps à Hambourg, nos voyageurs partirent pour Lubeck, autre ville libre de l'Allemagne, à trois lieues de la côte de la mer Baltique. Mais ils ne s'y arrêtèrent que deux jours, ce temps étant plus que suffisant pour voir les principaux édifices de la ville, qui du reste n'offre rien de bien curieux.

Lubeck est triste quand on la compare à Hambourg. Cependant, fondée vers le milieu du XIIe siècle, elle était devenue la première ville de commerce de l'Allemagne, quand elle se mit à la tête de la ligue hanséatique *, dont le but était de se défendre mutuellement contre les invasions des pirates qui ravageaient les côtes de la mer du Nord. En 1362, cette ligue comprenait cinquante-quatre villes, tant en Allemagne qu'en France, en Angleterre, en Espagne et en Italie. Mais le temps et les révolutions politiques ont peu à peu affaibli la puissance dont elle jouissait, et Lubeck, du premier rang qu'elle occupait alors, est descendue au second.

La route qu'avait choisie M. Moreau en quittant

* Hanséatique vient du mot allemand *hanse*, ligue.

Lubeck, le conduisit par une contrée tout à fait romantique, couverte de forêts, de champs et de pâturages jusqu'à Rendsberg, une des places les plus fortes du Danemark. Mais au lieu de s'y arrêter, nos voyageurs s'embarquèrent pour l'île de Fionie. Une brise favorable les transporta en peu de temps à travers le Petit-Belt, détroit qui sépare cette île du Jutland. Après avoir passé la nuit à Odensée, ils traversèrent le Grand-Belt, et débarquèrent à Korsroer, sur les côtes de l'île de Seeland, la plus grande des îles du Danemark.

On était alors au mois d'août, et la nature était parée de toute sa beauté.

« Vous voyez, dit M. Moreau à ses enfants, ces riches moissons, ces verts pâturages, ces belles forêts de chênes et de hêtres, ces charmants hameaux; eh bien! toutes ces beautés disparaîtront bientôt sous le souffle des frimas; car l'hiver dans ce pays arrive de bonne heure, et il est long et rigoureux. Ce n'est guère qu'au mois de mai que les arbres commencent à se couvrir de feuilles, et que le port de Copenhague est dégagé de ses glaces. A peine connaît-on ici le printemps et l'automne : les neiges disparaissent presque subitement pour faire place à l'été, qui est remplacé de même par l'hiver. Cependant cette anomalie dans le climat n'empêche pas le sol de produire toute espèce de céréales, et de pourvoir à la subsistance des nombreux troupeaux qu'on y élève, particulièrement de chevaux qui sont en général très-estimés. »

La vue de la flèche de la cathédrale de Roskild mit fin aux observations que faisaient entre eux Laure et Arthur.

« La ville où nous allons entrer, dit M. Moreau, date de la plus haute antiquité. Bien des siècles avant que Copenhague sortît de ses fondations, Roskild était la capitale du Danemark; mais quoiqu'elle soit déchue aujourd'hui de son ancienne grandeur, elle n'en est pas moins toujours restée le lieu de sépulture des rois de ce pays. »

Aussitôt que nos voyageurs furent dans la ville, ils demandèrent à voir la cathédrale. Un guide les conduisit dans les caveaux où dorment les monarques danois, et Arthur n'omit pas de noter sur son calepin les inscriptions de quelques tombeaux pour demander plus tard à son père l'histoire des illustres morts qui y avaient été déposés.

En remontant dans l'église, ils virent entre autres monuments un mausolée en pierre noire, sur lequel était couchée une figure de femme en albâtre; on leur dit que c'était l'image de Marguerite de Waldemar, communément appelée la *Sémiramis du Nord*. Non-seulement cette femme extraordinaire avait réuni sous sa domination les trois royaumes de Danemark, de Suède et de Norwége; mais encore elle faisait le bonheur de ses nombreux sujets par son amour de la justice et la sagesse de son administration.

De retour à l'hôtel où ils étaient descendus, ils ne tardèrent pas à se remettre en route pour gagner Copenhague, où ils arrivèrent avant la nuit.

CHAPITRE II.

Copenhague. — Christians-Haven. — Aspect général de la Suède. — Mœurs des paysans. — Stockholm.

Dès le lendemain de son arrivée, M. Moreau sortit avec sa famille pour aller voir le château royal. C'est un vaste bâtiment en pierres de taille, dont les appartements sont meublés avec la plus grande magnificence. Cependant le luxe, la richesse et la fraîcheur des ornements qu'on admire dans ce palais n'excitèrent pas aussi vivement la curiosité d'Arthur et de sa sœur que les choses rares qu'ils virent au musée, l'un des plus riches de l'Europe.

Tous les matins, nos voyageurs faisaient une excursion dans l'intérieur de la ville ou aux environs. Ils trouvèrent les maisons régulièrement bâties, quoiqu'en général elles ne soient qu'en briques; les rues larges et garnies la plupart de canaux, comme celles de Hambourg; le port commode et capable de contenir cinq cents vaisseaux.

En 1728, un incendie dévora plusieurs quartiers, et c'est à ce sinistre que Copenhague doit sa beauté et sa régularité d'aujourd'hui.

La *Tour Ronde*, ainsi appelée à cause de sa forme, est d'une hauteur considérable, et cependant on n'y trouve pas une seule marche; on monte dans l'intérieur par une pente en spirale tellement large et si

peu inclinée qu'une voiture à quatre chevaux peut arriver jusqu'au sommet. De la galerie supérieure, on jouit d'une vue magnifique tant sur la ville que sur le port de Copenhague, et cette vue s'étend sur toute la côte de la Norwége qui fait face à l'île de Seeland.

La Tour Ronde fut bâtie dans le XVIe siècle pour servir d'observatoire au célèbre Tycho-Brahé, l'auteur du système du monde qui porte encore son nom. Né d'une illustre maison originaire de Suède, il n'avait encore que quatorze ans quand il vit une éclipse de soleil arrivant à l'instant prédit par les astronomes; il regarda aussitôt l'astronomie comme une science divine et s'y consacra tout entier, malgré l'opposition qu'il rencontra dans sa famille, qui voulait lui faire embrasser une autre carrière. Sa mémoire n'a cessé d'être en honneur chez les Danois, quoique son système ait été abandonné depuis pour celui de Copernic; et ils montrent encore aujourd'hui, avec un orgueil national, le fauteuil dans lequel il faisait ses observations astronomiques.

Pendant son séjour à Copenhague, M. Moreau fit la connaissance d'un seigneur suédois qui devait retourner à Stockholm; il s'offrit à l'y accompagner. Mais l'hiver approchait, et la rigueur de cette saison dans les climats du Nord ne permettait guère à la santé de Mme Moreau de la braver pour le plaisir de voyager. Il fut donc décidé qu'Arthur seul suivrait son père, et que Laure resterait avec sa mère à Copenhague.

Cet arrangement ne plut pas beaucoup à Laure, mais son frère parvint à la consoler en lui promettant de lui écrire souvent.

Avant de quitter Copenhague, M. Moreau conduisit ses enfants à Christians-Haven, petite ville bâtie en 1618 par le roi Christian IV. L'île d'Amark, sur laquelle elle est située, avait été peuplée un siècle auparavant par Christian II. Pour complaire à son épouse Élisabeth, sœur de Charles V, ce prince y fit venir deux paysans frisons, afin qu'elle trouvât dans le Danemark le beurre et le fromage auxquels elle avait été habituée dans les Pays-Bas.

Les descendants de ces colons ont conservé leurs mœurs et leurs costumes. Les hommes se distinguent par leurs chapeaux à larges bords et leurs amples culottes; les femmes par leurs jupes rouges et leur coiffure bleue assez semblable à un turban.

L'île d'Amark est entièrement couverte de jardins, de champs et de pâturages; et tandis que la population mâle s'occupe de la culture des terres, les femmes font du fromage et du beurre qu'elles vont ensuite vendre à Copenhague.

Comme le froid commençait déjà à se faire sentir, Mme Moreau et sa fille ne pouvaient plus guère sortir de chez elles. Pour utiliser ses loisirs, Laure employait une bonne partie de la journée à étudier ou à faire de la musique, et la soirée se passait ordinairement dans la société de quelques familles nobles du pays.

Pendant ce temps, M. Moreau et son fils remon-

taient vers le Nord de l'Europe. Ils arrivèrent à Elseneur sans avoir rien rencontré de remarquable, si ce n'est le village de Nivad, où débarqua Charles XII, quand il quitta la Suède pour attaquer les trois princes qui s'étaient ligués contre lui. Les Danois essayèrent de s'opposer à sa descente; mais quoiqu'il ne fût encore âgé que de seize ans, il renversa tous les obstacles et poursuivit courageusement ses desseins.

Un bon vent transporta nos voyageurs en moins d'une demi-heure à travers le Sund à Helsingborg, ville suédoise située sur la rive opposée, et ils continuèrent leur route dans une voiture tirée par quatre petits chevaux danois attelés de front.

L'aspect du pays qu'ils traversaient alors était tout à la fois triste et imposant. Les rochers hauts et escarpés, de sombres et épaisses forêts, dans lesquelles on entendait hurler les loups, de profondes vallées, qui n'offraient, pour ainsi dire, d'autres végétaux que le genièvre, donnaient à la contrée un air sauvage qu'augmentait encore l'absence de toute habitation humaine.

« On dirait que nous voyageons dans un désert, dit Arthur.

— Tu dis vrai, répondit M. Moreau; mais sais-tu aussi que c'est aux ravages de la guerre causée par l'ambition de Charles XII, qu'il faut attribuer l'état de désolation dans lequel nous voyons ce pays? Ah! cette solitude prouve, mieux que le raisonnement, qu'un monarque qui préfère la gloire militaire au

bien-être de ses sujets, est un fléau pour son royaume.

— Encore si l'hiver était moins long !

— Il est long sans doute ; mais en revanche la rapidité de la végétation dépasse celle de tous les autres pays. Il suffit de quelques semaines pour ensemencer les terres et récolter la moisson. Cependant ce n'est pas tant sur la surface du sol qu'il faut chercher les richesses de la Suède, que dans les entrailles de ses montagnes. L'argent, le cuivre, le fer, le plomb qu'elles renferment, tout en occupant les habitants chargés d'extraire ces métaux, leur fournissent encore tout ce qu'ils ne peuvent se procurer chez eux. »

Sur le soir, il commença à faire un vent froid accompagné de grésil ; M. Moreau et ses compagnons s'enveloppèrent dans leurs manteaux, et le reste du trajet se fit en silence jusqu'à Jonkoping, assez belle ville agréablement située sur le lac Wetter, qui s'étend vers le nord sur une longueur de seize myriamètres.

Le lendemain, ils s'enfoncèrent dans les hautes montagnes qui bordent ce lac à l'est, et arrivèrent à Nordkoping. Cette ville est traversée, dans toute sa longueur, par la rivière Montala, qui y forme de belles cascades, et qui baigne ensuite plusieurs îles rocailleuses, mais pittoresques, couvertes de maisons.

Après avoir quitté Nordkoping, ils suivirent une longue chaîne de montagnes de granit qui sépare

l'Ostrogothie du Sudermanland ; là, ils trouvèrent encore une contrée pierreuse, boisée et stérile, qui paraissait devenir plus triste à mesure qu'ils approchaient de Stockholm. Enfin, du haut d'une éminence, ils aperçurent dans le lointain les toits sombres de cette ville, et cette vue leur rendit aussitôt la gaieté qui les avait abandonnés dans l'affreux désert qu'ils venaient de parcourir.

Quelques jours après leur arrivée à Stockholm, Arthur, fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa sœur, lui écrivit la lettre suivante.

Stockholm.

Ma chère Laure,

J'ai tant de choses à te dire, que je ne sais par où commencer. D'abord nous avons traversé des contrées où l'on ne rencontre que des lacs de l'aspect le plus sombre, des rochers affreux et de ténébreuses forêts, d'où je croyais à chaque instant voir sortir des ours ou des loups.

Le premier jour, nous nous arrêtâmes dans la chaumière d'un paysan. Il nous servit du pain tellement dur, qu'il fallut le couper avec une hache : ce qui du reste ne m'a pas étonné, car ils ne cuisent que deux fois l'année. Ces espèces de biscuits ont la forme de grands gâteaux ronds ; on les enfile à des bâtons et on les suspend ainsi au plafond. La pâte est faite avec de la farine de seigle et d'avoine, et dans les temps de disette, on y mêle l'écorce de quelques arbres réduite en poudre, ce qui rend le pain si noir et si amer, qu'il faut être armé d'un

excellent appétit pour le trouver supportable. Les maisons sont en général construites en bois et peintes en rouge; celles des paysans sont formées de poutres grossièrement équarries, et le parquet est ordinairement couvert de gazon où l'on voit quelquefois des chèvres brouter. Quant aux lits des habitants de ces sombres demeures, je n'ai encore rien vu d'aussi comique. Pour occuper le moins de place possible, ils sont suspendus l'un au-dessus de l'autre, de sorte que pour atteindre le lit supérieur, il faut y monter avec une échelle.

Cependant, quelque pauvres que soient ces gens, ils sont honnêtes et industrieux. Ils fabriquent quantité d'ustensiles, tressent des cordes avec les soies des porcs, la crinière des chevaux et l'écorce des arbres. Le vêtement grossier dont ils sont couverts est presque toujours l'ouvrage de leurs mains, et comme les hommes s'occupent à filer et à tisser, les femmes remplacent parfois leurs maris dans les travaux des champs, et même dans la construction de leurs huttes.

Toutes les femmes portent des voiles, non-seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes. Ce voile sert à défendre leurs yeux de l'éclat de la neige en hiver, et en été de la réflexion des rayons du soleil contre les rochers nus et arides qui les entourent.

Nous sommes entrés à Stockholm par un pont flottant d'une longueur considérable, mais non sans nous arrêter bien des fois pour admirer les points

de vue aussi variés que charmants qu'offre la situation de cette ville. Elle est bâtie sur sept petites îles formées par le lac Meler, tandis que les faubourgs s'étendent au nord et au sud sur la terre ferme. Le mot *holm* qui signifie écueil, île, et le mot *stock* qui signifie pieu, indiquent qu'il a fallu bâtir une partie de cette ville sur pilotis. Le lac Meler est couvert de rochers de granit, qui s'élèvent du sein de l'eau, les uns nus et escarpés, les autres embellis par des maisons ornées de forêts. Au milieu de toutes ces îles, on voit continuellement circuler une multitude de bâtiments qui arrivent de la mer Baltique, ou qui y retournent. A l'extrémité du port, dans lequel peuvent entrer les plus gros vaisseaux, plusieurs rues s'élèvent en amphithéâtre sur le versant d'une colline, et le sommet de cette colline est couronné par le château royal, d'où l'on découvre tout le pays d'alentour.

En face du pont qui conduit au palais et sur une superbe promenade appelée le Normalm, on voit une statue équestre de Gustave-Adolphe; elle est en bronze doré et d'un fini remarquable.

Les principaux édifices, après le château, sont la cathédrale de Saint-Nicolas, l'église de Riddarholm où sont les monuments élevés aux rois et aux grands hommes, le palais de justice, et plusieurs établissements de bienfaisance et d'instruction publique.

En dehors de la ville, se trouvent le château de Droltingholm, bâti sur le plan du château de Ver-

sailles, Rosendal et Haga, superbes maisons de plaisance du roi.

A l'Académie royale de peinture et de sculpture, nous avons vu avec plaisir une belle collection de moules pris sur les statues antiques de Rome; et à l'Arsenal, où l'on trouve un grand nombre de trophées et d'étendards, on nous a montré, entre autres pièces curieuses, le chapeau et l'habit que portait Charles XII au moment de sa mort.

Nous avons suivi le port, du côté de la mer, jusqu'à deux lieues environ de la ville; là, le port se rétrécit et n'est plus qu'un détroit qui, se courbant entre les rochers, échappe à la vue que bornent au loin des collines et des forêts.

Depuis que nous sommes chez M. de K***, qui nous a accompagnés depuis Copenhague, et qui n'a pas voulu nous laisser loger ailleurs que chez lui, nous déjeunons chacun dans nos appartements; mais le soir toute la maison se réunit à une table commune, qui est toujours couverte d'une profusion de plats. Pour aiguiser l'appétit, on sert d'abord du bœuf ou du poisson salé, qu'on arrose d'eau-de-vie. Les dames mêmes boivent de cette liqueur sans rougir; elles s'y croient autorisées par la rigueur du climat. Cela peut être vrai, et pourtant je m'estime heureux de n'être pas obligé de vivre dans un pays où l'on fait une si grande consommation d'eau-de-vie, et où l'on met des épices jusque dans le pain.

Mais en voilà assez pour aujourd'hui. Adieu, ma

chère Laure, embrasse bien pour moi notre bonne maman.

Ton frère tout dévoué,

ARTHUR.

CHAPITRE III.

Upsal. — Mines de Danemora. — Cascades du Dahl. — Fahlun.

Une journée suffit à M. Moreau et à son fils pour faire le trajet de Stockholm à Upsal, autrefois la capitale de la Suède. Cette ville est située dans une vaste plaine. Les maisons sont faites la plupart de troncs d'arbres joints entre eux et enduits d'une couleur rouge. La cathédrale est vaste, et quoique bâtie en briques, elle est encore le plus bel édifice religieux de la Suède. Elle renferme les cendres de Gustave Wasa qui, du rang de simple particulier, s'éleva par ses mérites jusque sur le trône. Son élévation n'altéra point ses éminentes qualités; il fut un des plus grands et des meilleurs princes qui régnèrent dans les provinces du Nord.

L'université d'Upsal, dont la fondation remonte au XVe siècle, est une des plus célèbres de l'Europe. Elle a produit un grand nombre de savants, parmi lesquels il faut compter Linnée, l'auteur du système de botanique qu'on suit encore aujourd'hui.

Dès son enfance, cet homme célèbre montra un

goût décidé pour cette branche des sciences naturelles qui traite des végétaux; souvent il négligeait ses autres études pour aller cueillir des simples. Son père, le croyant incapable de recevoir la moindre instruction, était même sur le point de le retirer de l'école pour le mettre en apprentissage chez un cordonnier, quand il se décida à le laisser suivre son penchant. C'est aux soins de Linnée que la ville d'Upsal est redevable de son jardin botanique, un des plus riches du globe.

Près d'Upsal on voit les restes du temple d'Odin. Il avait cent vingt-quatre portes, et ses murailles étaient dorées en dehors comme en dedans; mais un incendie l'a détruit, et la pierre sur laquelle on immolait les victimes humaines a disparu. On se plaît à montrer encore aujourd'hui aux étrangers les tombeaux d'Odin, de Thor et de Freyr, les trois grandes divinités qu'adoraient les Scandinaves. Ces tombeaux sont tout simplement des collines couvertes de verdure.

Après s'être arrêtés quelques jours à Upsal, nos voyageurs se dirigèrent vers le nord, pour visiter les mines de fer de Danemora, et de là, ils se rendirent à Loëfsta, où sont de vastes fonderies qui occupent continuellement plus de quinze cents ouvriers.

Le propriétaire de cet établissement se fit un plaisir de montrer à M. Moreau tout ce que ses ateliers avaient de remarquable; après quoi M. Moreau remonta en voiture et arriva dans la soirée à Escarleby,

village situé à peu de distance de l'embouchure du Dahl.

Nos voyageurs, après avoir remonté cette rivière jusqu'aux cascades, la redescendirent à l'ouest pour gagner la Norwége. Ils arrivèrent à Fahlun, ville célèbre par ses mines de cuivre, et Arthur profita du séjour qu'il y fit pour écrire à sa sœur la lettre qu'on va lire.

ARTHUR A LAURE.

Fahlun.

Je ne doute pas, ma chère sœur, que tu ne trouves cette seconde lettre plus intéressante que la première. Ce que j'ai vu depuis mon départ d'Upsal, surpasse tout ce que tu peux imaginer de plus curieux. Je commencerai par les mines de Danemora.

Nous arrivâmes près de ces mines, au moment où une forte détonation nous annonçait qu'on venait de faire sauter un bloc de rocher; car c'est avec la poudre qu'on fouille ici les entrailles de la terre, pour en tirer ses trésors. Le sol trembla sous nos pieds, et nous vîmes des pierres lancées dans les airs, tandis qu'un sourd murmure s'étendait au loin dans les vastes souterrains au-dessus desquels nous nous trouvions alors.

J'eus peur d'abord; mais mon père se mit à rire de ma frayeur, et me proposa aussitôt de le suivre dans ces souterrains. Nous vîmes à l'entrée une espèce de baquet attaché à une corde, laquelle était roulée autour d'un treuil. Mon père s'y plaça avec un mineur

qu'il avait pris pour guide, et il me fit signe de me mettre à côté de lui. Un instant après, nous commençâmes à descendre. Quand nous fûmes au milieu de notre course, je ne pus m'empêcher de frémir à la pensée qu'il suffisait d'un choc contre les saillies du rocher pour être renversés; mais notre guide me tranquillisa, en me faisant voir trois femmes assises sur le bord d'un autre baquet qui alors remontait; elles tricotaient aussi paisiblement que si elles se fussent trouvées dans un carrosse. A la fin, nous atteignîmes le fond.

Mais comment te peindrai-je ce que l'aspect de ces cavernes a d'imposant? Quelques-unes recevaient encore, quoique bien faiblement, la lumière du jour; mais d'autres n'étaient éclairées que par des torches dont la lueur rougeâtre les rendait encore plus horribles, malgré le grand nombre d'hommes qui y travaillaient. Je vis plusieurs de ces ouvriers à cheval sur des morceaux de bois appuyés par leurs extrémités contre la muraille; ils étaient occupés à pratiquer des trous dans le roc, pour y mettre la poudre qui devait le faire sauter.

Nous nous approchâmes d'une douzaine de mineurs qui prenaient leur repas. Ils étaient noirs et affreux.

« Quelle triste vie vous menez ici! dis-je à l'un d'eux qui parlait français, et combien vous devez regretter la douce lumière du soleil!

— L'habitude fait tout, répondit le mineur en souriant. Quoique nous paraissions retranchés du nombre des vivants, nous ne sommes pas plus à

plaindre que ceux qui gagnent leur vie à la clarté du jour. »

Papa donna à ces pauvres gens quelques pièces de monnaie, et après avoir reçu leurs remerciements, nous nous replaçâmes dans le baquet. En moins de dix minutes, nous nous trouvâmes de nouveau sous la voûte du ciel, et je commençai à respirer plus librement.

Hier nous sommes allés voir les mines de cuivre aux environs de Fahlun. On ne descend point dans celles-ci comme dans celles de Danemora ; car l'entrée a plus de 1,200 mètres de contour. Nous y descendîmes par des degrés en bois fixés dans le rocher. Arrivés à la première galerie, nous la suivîmes jusqu'au fond de la mine, qui est à 250 mètres audessous du sol. La pente en est tellement douce, que les chevaux qui voiturent le minerai la montent avec la plus grande facilité.

J'eus lieu encore ici de faire bien des réflexions sur la triste condition des malheureux qui se condamnent à vivre dans les ténèbres, afin de nous procurer ces métaux qui servent à notre luxe autant qu'à nos besoins. Il serait difficile de se figurer des êtres plus hideux ; ils ont la figure livide et le haut du corps entièrement noirci par la poussière et la fumée.

Mais laissons ces habitations souterraines : il est temps de remonter à la surface et de parler de choses plus agréables.

Un peu au-dessus d'Escarleby, nous avons vu la

magnifique chute du Dahl. Le cours de cette rivière est subitement interrompu par d'énormes rochers qui la séparent en trois torrents, et chacun de ces torrents forme une cascade. Le bruit qu'ils font en se précipitant à travers les rochers et d'une hauteur de près de cent vingt mètres, est si fort qué l'on se sent mal à l'aise quand on les considère trop longtemps. Du pied de la cascade s'élève un nuage de poussière humide que le vent chasse au loin, et qui, éclairée par le soleil, offre les plus belles couleurs de l'iris.

La beauté de cette scène frappa si vivement mon imagination que je fus longtemps sans pouvoir parler. Je regardai devant moi, immobile et silencieux, comme si j'avais été cloué à ma place. Je me résignai avec peine à me retirer, quand mon père, remarquant que j'étais mouillé, me fit signe de le suivre.

On nous dit que peu de jours auparavant quelques pêcheurs, s'étant avancés trop près de la chute, avaient été entraînés par le courant et mis en pièces avec leur barque au milieu des rochers.

Nous continuerons demain notre route. Pour nous garantir du vent et de la neige, on nous a fait d'amples redingotes en drap garnies de fourrures.

Tu rirais bien si tu me voyais dans ce singulier accoutrement.

Adieu, ma chère Laure...

ARTHUR.

En effet, M. Moreau et son fils partirent le jour



suivant, au milieu d'un vent violent et d'une pluie glacée qui dura jusqu'à Norbake. De là ils traversèrent une contrée montueuse et riche en minerai, et arrivèrent à Philipstad. Ils ne s'arrêtèrent pourtant pas dans cette ville, et continuèrent leur route malgré la nuit qui venait de commencer. Mais à peine le jour eut-il fait place aux ténèbres, qu'une magnifique aurore boréale éclaira les cieux.

Après avoir longé pendant quelque temps le lac Wener,, le plus grand de la Suède, ils trouvèrent la terre couverte de neige, et traversée en tout sens par des nappes et des courants d'eau. Plus loin s'élevaient des montagnes dont les sommets se perdaient dans les nuages. Ce spectacle frappa d'abord Arthur par sa nouveauté; mais il ne tarda pas à le trouver monotone, et ce fut avec un véritable plaisir qu'il entra dans la capitale de la Norwége.

CHAPITRE IV.

La Norwége. — Christiania. — Mœurs des Lapons. — Tempête. — Retour à Copenhague.

ARTHUR A LAURE.

Christiania.

Ma chère sœur, avant de te parler de Christiania, où nous sommes aujourd'hui, il faut que je dise que nous avons vu sur notre route une magnifique aurore boréale. Ce phénomène si rare en France, si fré-

quent dans le nord, d'où lui est venu son nom, commença une heure après le coucher du soleil. Il s'annonça par une espèce de brouillard présentant à peu près la forme d'un segment de cercle. Bientôt ce segment parut bordé d'une lumière blanchâtre qui donna lieu à plusieurs arcs lumineux et concentriques. Des rayons de feu diversement colorés s'élancèrent ensuite du milieu de ces arcs, et au zénith se forma une couronne enflammée autour de laquelle toute la matière du phénomène paraissait en mouvement. C'était le moment où l'apparition céleste se développait dans sa plus grande magnificence, tant par la variété des figures lumineuses qui se jouaient de mille manières au haut de l'atmosphère, que par la beauté des couleurs dont plusieurs d'elles étaient ornées. Mais peu à peu le mouvement cessa, la lumière qui éclairait tout le ciel se concentra dans la partie boréale, et le segment disparut insensiblement, pour faire place aux ténèbres de la nuit.

Christiania est la capitale de la Norwége. Elle fut fondée en 1624 par Christian IV, roi de Danemark, qui lui donna son nom. Sa situation au pied de l'Egeberg et sur l'Agger, est des plus agréables, et les nombreuses maisons de plaisance qui l'environnent doivent offrir dans la belle saison de jolis points de vue.

La ville est assez bien bâtie, mais le plus beau quartier est celui qui avoisine le port. Parmi les principaux édifices, il faut citer la cathédrale, le palais du gouvernement, l'hôtel de ville et le château d'Ag-

gerhuys qui domine une hauteur à quelque distance de la ville, et qui est occupé par une forte garnison.

Les habitants de Christiania se distinguent par leur grande hospitalité et par l'empressement qu'ils mettent à faire voir leur ville aux étrangers.

Les paysans sont plus honnêtes que ceux de la Suède, et moins malheureux que ceux du Danemark, que l'on pourrait prendre pour des serfs. Leur manière de vivre est extrêmement simple; ils ne se nourrissent, pour ainsi dire, que de lait et de fromage auxquels ils joignent du poisson qu'ils pêchent en abondance dans les lacs et qu'ils salent ensuite ou font sécher. Quelquefois pour se régaler ils mangent de la viande; encore n'est-elle pas fraîche. Ils paraissent jouir en général d'une très-forte constitution; et, malgré la rigueur de la saison, j'ai vu des femmes qui n'étaient guère plus chaudement habillées que les Nantaises.

Tu penses bien que dans un pays couvert de rochers et de forêts comme la Norwége, l'agriculture offre très-peu de ressources. Aussi les habitants sont-ils obligés de faire venir leurs grains des pays étrangers; ils donnent en échange du cuivre, du fer et du bois de construction. Le bois est ici, pour ainsi dire, le premier des matériaux. On l'emploie pour la bâtisse des maisons et pour le pavage des rues. On en fait aussi du charbon qui sert à la fonte des minerais, et la cendre qu'on en recueille est répandue comme engrais sur les champs.

Une multitude innombrable d'oiseaux, surtout

d'oiseaux de mer, habitent le creux des rochers qui bordent la côte. Bien des pauvres se nourrissent de leurs œufs en été et de leur chair en hiver. Mais ce n'est pas seulement pour cela que ces malheureux leur font la chasse, c'est encore pour vendre leurs plumes; et le gain qu'ils en tirent, en les livrant au commerce, est assez fort pour les aveugler sur les dangers auxquels parfois on les voit s'exposer. Je frémis encore rien qu'à la pensée d'avoir vu un homme à califourchon sur un morceau de bois et suspendu à l'extrémité d'une corde de deux cents mètres de long au-dessus d'un affreux précipice. Il tenait à la main une perche pour s'aider à s'approcher des crevasses dans lesquelles il avait découvert des nids. L'adresse de ces chasseurs est étonnante; mais souvent il arrive que la corde se rompt et que l'infortuné qui y a attaché sa vie est brisé par les saillies du rocher.

Comme je revenais hier d'une petite excursion sur la côte et que je passais par un bois, je vis un lièvre s'enfuir entre les pieds de mon cheval; il était blanc comme du lait. Je me suis rappelé alors ce que disent les naturalistes, que dans les climats septentrionaux, non-seulement les lièvres, mais encore les ours, les renards et les perdrix deviennent blancs en hiver, de sorte qu'étant de la même couleur que la neige sur laquelle ils marchent, ils échappent beaucoup plus facilement à la poursuite de leurs ennemis.

En rentrant à la maison, j'y trouvai un gentil-

homme qu'une société d'arts et de sciences avait envoyé il y a quelques années en Laponie pour étudier les mœurs des habitants et en rapporter tout ce qu'il pourrait trouver de curieux dans ce pays. Je ne pus résister à l'envie de le faire causer de son voyage, et il me donna les détails suivants que je m'empresse de te communiquer à mon tour.

Le froid extrême et la transition subite de ce froid à une chaleur assez vive agissent tellement sur la constitution des Lapons, qu'il est impossible de ne pas les reconnaître à leur visage court, large et écrasé, à leurs petits yeux rouge-foncé, et à leur taille bien au-dessous de la médiocre. Leur vêtement d'été est fait d'un drap noir et grossier; mais en hiver ils se couvrent de la tête aux pieds de fourrures, particulièrement de peaux de rennes encore garnies de leur poil. Les femmes portent le même costume que les hommes; seulement elles ont en outre un tablier de drap de couleur et quelques bagues et autres colifichets. Elles sont en général très-coquettes et ont soin d'enjoliver leur mise chétive de chaînes, d'ornements de laiton, ou encore de ganses de laine qu'elles teignent elles-mêmes des plus vives nuances.

Les Lapons mangent avec plaisir en hiver des poissons saurés, ou la viande des animaux qu'ils peuvent tuer à la chasse; mais à peine la font-ils cuire, et ils la dévorent presque toute crue. Les œufs des oies sauvages et des oiseaux de mer qui s'abattent sur les bords des lacs, leur fournissent

une nourriture abondante au printemps, plus tard ils mangent les oiseaux eux-mêmes. Quelques-uns ne s'occupent que de la pêche, tandis que d'autres mènent paître les troupeaux de rennes et vivent en nomades au milieu des montagnes. Les premiers construisent de petits villages au bord des lacs; les seconds dressent leurs tentes partout où ils trouvent des pâturages. Car il ne faut pas chercher une ville dans ce pays : il y a à peine un bourg ou deux; encore sont-ils habités par des étrangers.

Rien n'est plus simple que la manière dont sont bâties les huttes. La charpente consiste en quelques fortes branches non équarries, plantées en terre, de sorte que les extrémités supérieures se rapprochent sans se joindre, afin de laisser un passage à la fumée. On les couvre ensuite de grosses étoffes de laine sur lesquelles on met des feuillages et du gazon. Le foyer qui est toujours allumé occupe le centre de la hutte, et tout autour sont les lits composés tout uniment d'un tas de feuilles recouvert de peaux de rennes.

Les nuits sont de trois mois ainsi que les jours; mais les Lapons ne sont pas pour cela toujours dans les ténèbres : les longs crépuscules de ces climats et les aurores boréales leur donnent autant de lumière qu'ils en peuvent désirer.

Ils ne connaissent point l'usage des voitures. Ils se servent d'une espèce de souliers longs qui les empêchent d'enfoncer dans la neige; ou bien, quand ils ont à faire un trajet considérable, ils attellent leur

renne à leur traîneau, lui disent quelques mots, comme s'il pouvait les comprendre, et un instant après ils sont emportés au loin avec une rapidité extraordinaire.

Le renne est pour eux d'une telle utilité qu'on peut dire que cet animal leur a été donné par la Providence pour les dédommager de la privation des autres biens de la vie. Ils boivent son lait, mangent sa chair et se vêtent de sa peau. Mais ce qui augmente encore son utilité, c'est qu'au plus fort de l'hiver, il se contente d'une espèce de mousse qui croît en abondance sous la neige, et qu'il sait lui-même découvrir.

Malgré les rigueurs du froid, l'absence du soleil et la stérilité du sol, le Lapon est sincèrement attaché à son pays; on ne le verra pas facilement renoncer à sa hutte et à son renne pour aller jouir dans un climat plus doux des avantages qu'on rencontre chez les peuples civilisés.

Il est naturellement paresseux et a la guerre en horreur; aussi est-il dispensé de tout service militaire. Dans le commerce il est plus que rusé; cependant il ne dérobe jamais rien. Quant à la religion chrétienne qu'il prétend professer, il l'a tellement défigurée qu'on a peine à la reconnaître.

Peut-être dans ma tournée en Norwége rencontrerai-je un de ces Lapons; et alors je pourrai, ma chère Laure, t'en faire une description plus détaillée. En attendant je t'embrasse de cœur....

ARTHUR.

L'espoir que le jeune Moreau exprimait à la fin de sa lettre fut malheureusement déçu. Son père, ayant appris que Laure était assez gravement indisposée par suite d'un rhume opiniâtre, se décida à retourner dans le plus bref délai à Copenhague. Il partit donc avec son fils pour Mastrand, où ils s'embarquèrent à l'entrée de la nuit.

A peine le bâtiment eut-il pris le large que le temps, qui jusque alors avait été calme, devint tout à coup orageux. Le vent soufflait avec une extrême violence, et les flots, en se brisant contre la côte, faisaient un tel bruit, qu'Arthur, qui n'avait encore rien entendu de semblable, fut glacé de terreur. Il souffrait en outre considérablement du mal de mer; mais sa frayeur augmenta encore quand il vit une vague balayer le pont et emporter un matelot qui ne se tenait pas suffisamment sur ses gardes. M. Moreau ne quitta pas son fils un instant, et quoiqu'il vît aussi bien que lui le danger auquel ils étaient exposés, il ne cessa de l'encourager par ses paroles et par son exemple.

Après une nuit passée dans de continuelles alarmes, le vent s'apaisa, les flots se calmèrent, et le bâtiment aborda heureusement à Elseneur.

La pensée qu'il allait revoir sa bonne mère fit oublier à Arthur toutes ses angoisses. A peine fut-il descendu à terre, qu'il sauta dans la voiture qui devait l'emmener à Copenhague. Au bout de quelques heures, il fut dans les bras de sa mère, et il eut la satisfaction d'apprendre que Laure n'était pas aussi souffrante que M. Moreau l'avait pensé.

CHAPITRE V.

Arthur trouve un ami. — Arrivée en Prusse. — Dantzick. — Berlin. — Dresde. — Leipsig.

Pendant son séjour à Copenhague, Mme Moreau avait fait connaissance avec la marquise de Bréval, qui attendait le retour du beau temps pour aller rejoindre son mari, chargé d'une mission diplomatique à la cour de Russie.

Mme de Bréval avait un fils nommé Louis : c'était un jeune homme accompli, à peu près du même âge qu'Arthur. Une liaison intime ne tarda pas à s'établir entre les deux jeunes gens, et dès les premiers jours ils se promirent de l'entretenir par des lettres fréquentes, lorsqu'ils seraient forcés de se séparer.

— Et à qui écrirai-je? demanda Laure d'un air attristé; car il me semble pénible de ne pouvoir faire part à personne des choses qu'on a vues, des sensations qu'on a éprouvées.

— Eh bien! ce sera à moi, ma chère Laure, dit Mme de Bréval, en embrassant la jeune fille. Vous m'écrirez toutes les fois que cela vous fera plaisir : vos lettres seront toujours bien accueillies.

Le rhume dont Laure était atteinte ayant pris une nouvelle intensité depuis le retour de M. Moreau, il fut décidé qu'on se dirigerait vers le midi, aussitôt que la saison le permettrait, et qu'après avoir visité

les principales villes du nord de l'Allemagne, on se rendrait en Italie par la Suisse.

Au commencement du mois d'avril, le port de Copenhague se trouva de nouveau libre, et la famille Moreau s'embarqua pour la Prusse, laissant derrière elle Mme de Bréval, que quelques affaires retenaient encore à Copenhague.

Après un trajet de quelques heures, nos voyageurs débarquèrent à Dantzick, où ils s'arrêtèrent pendant une semaine, moins pour se reposer que pour visiter ce que cette ville offre de curieux aux étrangers.

Les maisons de Dantzick sont généralement de six ou sept étages et paraissent très-anciennes. Dans beaucoup de rues on voit des rangées d'arbres qui en été présentent un assez beau coup d'œil, mais qui nuisent aussi à la salubrité publique.

Un grand nombre de bateaux apportent par la Vistule le blé qu'ils vont chercher dans la Pologne, et qui ensuite est expédié par mer dans tous les ports de la mer Baltique.

Les principaux magasins où l'on serre le grain sont situés sur une île formée par la rivière Mottlau. Les ponts qui y conduisent sont levés tous les soirs, et on lâche en outre une trentaine de gros chiens dont les hurlements au milieu de la nuit suffisent pour effrayer les voleurs les plus hardis.

Les femmes de Dantzick sont en général belles et suivent les modes de la Pologne; quant au caractère des habitants, on peut dire qu'il n'a rien de bien

tranché. Accoutumés à voir des étrangers de tous les pays, ils sont indifférents à leurs habitudes, et n'en ont point qui leur soient propres.

De Dantzick à Berlin nos voyageurs ne rencontrèrent rien qui pût les intéresser; mais, dans cette dernière ville, ils trouvèrent de quoi occuper leur curiosité pendant plusieurs jours.

Pour se rendre ensuite à Dresde, ils passèrent par des contrées couvertes de la plus belle végétation, particulièrement sur le territoire saxon. Ils arrivèrent dans la capitale de la Saxe, au moment où une foule de gens de la campagne s'y rendaient pour le marché.

Trois jours après, Laure s'empressa de donner de ses nouvelles à la marquise.

LAURE A Mme DE BRÉVAL.

Dresde.

Madame, après le plaisir qu'on éprouve à causer avec vous, il n'en est pas de plus grand pour moi que celui de vous écrire, ainsi que vous me l'avez permis. Je voulais déjà à Berlin satisfaire au besoin que je ressens de vous dire que ma santé s'est sensiblement améliorée depuis notre départ de Copenhague, et que j'espère être délivrée pour cette année de la toux qui me fatiguait.

Maman aussi se trouve mieux de jour en jour, et nous avons la confiance qu'elle ne tardera pas à reprendre toute sa gaieté, tout son embonpoint d'autrefois.

Nous avons fait jusqu'ici un voyage aussi agréable qu'on peut le désirer dans cette saison.

Berlin m'a paru une très-belle ville : elle est située sur la Sprée, qui s'y partage en plusieurs canaux et qu'on traverse sur trente-quatre ponts. Le palais du roi est un vaste bâtiment, mais d'une architecture un peu lourde, et l'intérieur n'offre plus cette magnificence qu'on y voyait déployée avant les guerres de Napoléon. L'arsenal passe pour un des plus riches de l'Europe ; et la cathédrale est d'une beauté imposante.

Mais ce qui à mes yeux distingue Berlin, ce sont ses belles promenades. Il en est une que l'on appelle *Unter den Linden* (sous les tilleuls) ; rien n'est plus pittoresque que le spectacle qu'elle présente le dimanche. On y voit alors réunie toute la haute société de Berlin, et au milieu d'elle circule le commun du peuple avec une entière liberté, prenant, pour ainsi dire, à la même table les rafraîchissements qu'on sert dans les délicieux bosquets qui avoisinent cette charmante promenade.

Des différents quartiers qui composent la ville, le plus grand et aussi le plus beau est celui qu'on nomme Friedrichstadt. Les rues en sont larges et tirées au cordeau. Dans le quartier de Spandau se trouve Mon Bijou, château et jardin royal. Hors des murs, on voit la fonderie royale, l'hôtel des Invalides, le champ de Mars, et le superbe jardin de la ménagerie.

Les fabriques et les manufactures sont très-con-

sidérables; sur une population de 150,000 habitants, elles en occupent près de 20,000.

Les sciences et les lettres sont très-cultivées à Berlin, grâce à l'impulsion que leur a donnée le grand Frédéric ; et l'Académie des sciences peut rivaliser avec les premières de l'Europe.

Ainsi qu'à Copenhague, la bonne société ne parle, pour ainsi dire, que le français; et les dames, tout en se servant de la langue des anciens dominateurs de la Prusse, s'attachent encore à copier les manières de France et à en imiter les modes.

Mais quelque beau que soit Berlin, je lui préfère Dresde. Les abords de cette ville sont magnifiques, surtout sur les bords de l'Elbe, qui l'arrose dans toute sa longueur, et qu'on traverse sur un pont de dix-huit arches d'une beauté remarquable.

Au nombre des principaux édifices, on remarque l'église catholique, une des plus riches de l'Allemagne, et le palais royal que domine une tour de cent vingt-cinq mètres de hauteur. Autrefois la cour de Dresde passait pour la plus brillante de l'Europe; les étrangers y accouraient de tous les pays pour être témoins de cette magnificence, et Dresde était le rendez-vous du Nord pour le goût et la politesse.

Aujourd'hui les Saxons se distinguent par leur frugalité et leur amour pour les belles-lettres. Comme les Prussiens, ils sont robustes, laborieux et bons soldats.

La bibliothèque royale renferme 25,000 volumes,

outre 5,000 manuscrits et 20,000 cartes géographiques. Dans le même bâtiment on admire la collection de porcelaines la plus belle du monde.

Mais je suis obligée d'interrompre ici ma lettre pour accompagner mon père à la grande manufacture où se fabrique cette magnifique porcelaine.

Dans l'espoir que nous recevrons bientôt de vos chères nouvelles, j'ai l'honneur d'être, Madame.....

LAURE.

Après avoir visité avec beaucoup d'intérêt la manufacture dont parlait Laure dans sa lettre, et qui ne le cède qu'à celle de Sèvres, la famille Moreau traversa l'Elbe, et par un pays bien cultivé et couvert de bourgs et de villages, elle arriva à Leipsig, ville tristement célèbre dans nos annales, par la défaite qu'y éprouva notre armée en 1813.

Il se tient chaque année dans cette ville deux foires considérables. Nos voyageurs furent assez heureux pour voir celle de Pâques. Tout était en mouvement dans les rues, où l'on n'apercevait que boutiques chargées de marchandises et particulièrement de livres, la librairie étant la branche principale du commerce de Leipsig; mais ce qui amusa beaucoup Arthur et sa sœur, ce fut le contraste des costumes et des langues des différents peuples de l'Europe qui semblaient s'y être donné rendez-vous.

De Leipsig, nos voyageurs se rendirent à Magde-

bourg, qui, quoique d'une régularité remarquable, leur parut triste à côté de la scène vivante et animée qu'ils venaient de quitter; puis à Brunswick et à Hanovre, qui donna le jour au fameux astronome Herschell.

De là, ils se dirigèrent vers les frontières de la Hollande. L'aspect de la contrée changeait à mesure qu'ils avançaient. Ce n'étaient plus les champs fertiles de la Saxe; mais un terrain marécageux, où l'on rencontrait toutefois de jolies habitations qui annonçaient l'aisance et l'industrie.

Après s'être arrêtés quelques jours à Utrecht, ils s'embarquèrent sur un treekschugt, espèce de coche d'eau tiré par des chevaux, et partirent pour Amsterdam.

Un brouillard épais, qu'augmentait encore la fumée de tabac que leurs compagnons de route poussaient à grosses bouffées autour d'eux, ne leur permit pas de voir le pays qu'ils traversaient.

« Quel triste temps! s'écria Laure toute désappointée.

— Tu devais pourtant t'y attendre, mon enfant, répliqua M. Moreau. Le sol humide de ce pays produit une si grande quantité de vapeurs, que l'on ne peut assez admirer le courage des habitants qui, après l'avoir pour ainsi dire soustrait à la mer, sont parvenus à le rendre fertile.

— Si du moins nos compagnons avaient l'air moins sérieux, moins préoccupé, dit Arthur à voix basse.

— Et s'ils ne fumaient pas autant, ajouta Laure.

— Les Hollandais, reprit M. Moreau, ne parlent que lorsqu'ils y sont forcés; ils ne songent, en style de commerce, qu'au positif; pourvu qu'ils fassent leurs affaires, tout le reste leur est indifférent. Quant à l'habitude qu'ils ont de fumer, il faut la leur pardonner en considération du climat, qui leur en fait pour ainsi dire une nécessité. »

Après un trajet de huit lieues, les voyageurs arrivèrent à Amsterdam, où M. Moreau avait fait louer un logement. Assis auprès d'un bon feu de tourbe, (c'est presque le seul combustible dont on se serve pour chauffer les appartements), ils eurent bientôt oublié les désagréments de la traversée; et au bout de cinq jours, Arthur porta à la poste la lettre suivante.

CHAPITRE VI.

Mœurs des Hollandais. — Utrecht. — Amsterdam. — Harlem. — Leyde. — La Haye.

ARTHUR A LOUIS DE BRÉVAL.

Amsterdam.

Nous voici en Hollande, et tout ce que je vois me fait presque croire que j'ai été transporté dans un autre monde.

Je ne m'arrêterai pas à te donner, mon cher ami,

la description d'Utrecht; elle est, en général, assez bien bâtie et renferme quelques beaux édifices; mais ce qui m'a paru singulier jusqu'ici tant dans cette ville qu'à Amsterdam, c'est l'air grave des habitants. Le costume des hommes n'a rien de bien tranchant; quant aux femmes, elles ont des chapeaux presque aussi larges que des ombrelles, et doublés de damas, ou des bonnets aussi hauts que ceux de nos Cauchoises. Elles portent des espèces de jaquettes avec des basques qui leur serrent la taille, des jupes courtes et de différentes couleurs, aussi roides qu'une cloche, des pantoufles jaunes et des bas bleus ou gris.

Comme notre arrivée à Utrecht coïncidait avec le commencement de la foire, nous fûmes plusieurs fois témoins des danses et des jeux du peuple. Eh bien! quelque franche que fût sa gaieté, elle nous parut bien au-dessous de la gaieté française. Il y a quelque chose de guindé et de forcé qui déplaît aux étrangers.

Peut-être ce penchant des Hollandais à la gravité est-il un effet du climat? La Hollande ne ressemble en effet à aucun autre pays, étant plus basse que la mer même qui l'environne. Les digues qu'ont élevées les habitants, les travaux étonnants et la patience qu'elles supposent, suffisent pour illustrer une grande nation. Mais les Hollandais n'ont pas seulement contenu la mer dans ses bornes, ils ont encore fait tourner à leur profit l'élément qui devait les détruire: ils ont ouvert une quantité de canaux, et ont singuliè-

rement facilité, par ce moyen, le commerce intérieur. Ce commerce fait tout abonder chez eux et à un prix aussi modéré que partout ailleurs. En un mot, le peuple hollandais a, par son activité et son industrie, suppléé à tout ce que la nature lui a refusé; et le peu qu'elle lui a accordé, il en a su tirer tout l'avantage qu'il est possible. On reproche aux Hollandais une grande passion pour l'argent : ce défaut, s'il est aussi prononcé qu'on veut bien le dire, ne peut tirer son origine que de cette sévère économie dont ils avaient besoin dans le principe pour arriver au rang qu'ils occupent aujourd'hui parmi les nations.

Les digues qui défendent la Hollande ont quelquefois été rompues, et les vagues furieuses ont inondé le pays : c'est ainsi qu'au XIIIe siècle, l'océan entrant dans les terres par l'embouchure du lac Flevon et de l'Ems, couvrit une étendue de plus de trente lieues, et forma ce qu'on appelle aujourd'hui le Zuyderzée.

Vue du côté du port, Amsterdam a la forme d'un demi-cercle; du côté opposé, elle est entourée d'un rempart bastionné. La ville est séparée en deux parties par la rivière Amstel, et divisée en outre par des canaux en une centaine d'îles qui communiquent entre elles par plus de trois cents ponts tant en pierre qu'en bois. Les rues sont droites et se coupent presque toutes perpendiculairement; celles qui bordent les canaux sont garnies de larges trottoirs. Les maisons sont en briques avec des perrons; quelques-

unes ont des façades en pierres de taille, des colonnes et des balcons. Elles se distinguent toutes par une grande propreté, et sont pourvues de citernes. L'intérieur des appartements est sombre, ils sont tapissés en toile, et le parquet est en marbre. On les nettoie très-fréquemment ainsi que le dehors.

La nature peu solide du sol exige qu'on bâtisse les édifices publics ainsi que les édifices particuliers sur des pilotis sans nombre. Ces pilotis, semblables à des mâts, ont jusqu'à vingt mètres de longueur On en compte près de quatorze mille dans les fondements seuls du palais royal.

La façade de ce palais, qui est entièrement isolé au milieu du Dam, offre un superbe bas-relief, et l'intérieur est orné de tableaux du plus grand prix. Nous montâmes dans la tour du beffroi; nous y vîmes une soixantaine de cloches, qui annoncent les heures et les quarts d'heure par un carillon plus ou moins prolongé.

Les principaux édifices, après le palais royal, sont l'Arsenal, l'Hôtel de Ville, la Vieille Église, l'Église Neuve qui renferme le tombeau de Ruyter, l'ancien magasin de la Compagnie des Indes Orientales, et la caserne d'Orange-Nassau, qui a près de trois cents mètres de longueur.

Quoique Amsterdam ait beaucoup perdu de son ancienne importance, elle ne laisse pas d'être encore aujourd'hui une des premières villes de l'Europe. Son origine date du XIIe siècle; mais ce n'est que vers le milieu du XVIe que sa puissance prit un ac-

croissement presque prodigieux. La peste de 1602, qui lui enleva près de 60,000 habitants, interrompit à peine le cours de sa prospérité; sa population s'élève à plus de 200,000 âmes.

Le port d'Amsterdam reçoit annuellement près de 2,000 bâtiments de toute grandeur, et dont le dixième appartient à des armateurs de la ville. L'entrée du port est défendue par un banc de sable. Quand un vaisseau s'y présente, on l'attache solidement entre deux énormes bateaux remplis d'eau jusqu'au bord. Cela étant fait, on vide les bateaux, et la force d'ascension est telle qu'ils enlèvent avec eux le vaisseau et l'entraînent par-dessus la barre.

Les Hollandais ont une passion décidée pour les fleurs, et les tulipes de Harlem sont bien moins célèbres par leur beauté que par le prix fou auquel elles sont vendues. On a vu des amateurs donner jusqu'à mille francs pour un seul oignon de ces fleurs. Sous le règne d'Élisabeth, les légumes de la Hollande étaient si estimés que les gourmets de Londres faisaient souvent chercher leur salade sur les bords du Zuyderzée.

Nous avons été voir les scieries et les papeteries de Saardam. C'est là que Pierre-le-Grand, empereur de Russie, sous le costume et l'extérieur d'un compagnon charpentier, vint apprendre l'art de construire les vaisseaux, qu'ignoraient encore ses sujets.

A deux lieues d'Amsterdam est situé le village de Breck, fameux par la minutieuse propreté de ses habitants. On dirait une boîte à poupée construite

par les fées. Les rues sont pavées de briques de différentes couleurs, en forme de mosaïque, et sont tenues aussi proprement que le parquet de nos salons; une seule est permise aux voitures et aux chevaux. Les miasons sont peintes en dedans et en dehors, et le plancher est couvert d'une toile luisante. Devant et derrière on voit des jardins ornés de la manière la plus pittoresque, de fleurs, de vases, de porcelaines, de grottes et de figures fantastiques.....

ARTHUR.

M. Moreau ne séjourna pas aussi longtemps à Amsterdam qu'il se l'était proposé, et il partit avec sa famille pour La Haye.

En route, ils s'arrêtèrent à Harlem, où ils entendirent les plus belles orgues de l'Europe, et virent la fameuse machine électrique du musée de Teylerian. La batterie qui accompagne cette machine est monstrueuse.

En quittant Harlem, ils arrivèrent à Leyde, qui occupe le second rang après Amsterdam, par sa beauté et son étendue, et qui n'est pas moins célèbre par son université. Cet établissement, illustré par les Scaliger, les Heinsius et les S'Gravesande, date du règne de Guillaume III, qui le fonda pour récompenser les habitants de la bravoure avec laquelle ils résistèrent aux Espagnols en 1572. Parmi les particularités du siége qu'ils eurent à soutenir, on cite celle de trois pigeons qui servaient de mes-

sagers entre la ville et le prince d'Orange, et que l'on conserve encore aujourd'hui embaumés avec soin dans une des salles de l'hôtel de ville.

Un bras du Rhin, qui conserve encore son nom, traverse Leyde qu'il partage en cinquante îles, et va se perdre à une lieue plus loin dans les sables de Kalwigk.

La Haye, où nos voyageurs s'arrêtèrent ensuite, est bâtie sur un vaste plateau. Un grand nombre de canaux, renfermés dans des quais et bordés de tilleuls, ornent la plupart des rues, où l'on voit régner la propreté la plus recherchée.

Les environs sont de toute beauté. Les tilleuls qui s'élèvent autour de la ville lui donnent un aspect tout à fait champêtre. De tous côtés l'on voit de charmantes habitations qui annoncent l'aisance et le bonheur.

Un parc magnifique de chênes et de hêtres entoure la Maison du Bois, petit palais qui appartient au prince d'Orange, en dehors de la ville. Les habitants de La Haye tiennent tellement à la conservation de ce parc, qu'un jour, le gouverneur, dans un besoin d'argent, leur ayant proposé de l'abattre, ils préférèrent tirer de leur bourse la somme qu'il demandait. L'intérieur du palais est orné avec élégance; on y voit plusieurs tableaux des premiers maîtres de l'école flamande.

La famille Moreau était déjà depuis plusieurs jours à La Haye, quand le facteur de la poste remit à Arthur une lettre de Saint-Pétersbourg. Elle fut



aussitôt décachetée, et Arthur en fit la lecture devant ses parents.

CHAPITRE VII.

Arrivée de Louis de Bréval à Riga. — Saint-Pétersbourg. — Son origine. — Ses principaux édifices. — Montagnes de glace. — Marché sur la Neva.

LOUIS DE BRÉVAL A ARTHUR MOREAU.

Saint-Pétersbourg.

Mon cher ami, nous avons reçu toutes vos lettres, et je regrette qu'une indisposition assez grave m'ait empêché d'y répondre jusqu'à ce jour. Mais je me trouve mieux maintenant, et je m'empresse de satisfaire à l'engagement que nous avons contracté avant notre séparation.

Après avoir longé quelque temps les côtes de la Suède, nous avons traversé la mer Baltique dans sa plus grande largeur ; et, entrant dans le golfe de Livonie, nous sommes arrivés à l'embouchure de la Dwina, que nous avons ensuite remontée jusqu'à Riga.

Quoique, depuis la fondation d'Odessa, Riga ne soit plus ce qu'elle était autrefois, elle est encore une des principales places de commerce de la Russie. Les rues sont assez belles, mais mal pavées et d'un aspect sombre, malgré le grand nombre d'étrangers

qui y affluent. Son commerce consiste particulièrement en grains qu'elle tire de la Livonie, appelée à juste titre le grenier du Nord, et en bois de construction qu'on y amène des confins de la Turquie. Ce bois est voituré en hiver sur des traîneaux jusqu'à la Dwina, d'où on le fait flotter jusqu'à Riga. Le pont flottant qui traverse ce fleuve, sur une largeur considérable, est ce que j'ai trouvé de plus curieux ; il monte et descend avec la marée, et quand la Dwina est sur le point d'être prise par les glaces, on l'enlève jusqu'au retour du beau temps.

En sortant de Riga, nous traversâmes une contrée couverte de forêts jusqu'au lac Peypus qui a vingt-cinq lieues de long sur douze de large, et qui est assez profond pour porter des bricks de vingt-quatre canons. Après avoir suivi ses bords sablonneux, nous arrivâmes à Narva, où nous fîmes une halte d'un jour. Cette ville fut prise sur les Suédois en 1705, par Pierre-le-Grand, qui, renonçant cette fois à son caractère farouche, s'opposa le premier au pillage et au massacre que demandaient ses soldats.

La route de Narva à la capitale de la Russie est aussi ennuyeuse que longue ; elle traverse une vaste plaine qui ne présente rien de particulier. Ma surprise n'en fut que plus grande, quand je vis se développer devant moi les magnifiques quais de Saint-Pétersbourg.

Cette ville est située à la jonction de la Neva avec le lac Ladoga, et au fond du golfe de Finlande. Quant

à son origine, elle est tellement curieuse que je ne puis m'empêcher de la rapporter.

Aussitôt que Pierre-le-Grand eut conquis l'Ingrie sur les Suédois, et reculé les limites de son empire jusqu'aux bords de la mer Baltique, il résolut de faire bâtir une forteresse sur la Neva, afin d'assurer ses conquêtes. Il voulut en outre que dans une île voisine de la forteresse, on construisît une petite hutte pour son propre usage... D'autres huttes également en bois s'élevèrent à côté de celle-ci; mais bientôt elles firent place à des maisons en briques, et neuf ans après, Pierre-le-Grand y transféra sa cour.

Tels ont été les faibles commencements de la capitale de l'empire russe. Aussi conserve-t-on avec un respect religieux la hutte basse et étroite qui servait de logement au czar. Les successeurs de Pierre, et particulièrement Catherine II, continuèrent à embellir la nouvelle ville, et aujourd'hui elle est une des premières de l'Europe.

Les rues sont en général très-larges, surtout celles où il y a des canaux; la plupart sont pavées; quelques-unes ont conservé leur plancher à l'ancienne mode moscovite. Dans quelques quartiers, on voit encore des maisons en bois; quant aux autres maisons, qui sont en briques, elles sont revêtues d'une espèce de stuc qui imite assez bien la pierre. Les hôtels de l'aristocratie se distinguent par leur riche ameublement; ils se trouvent la plupart sur la rive méridionale de la Neva, ou dans les faubourgs de

Livonie et de Moscou, qui sont les plus beaux quartiers de la ville.

Les bords de la Neva offrent le spectacle le plus grand et le plus vaste. D'un côté, l'on voit la citadelle, l'hôtel de l'Académie des sciences et celui des beaux-arts; de l'autre, le palais impérial, l'amirauté, plusieurs hôtels appartenant aux premiers seigneurs de la cour, et les maisons des Anglais rangées sur une même ligne.

Le palais de l'empereur est un vaste bâtiment en marbre, composé à chaque étage de quarante pièces. Il communique par une galerie à un autre palais qu'on appelle l'Hermitage, parce qu'il servait de retraite à Catherine, quand, fatiguée du cérémonial de la cour, elle voulait vivre dans l'intimité de quelques amis d'élite. Cet édifice est surmonté d'une terrasse comme les maisons en Orient. Mais rien n'est plus beau, dans la saison des frimas, que le Jardin d'hiver, serre immense, que l'on prendrait pour le paradis terrestre en le comparant à la nudité des alentours. Tandis que dans la ville des arbres dépouillés de leurs feuilles sont couverts de glaçons, l'œil contemple avec plaisir dans ce jardin les parterres de fleurs, les orangers, les citronniers et autres arbrisseaux exotiques qui s'y développent dans toute leur fraîcheur, et qui servent de séjour à une quantité infinie d'oiseaux apportés de tous les pays du monde.

L'église métropolitaine diffère des autres églises; au lieu de se terminer comme elles en un dôme de

cuivre doré, elle est surmontée d'une flèche également dorée, de cent vingt-cinq mètres de hauteur. Parmi les tombeaux qu'elle renferme, on remarque celui de Pierre-le-Grand, couvert d'une riche draperie en or bordée d'argent et d'hermine. Je ne pus me défendre d'un sentiment de crainte et de respect, en me voyant en présence des restes de cet homme qui souilla par des atrocités sans exemple les grandes actions qu'il fit pour le bien de son peuple. Pour une faute légère, il traduisit son fils Alexis devant une commission militaire, et ayant obtenu contre lui une sentence de mort, il fut lui-même, s'il faut en croire quelques historiens, l'exécuteur de l'arrêt. Toujours est-il vrai qu'il était sujet à des accès de fureur pendant lesquels personne n'osait s'approcher de lui, si ce n'est son épouse Catherine, qu'il avait tirée de la dernière classe du peuple pour la faire asseoir à côté de lui sur le trône de Moscovie.

Plusieurs édifices publics méritent une attention particulière. Tels sont le palais de la Tauride, bâti par le prince Potemkine pour y recevoir Catherine II; celui de la czarine Feodorowna, qui renferme des manuscrits chinois, japonais, mongols et thibétains; l'église catholique, où l'on voit le tombeau du général Moreau, et l'institut de Sainte-Catherine, où sont élevées près de deux cents demoiselles nobles.

Afin d'atteindre à ce haut degré de splendeur, Saint-Pétersbourg a demandé à toutes les capitales de l'Europe des architectes et des sculpteurs pour

jeter ses ponts, bâtir ses quais et élever ses palais; elle a ouvert ses académies à nos savants, ses musées et ses ateliers à nos artistes.

Ainsi, l'un des plus beaux monuments de cette ville est l'ouvrage d'un sculpteur français, M. Falconet. Tu devines déjà que je veux parler de la statue équestre de Pierre-le-Grand. Elle est en bronze et de grandeur colossale. Le monarque est représenté montant sur un rocher escarpé. Le contraste qu'on remarque entre son air calme et tranquille et la fougue de son cheval, qui se dresse sur ses jambes de derrière, est frappant. Le rocher sur lequel pose la statue est énorme; il fut trouvé à moitié enterré dans un marais, et il fallut plusieurs mois pour le faire arriver, tant par terre que par eau, à la place qu'il occupe aujourd'hui.

Si l'hiver est long à Saint-Pétersbourg, la glace en revanche procure aux habitants des divertissements que nous ne connaissons pas en France. Rien de plus animé et de plus varié que la surface de la Neva pendant cette saison. Ici ce sont de longs espaces environnés de barrières pour les patineurs; plus loin la foule est attirée par le spectacle d'une course de traîneaux; dans un autre endroit s'élèvent les montagnes de glace qu'on a cherché à imiter à Paris sous le nom de *Montagnes russes*. Voici la description qui m'en a été faite.

On élève sur les bords du fleuve un échafaudage de dix mètres de haut, d'où part un plan incliné de trois à quatre mètres de largeur. Sur ce plan

on pose des glaçons carrés et on les cimente entre eux en versant dessus de l'eau qui, se congelant aussitôt, n'en fait plus qu'une seule masse. Les amateurs montent alors au sommet, au moyen d'une échelle, se placent sur un traîneau et se laissent couler le long du plan incliné. La rapidité de la descente est telle que le traîneau continue à avancer encore à la distance de plus de deux cents mètres sur la glace qui couvre la rivière. Au bout de la carrière est ordinairement une autre montagne de glace semblable à la première, en sorte que celui qui est descendu de l'une monte sur l'autre quand sa course est finie, et cela se répète aussi souvent que l'on veut.

Le marché qui se tient sur la Neva mérite aussi que j'en fasse mention. Lorsque le long jeûne de l'Avent est fini, les Russes font leurs provisions pour le reste de l'hiver; à cet effet l'on tient un marché qui dure trois jours. Des deux côtés d'une rue qui s'étend sur la glace à plus d'une demi-lieue de longueur, on voit exposés plusieurs milliers de bœufs, de brebis, de porcs, d'oies et d'autres oiseaux, tous morts et gelés. Les grands animaux sont rangés en cercle, les jambes de derrière fixées dans la neige, celles de devant ainsi que la tête tournées les unes contre les autres. Les intervalles sont remplis de volaille et de gibier arrangés en forme de festons avec des paniers qui contiennent des poissons, des œufs et du beurre.

Par rapport aux comestibles, la rigueur du climat

peut être considérée comme un grand avantage en Russie. Dès les premières gelées, on tue les volailles et on les entasse avec de la neige dans des caves, d'où on les tire à mesure que le besoin l'exige. Un autre avantage, c'est de porter au loin et sans risque toute espèce de viande. Ainsi le meilleur veau que l'on mange à Saint-Pétersbourg, vient d'Archangel, qui en est éloigné de 165 lieues; et il se conserve si bien, qu'on ne peut le distinguer de celui qui est fraîchement tué. Quand on veut le faire cuire, on le fait d'abord dégeler dans l'eau froide. On suit le même procédé pour les autres viandes et pour les légumes.

J'espère, mon cher Arthur, que cette lettre compensera un peu, par sa longueur, le silence que j'ai été forcé de garder si longtemps.....

LOUIS.

CHAPITRE VIII.

Dort. — Rotterdam. — Nimègue. — Cologne. — Coblentz. — Manheim. — Carlsruhe. — Forêt-Noire.

ARTHUR A LOUIS.

Manheim.

Malgré l'envie que j'ai de visiter les beaux sites de la Suisse, où nous allons bientôt nous rendre,

je regrette pourtant de quitter la Hollande avant l'hiver. J'aurais voulu voir une de ces grandes parties de patins qui amusent tant les Hollandais. Pendant que la nature est en deuil, les canaux se couvrent d'une foule de traîneaux richement décorés, où brillent les plus élégantes toilettes. A ces traîneaux sont attelés des chevaux et quelquefois des patineurs, qui les font glisser sur la glace avec la rapidité du vent. Ce spectacle est encore plus beau pendant la nuit, quand il est éclairé par la pâle lueur de la lune, ou par la lumière rougeâtre des flambeaux, que portent des pages glissant à côté des traîneaux. Mais les patins ne servent pas uniquement au plaisir : on en fait encore usage pour les besoins de la vie. C'est ainsi que, lorsque les canaux sont gelés, les femmes de la campagne n'apportent plus leurs denrées au marché qu'en patins.

Avant de quitter La Haye, nous sommes allés à Dort pour voir le train de bois qui arrivait de l'Allemagne. Ce sont les nombreuses et belles forêts dont sont couverts les bords du Rhin et de ses affluents, qui fournissent ce bois que l'on fait descendre ensuite jusqu'à Andernach, petite ville de Prusse. Là, on réunit toutes les pièces en un immense radeau. A cet effet, on commence par attacher solidement ensemble un certain nombre de troncs de chênes et de sapins des plus forts. Sur cette première assise on en place d'autres et on les fixe aux premiers avec des crampons de fer. Quand on a ainsi fait un certain nombre de traîneaux, on les joint à la file les uns

des autres, et l'ensemble a souvent une longueur de trois cents mètres et une largeur de vingt à trente mètres.

Cinq cents hommes sont employés à ce travail, et sont logés pendant tout le trajet dans des cabanes en planches construites sur le radeau. Le capitaine et ses officiers ont un appartement plus commode que le reste de l'équipage, qui couche sur la paille au nombre de quatre-vingts à cent dans chaque cabane. Il y a des salles particulières pour manger, d'autres pour faire la cuisine et garder les provisions.

D'après ce qui m'a été dit, rien n'est plus curieux que le tableau qu'offre cette île flottante, quand elle commence à se mouvoir. Le jour du départ, tout l'équipage se réunit sur le radeau avec une cinquantaine de barques et un approvisionnement complet d'ancres, de gaffes et de cordages. Un des officiers fait une revue générale tant du personnel que du matériel; puis, dès qu'il a harangué ses gens, comme un général harangue son armée avant le combat, tout le monde se met à table.

Le repas terminé, le pilote se place à la barre du gouvernail, et ôtant son chapeau, il s'écrie d'une voix forte et solennelle : — Prions! — Au même instant, tous tombent à genoux et unissent leurs prières pour implorer la bénédiction du Ciel sur leur voyage. Alors on lève les ancres, on démarre les cordages, et, à un signal donné par le pilote, l'énorme masse se met en mouvement.

Nous visitâmes avec un intérêt que tu n'auras pas de peine à comprendre toutes les parties du radeau, et nous apprîmes, non sans surprise, du capitaine, qu'après leur séparation, les pièces de charpente qui le composaient ne rapporteraient pas moins de sept à huit cent mille francs.

Delft est la première ville qui se présenta sur notre route, après que nous eûmes fait nos adieux à La Haye. Elle n'a rien de remarquable, sinon qu'elle est la patrie de Grotius.

Rotterdam, sur la Meuse, a un beau port, et les rues sont entrecoupées de canaux assez profonds pour que les plus gros bâtiments puissent s'approcher de la porte même des magasins. Sur la place du marché s'élève la statue en pied d'Érasme, qui naquit dans ses murs.

Sur la rive gauche du Wahal, bras méridional du Rhin, nous avons trouvé Nimègue, qui possède de beaux édifices et des fabriques importantes. Cette ville est célèbre par les deux traités de paix qui y furent signés en 1678 et 1679.

De Nimègue à Cologne la route m'a paru très-agréable et très-variée. On y rencontre à chaque pas de charmants hameaux et des champs couverts des plus belles moissons.

Cologne a un air sombre et triste. Les maisons sont mal bâties et les rues étroites; mais la cathédrale est remarquable, ainsi que la maison de ville. Cologne a été fondée par une colonie romaine et a vu naître Agrippine, d'où lui est venu son nom *Co-*

lonia Agrippina. Elle est encore la patrie de saint Bruno, de Rubens et de Rembrandt.

Coblentz est plus gai, plus animé. Ses promenades sont belles et ses places spacieuses. On remarque entre autres édifices l'église de Notre-Dame. Cette ville est devenue célèbre par le rôle qu'elle a joué pendant la révolution. Les émigrés français s'y défendirent opiniâtrément contre l'armée républicaine, qui parvint néanmoins à les en chasser. La contrée environnante est riche en blé et en vin. Sur les hauteurs qui bordent la route, on aperçoit les ruines de plusieurs anciens châteaux qui, par leur aspect sombre et imposant, ajoutent encore à la beauté du pays. C'est ici que la Moselle se jette dans le Rhin, après un cours de cent vingt-six lieues.

Sur la rive opposée du Rhin et sur un rocher escarpé, s'élève le fort de Ehrenbreitstein, qui ne communique avec la ville que par un pont-volant. On appelle ainsi une plate-forme construite sur deux berges liées entre elles, et que l'on fait passer d'un bord à l'autre, le long d'un câble qui traverse le fleuve dans toute sa longueur.

Mayence peut être regardée comme le boulevard de l'Allemagne. Une garnison de dix-sept mille hommes occupe sa forteresse, qui appartient à la Confédération germanique et qui est la plus formidable de celles qui défendent le Rhin. Il y a en outre plusieurs autres forts et des ouvrages avancés. Un pont de bateaux traverse le Rhin et aboutit à Cassel, qui est également fortifié.

L'intérieur de la ville est sombre et les rues irrégulières; mais on visite avec plaisir les églises de Saint-Étienne et de Saint-Ignace.

A deux lieues de la ville on voit les vestiges d'un camp romain. Ce camp était commandé par Drusus Germanicus, frère de Tibère, que l'on peut ainsi considérer comme le fondateur de Mayence.

Après un court séjour dans cette ville, nous en partîmes pour gagner Manheim, où nous sommes aujourd'hui pour quelque temps. Situé au confluent du Rhin et du Necker, que l'on passe chacun sur un pont, Manheim est une des plus belles villes, non-seulement du duché de Bade, dont elle fait partie, mais encore de l'Allemagne. Ses rues sont larges, ses promenades agréables. Le palais qui servait autrefois de résidence à l'électeur palatin, renferme une magnifique collection de tableaux. La douane est aussi un bel édifice. Il est supporté par des colonnes entre lesquelles on voit de riches boutiques de bijoutiers. *L'or de Manheim* est trop connu pour que j'en parle ici.

Les troupes françaises s'emparèrent de cette place en 1795 et en rasèrent les fortifications, qui faisaient de Manheim une des principales villes fortes du Rhin. Elles ont été remplacées depuis par des jardins et des promenades.

Le pays environnant est plat et produit particulièrement du tabac et de la garance.

ARTHUR.

Après avoir fait une excursion jusqu'à Strasbourg, nos voyageurs se rendirent à Carlsruhe, la capitale du grand-duché de Bade. Là, ils admirèrent le château ducal, auquel viennent aboutir les neuf principales rues qui coupent la ville en forme d'éventail; le Jardin des Plantes, et le parc aux Cerfs, qui se trouve derrière le château et est limité par une magnifique forêt.

Il suffit de voir la disposition régulière des rues, pour reconnaître l'origine récente de cette ville. En effet, elle n'a été fondée qu'en 1715, par le margrave Charles-Guillaume, qui lui donna son nom (*repos de Charles*).

En sortant de Carlsruhe, la famille Moreau entra dans la Forêt-Noire, qui se prolonge parallèlement au Rhin sur une étendue de soixante lieues de longueur et environ douze de largeur. C'est une région belle et pittoresque dans certains endroits, triste et stérile dans d'autres. De tous côtés l'on voit des montagnes d'où tombent de jolis ruisseaux et des torrents fougueux. La plus haute, que l'on appelle le Felberg, s'élève à près de quinze cents mètres audessus du niveau de la mer.

CHAPITRE IX.

Bâle. — Schaffhouse. — Constance. — Saint-Gall. — Schwitz. — Altorf. — Lauterbrunn. — Aspect des Alpes.

LAURE A Mme DE BRÉVAL.

Berne.

Madame, nous venons de parcourir une bonne partie de la Suisse, et je ne sais si plus tard nous aurons l'occasion de voir des merveilles égales à celles qui ont frappé nos yeux, surtout pendant les derniers jours de notre tournée.

Nous sommes arrivés, il y a trois semaines, à Bâle. Cette ville, plus coquette que belle, est située sur le Rhin, qui la divise en deux : le Grand-Bâle et le Petit-Bâle. Un pont de pierre, dont la construction remonte au XIIIe siècle, lie ces deux parties entre elles. Quant à la ville, elle doit son origine à un château appelé *Basilia* et bâti par l'empereur Valentinien Ier, après la destruction d'*Augusta Rauracorum*.

La cathédrale est un édifice aussi imposant par lui-même que par les souvenirs qu'il rappelle. C'est dans son enceinte en effet que se tint, de 1431 à 1448, ce fameux concile connu dans l'histoire sous le nom de Concile de Bâle. Le clocher a quatre-vingt-deux mètres de haut. On y voit les tombeaux

d'Érasme et des frères Bernouilli. A l'arsenal on nous a montré l'armure de Charles-le-Téméraire et autres curiosités.

Bâle est connu, depuis les plus anciens temps, par ses papeteries. Quelques historiens même prétendent que la fabrication du papier y a été inventée. La position de cette ville la rend du reste un des plus grands entrepôts de commerce entre la Suisse, la France et l'Allemagne. Cependant, depuis le XVIe siècle, sa prospérité commerciale a considérablement baissé.

En suivant les bords du Rhin, nous fûmes conduits à Schaffhouse. Nous n'y avons rien vu de remarquable, si ce n'est son pont, qui est en bois et qui a cent quatre-vingt-deux mètres de longueur. Mais ce qui y attire surtout les voyageurs, c'est la magnifique chute du Rhin qu'on voit à Lauffen au-dessous de Schaffhouse.

Cette cascade, vue de face, est partagée en trois autres par d'énormes blocs de rochers, qui s'élèvent isolés au milieu des vagues écumantes. Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus sublime que le mouvement des eaux : elles s'élèvent, se joignent, se séparent et changent de forme avec une telle rapidité, que l'œil se fatigue à vouloir les suivre. Un nuage d'eau raréfié, dans lequel viennent se jouer les couleurs de l'arc-en-ciel, couvre un instant l'abîme et est bientôt emporté par le vent dans toutes les directions. Sur la droite on voit des fourneaux, des usines, que dominent des arbres et des coteaux ; et

sur la gauche on aperçoit une montagne escarpée, couronnée par le vieux château de Lauffen. C'est un groupe de tours et de bâtiments ceint d'une muraille crénelée.

Mais, pour jouir de ce spectacle daus toute son étendue, dans toute sa beauté, il faut suivre la rampe qui conduit du château au pied de la chute, et l'on arrive à une espèce de galerie en charpente située presque au niveau du fleuve. Le fracas des eaux et la rapidité avec laquelle elles passent devant le spectateur, l'étourdissent au point qu'il ne peut rester longtemps sans danger à la même place.

En continuant à remonter le Rhin, nous arrivâmes à Constance, sur le lac du même nom. Cette ville autrefois si florissante est bien déchue de son ancienne splendeur. Du haut de la cathédrale on jouit d'une vue magnifique sur le lac et les cimes des Alpes qu'on voit s'élever dans le lointain.

Le lac a de quinze à vingt lieues de long sur cinq de large. Les flots du Rhin qui le traversent sans s'y mêler, le font quelquefois monter jusqu'à six mètres au-dessus du niveau ordinaire. Les rives du lac, ainsi que les deux îles qu'il renferme, offrent un aspect riant et agréable.

De Constance, nous prîmes la route de Saint-Gall, célèbre par son ancienne abbaye; puis, passant par Appenzel, nous arrivâmes à Schwitz, où l'on voit la grande bannière donnée aux Suisses par le pape Jules IV, en 1512. C'est le canton de Schwitz qui a donné son nom à la Suisse (Schweitz); car il fut le

premier qui, avec ceux d'Uri et d'Underwald, secoua le joug autrichien et prépara l'indépendance de toute l'Helvétie.

Après un jour de repos à Schwitz, nous partîmes pour Altorf, célèbre par les exploits de Guillaume-Tell. Une tour ornée de peintures en perpétue le souvenir, et deux fontaines indiquent, l'une la place du tilleul auquel Guillaume attacha son enfant, pour abattre de dessus sa tête la pomme que le farouche Gessler exigeait qu'il enlevât avec une flèche; l'autre, le lieu d'où fut lancé le trait.

Altorf est situé sur la Reuss, qui prend sa source au Saint-Gothard, et qui est traversée plus haut par le pont du Diable, si fameux par son antiquité et la hardiesse de sa construction.

Après avoir suivi quelque temps la Reuss, nous tournâmes à l'ouest pour gagner Lauterbrunn. Ce village, que les étrangers n'omettent jamais de visiter, est connu de toute l'Europe pour sa belle cascade, appelée le *Staubbach*. Ce n'est pas une masse d'eau comme celle du Rhin à Schaffouse, et cependant cette cascade est sous bien des rapports plus curieuse, plus imposante. En effet, sa hauteur perpendiculaire dépasse deux cent cinquante mètres, élévation incomparable et vraiment prodigieuse, à peine égalée par aucune autre chute d'eau en Europe.

Mais comment vous dépeindrai-je, Madame, la variété et la majestueuse beauté des points de vue qu'offrent les Alpes, soit que de leur pied on contemple leur immense développement, soit que de leur

sommet on plonge ses regards dans les vallons et sur les lacs qui les séparent? Pardonnez-moi si, au lieu de vous donner mes propres impressions, je cite textuellement Saussure, qui a vu ces gigantesques montagnes de plus près que moi, et qui en a fait une étude spéciale.

« Ces grandes chaînes, dit-il en parlant des Alpes, dont les sommets percent dans les régions élevées de l'atmosphère, semblent être le laboratoire de la nature, et le réservoir d'où elle tire les biens et les maux qu'elle répand sur notre terre, les fleuves qui l'arrosent et les torrents qui la ravagent, les pluies qui la fertilisent et les orages qui la désolent.

« Tous les phénomènes de la physique générale s'y présentent avec une grandeur et une majesté dont les habitants des plaines n'ont aucune idée: l'action des vents et celle de l'électricité aérienne s'y exercent avec une force étonnante; les nuages se forment sous les yeux de l'observateur, et souvent il voit naître sous ses pieds les tempêtes qui dévastent les plaines tandis que les rayons du soleil brillent autour de lui, et qu'au-dessus de sa tête le ciel est pur et serein.

« De grands spectacles de tout genre varient à chaque instant la scène. Ici un torrent se précipite du haut d'un rocher, et forme des nappes et des cascades qui se résolvent en pluie, et présentent aux spectateurs de doubles et triples arcs-en-ciel, qui suivent ses pas et changent de place avec lui. Là des avalanches de neige s'élancent avec une rapidité comparable à celle de la foudre, traversant et sillonnant des forêts,

et fauchant les plus grands arbres, à leur base, avec un fracas plus terrible que celui du tonnerre. Plus loin, de grands espaces hérissés de glaces éternelles, donnant l'idée d'une mer subitement congelée, dans l'instant même où les aquilons soufflaient sur ses flots; et à côté de ces glaces, au milieu de ces objets effrayants, des réduits délicieux, des prairies riantes exhalant le parfum de mille fleurs aussi rares que belles et salutaires, présentant la douce image du printemps, dans un climat fortuné, et offrant au botaniste les plus riches moissons. »

En parlant des glaciers, le célèbre naturaliste que je viens de citer ajoute :

« Si un observateur pouvait être transporté à une assez grande hauteur au-dessus des Alpes, pour embrasser d'un coup d'œil les montagnes de la Suisse, de la Savoie et du Dauphiné, il verrait cette chaîne sillonnée par de nombreuses vallées, et composée de plusieurs chaînes parallèles, la plus haute au milieu, et les autres décroissant graduellement à mesure qu'elles s'en éloignent. La chaîne centrale lui paraîtrait hérissée de rochers escarpés, couverts même en été de neiges et de glaces, partout où leurs flancs ne sont pas absolument taillés à pic; mais des deux côtés de cette chaîne, il verrait de profondes vallées tapissées d'une belle verdure, peuplées de nombreux villages et arrosées par des rivières... Les chaînes les plus voisines de celle du centre présenteraient à l'observateur, mais plus en petit, les mêmes phénomènes. Plus loin, il n'apercevrait plus de gla-

ces ; il ne découvrirait même des neiges que çà et là sur quelques sommités élevées ; et enfin il verrait les montagnes, en s'abaissant toujours, perdre leur aspect sauvage, se couvrir de verdure, venir mourir au bord des plaines et se confondre avec elles.

« Les glaciers qui sont renfermés dans le fond des hautes vallées sont les plus considérables, tant pour l'étendue que pour la profondeur. On en voit dont la longueur est de plusieurs lieues. Celui des Bois dans la vallée de Chamouny a près de cinq lieues, sans aucune interruption, sur une largeur variable, mais qui vers le haut est de plus d'une lieue... L'épaisseur de la glace varie : dans le même glacier des Bois, je l'ai constatée communément de quatre-vingts à cent pieds... On dit avoir trouvé des épaisseurs de glace de cent toises ; et, quoique je ne l'aie pas vu, je n'ai cependant pas de peine à le croire.

« Ces grandes vallées de glace ont communément leur fond plus ou moins incliné. Partout où la pente est rapide, les glaces entraînées par leur poids, et inégalement soutenues par le fond raboteux qui les porte, se divisent en grandes tranches transversales, séparées par de profondes crevasses. Ces glaçons, ainsi divisés, quelquefois même soulevés par la pression de ceux qui les suivent, présentent de grands et de beaux accidents, des formes bizarres de pyramides, de tours, de grandes crêtes percées, etc...

« Il ne faut point se figurer que cette glace offre une surface glissante comme celle des fossés et des lacs ; elle est au contraire rude, grenue, et l'on ne risque

de glisser que dans les endroits où cette surface a une pente très-rapide. Sa substance même est très-poreuse, ce qui fait croire qu'elle n'est formée que par la congélation de la neige imbibée d'eau.

« Tous les grands glaciers ont à leur extrémité inférieure, et le long de leurs bords, de grands amas de sables et de débris, produits des éboulements des montagnes.... Ces sables et ces pierres s'arrêtent quelquefois sur les glaces, et y forment des bancs ou entassements étendus. » (*Voyage dans les Alpes.*)

En remontant vers le nord, nous avons traversé le lac de Thun, et nous sommes arrivés hier soir à Berne. Des environs de cette ville, nous pouvons encore voir tous les jours les cimes dentelées et neigeuses des Alpes non plus en détail, mais dans leur ensemble. C'est un des plus beaux panoramas que j'aie vus de ma vie.

LAURE.

CHAPITRE X.

Avalanches.—Chasse aux chamois.—Berne.—Fribourg.—Lausanne.— Genève.

LAURE A Mme DE BRÉVAL.

Genève.

Madame, avant de vous parler de Berne, je ne puis m'empêcher de dire encore quelques mots des

Alpes dont l'aspect m'a si vivement frappée. Ce pays si beau à cette époque de l'année n'offre souvent, en hiver et au printemps, que des scènes lugubres. Les inondations et surtout les avalanches portent fréquemment le ravage dans ces délicieux vallons, et détruisent en un clin d'œil l'espoir du laboureur et l'asile du pauvre.

Il n'y a pas encore bien des années qu'une de ces avalanches engloutit tout un hameau. Dans une des maisons se trouvait une femme avec sa fille ; elles devaient mourir de faim, avant qu'on eût eu le temps de les tirer du gouffre où elles étaient ensevelies, sans une chèvre qui les nourrit de son lait. Ce ne fut qu'au bout de cinq semaines qu'on parvint à déblayer la neige qui couvrait l'habitation, et à les arracher au sort qui les attendait.

On ne peut rien concevoir de plus terrible que ces avalanches. Quand les premières chaleurs commencent à fondre la neige, celle-ci, ayant perdu ses points de contact avec le sol, obéit aux lois de la pesanteur et glisse le long des flancs des montagnes avec d'autant plus de rapidité que la pente est plus inclinée. Elle entraîne dans sa chute celle qui se trouve au-dessous, et le tout forme une masse énorme qui a assez de force pour renverser tous les obstacles. Les arbres les plus forts sont rompus, brisés et emportés; les plus grosses masses de rochers entamées, les maisons les plus solides renversées ; tout est écrasé et couvert par ces amas prodigieux.

Ces chutes sont accompagnées d'un horrible fracas qu'augmentent encore les échos, et produisent des commotions pareilles à celles des tremblements de terre. Quelquefois on peut les éviter par la fuite; mais il n'en est pas de même de celles que causent les vents. La neige, au lieu de couler lentement, forme alors des tourbillons qui obscurcissent le ciel et étouffent les hommes et les animaux, s'ils n'ont pas la précaution de se jeter promptement derrière un abri, et d'y rester jusqu'à ce que la tourmente soit passée. On ne peut mieux comparer ces dernières avalanches qu'au transport subit des sables dans les plaines désertes de l'Afrique.

Nous avons visité avec plaisir quelques *chalets:* c'est le nom qu'on donne aux habitations des bergers dans les Alpes. Les pâturages sont souvent plus élevés que les glaciers, quelquefois ils en sont enveloppés de toutes parts. Aussitôt que le lait des vaches a été tiré, on en verse dans une grande marmite d'où il sort sous la forme de fromage.

Les maisons suisses sont ordinairement construites en bois de pin, de sapin ou de mélèze. Ce sont des poutres équarries et bien jointes qui forment la muraille. Le rez-de-chaussée sert particulièrement à garder les provisions ; quelquefois il est construit en maçonnerie. Les toits sont couverts de voliges de sapin sur lesquelles on met des pierres plates pour les défendre contre le vent. Ils ont du reste beaucoup de saillie et peuvent même abriter l'escalier qui est en dehors ainsi que les galeries qui entourent quel-

quefois la maison. Ces bâtisses sont d'une étonnante solidité; j'en ai vu qui avaient près de trois siècles de durée.

Le Suisse est brave, hardi, industrieux, et remarquable par sa fidélité et son attachement à la liberté de son pays. Mais quel que soit le courage de ce peuple, je n'ai jamais pu comprendre, en voyant les précipices disséminés sur les Alpes, qu'un homme pût les affronter avec autant de témérité que le chasseur de chamois.

Le chasseur part ordinairement dans la nuit pour se trouver à la pointe du jour dans les pâturages les plus élevés des montagnes. Dès qu'il aperçoit un chamois à une distance assez rapprochée pour pouvoir distinguer ses cornes, il appuie sa carabine sur un rocher, ajuste son coup avec le plus grand sang-froid, et rarement il manque son but. Mais si le vigilant animal voit venir son ennemi, il s'enfuit avec la plus grande vitesse à travers les glaciers, les neiges et les rochers les plus escarpés. Emporté par sa passion, le chasseur ne connaît plus alors de danger; il s'engage dans les routes les plus périlleuses, et grimpe de rocher en rocher, sans savoir comment il pourra revenir. Souvent la nuit l'arrête au milieu de sa poursuite; mais elle ne le fait pas renoncer à l'espoir qu'il sera plus heureux le lendemain.

S'asseyant au pied d'un roc, il tire de son sac un peu de fromage et un morceau de pain d'avoine, souvent tellement dur qu'il est obligé de le rompre avec la hache qu'il a prise avec lui pour tailler des

marches dans la glace. Il s'endort ensuite tranquillement pendant que sa femme et ses enfants sont livrés aux plus affreuses inquiétudes. Mais bientôt, éveillé par la fraîcheur du matin, il boit un peu d'eau-de-vie pour rendre la souplesse à ses membres engourdis, mesure des yeux les espaces qui lui restent à parcourir, et s'élance dans de nouveaux périls d'où il ne reviendra peut-être plus.

S'il est difficile d'approcher un chamois quand il est seul, la difficulté est encore bien plus grande quand ces animaux sont plusieurs ensemble. L'un d'eux se tient ordinairement en vedette pendant que les autres paissent, et dès qu'il aperçoit l'apparence du danger, il pousse une espèce de sifflement. Aussitôt ses compagnons accourent auprès de lui, pour juger par eux-mêmes de la nature du danger, et s'ils voient que c'est une bête féroce ou un chasseur, ils s'enfuient tous à la file dans les endroits les plus inaccessibles.

On rencontre encore quelquefois des ours dans les forêts les plus élevées; mais ces animaux se montrent moins fréquemment qu'autrefois dans la plaine.

Après les ours et les chamois qui sont particuliers aux Alpes et aux Pyrénées, il faut encore citer les aigles et les vautours qui parfois exercent les plus grands ravages sur les troupeaux. On en a même vu qui emportaient dans leurs serres de pauvres petits enfants que leurs parents avaient eu l'imprudence de laisser seuls.

Les rivières et les lacs abondent en poissons. On y pêche en grande quantité le saumon et la truite, qui n'est nulle part aussi belle qu'en Suisse.

Dans notre tournée, nous n'avons pas toujours voyagé aussi commodément que dans les plaines de la Hollande et de l'Allemagne. Bien souvent nous avons été obligés de nous servir de mules pour suivre les sentiers roides et étroits des montagnes; parfois aussi nous étions contraints d'aller à pied. On trouve ici très-peu d'auberges, l'hospitalité des habitants y supplée. Ils ont toujours à vous offrir du pain d'avoine, de la crême, du fromage, du miel et des fruits.

Je ne dirai rien des costumes des gens de la campagne qui, pour les femmes surtout, varient d'un canton à l'autre. Quelque bizarres que puissent paraître plusieurs d'entre eux aux yeux des étrangers, ils sont tous tenus avec une propreté égale à celle qui règne dans la moindre chaumière.

Berne, où nous nous sommes reposés de nos fatigues pendant plusieurs jours, est une belle ville. Elle est presque entièrement entourée par l'Aar, que l'on passe sur un beau pont. Les rues sont larges, bien pavées et ornées de fontaines. La plus grande est bordée des deux côtés d'un rang d'arcades où l'on voit de superbes boutiques. Les édifices les plus remarquables sont la cathédrale et l'hôtel de ville, monument gothique du xve siècle. Dans un des fossés des fortifications on voit deux ours qui sont nourris aux frais de l'État. Ce sont les armes

vivantes de la ville. Berne occupe en effet l'emplacement d'une ancienne forêt qu'habitaient un grand nombre de ces animaux, et *bær* en allemand veut dire *ours*.

De Berne nous nous rendîmes à Fribourg, où nous visitâmes avec intérêt la cathédrale, dont le clocher a cent vingt mètres de haut, et le collége des Jésuites qu'on serait tenté de prendre pour une citadelle. Dans l'église du collége, on voit une peinture à fresque d'un très-bel effet, représentant le combat de saint Michel avec le dragon, et occupant toute l'étendue de la voûte.

Aux environs de Fribourg, nous avons vu l'Ermitage, une des plus grandes curiosités dans ce genre. Cet ermitage est composé d'une chapelle, d'une salle très-vaste, d'un cabinet et d'une cuisine, le tout taillé dans un roc qui s'élève sur les bords de la Sane. L'ermite qui l'a creusé presque à lui seul, y a travaillé vingt-cinq ans; il est mort en 1707.

A six lieues de Fribourg est la petite ville de Gruyère, l'entrepôt des fromages qui portent son nom et qu'on fabrique dans ses environs.

Une journée nous suffit pour arriver de Fribourg à Lausanne, sur le lac Leman. C'est une des plus belles villes de la Suisse, tant pour sa position pittoresque que pour ses édifices, dont les principaux sont la maison pénitentiaire, l'hôtel de ville, et la cathédrale.

Mais pour mieux jouir des beaux sites qu'offrent les bords du lac, qui s'étend sur une longueur de

vingt lieues entre les charmants coteaux du canton de Vaud et les sombres montagnes du Chablais, nous prîmes une barque qui nous conduisit jusqu'à Genève.

Genève se range parmi les premières villes de la Suisse. Elle a quelques beaux édifices, et de magnifiques promenades. Sa position à l'endroit où le Rhône sort du lac Leman est des plus pittoresques, et ses environs, particulièrement au bord du lac, sont couverts de superbes maisons de campagne.

Les fortifications de Genève sont peu importantes; mais ce qui lui donne un véritable lustre, c'est son industrie, son activité commerciale. On connaît dans toute l'Europe ses ouvrages d'horlogerie ; cependant il n'y a point de manufactures : chacun travaille en particulier ; mais dans toutes les maisons, pour ainsi dire, on trouve des ateliers, des rouages et des cadrans.

Genève est la patrie de J.-J. Rousseau, de Necker et de Saussure...

LAURE.

Comme l'automne était déjà avancé, M. Moreau voulut profiter des derniers beaux jours de cette saison pour voir les montagnes de la Savoie, avant de passer en Italie.

Accompagné de M. Vermot, membre du Conseil souverain de Genève, et de son fils, M. Moreau et sa famille partirent de Genève, et arrivèrent par un chemin tortueux à Cluse, petite ville située sur

l'Arve, qui, formé par les torrents des glaciers du Mont-Blanc, se jette dans le Rhône. En sortant de Cluse, ils traversèrent des montagnes escarpées, mais remarquables par leurs sites pittoresques.

A Sallenche, où ils passèrent la nuit, ils prirent des mules qui les transportèrent jusqu'à Martigny, et de là à un charmant village nommé Servoz, d'où ils arrivèrent le soir du même jour à Chamouny au pied du Mont-Blanc.

CHAPITRE XI.

Excursion au Mont-Blanc.— Vallée de Chamouny.
— Le Montanvert.
— Orage. — Saint-Jean de Maurienne. — Le Mont-Cenis.

ARTHUR A LOUIS.

Mon cher ami, si je devais jamais m'exiler de ma patrie, je viendrais me fixer dans cette belle vallée de Chamouny, où l'on peut contempler à tout instant du jour les plus étonnantes merveilles que présentent les Alpes; et je ne m'étonne pas de la foule de voyageurs de toutes les contrées de l'Europe que la curiosité y attire chaque année.

Le fond de cette vallée a la forme d'un berceau; il est couvert de prairies. A mesure qu'on avance, on découvre successivement les différents glaciers qui descendent dans la vallée : d'abord celui de Taconay presque suspendu sur la pente rapide d'un

ravin, puis celui des Buissons, dont les glaces, d'une blancheur éblouissante et en forme de hautes pyramides, font un effet étonnant au milieu des forêts de sapins qu'elles traversent, et enfin le grand glacier des Bois qui domine de sa masse imposante des rocs jaunes taillés à pic.

L'air pur et frais qu'on respire, la belle culture de la vallée, les jolis hameaux qu'on rencontre à chaque pas, font, pour ainsi dire, croire à l'étranger qu'il est dans un monde nouveau. Quelquefois il est effrayé en entendant comme des coups de tonnerre suivis d'un long roulement; mais il est bientôt rassuré en songeant qu'à la place qu'il occupe, il n'a rien à craindre de ces énormes masses de glaçons dont la chute a produit un si terrible fracas.

Il me serait impossible d'exprimer ce que j'ai éprouvé à la vue de cet amas de montagnes, qu'on appelle le Mont-Blanc à cause des glaces et des neiges qui en couvrent le sommet. On est saisi d'admiration, et je doute que l'impie puisse contempler longtemps ce spectacle sans se sentir ébranlé.

La partie la plus élevée du Mont-Blanc, que les habitants du pays appellent la *Bosse du Dromadaire*, est à trois mille sept cents mètres au-dessus de la vallée et à quatre mille huit cent dix mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est la plus haute montagne de l'Europe. Le Nevado de Sorata, en Amérique, a sept mille six cent quatre-vingt-seize mètres de hauteur, et le pic le plus élevé de l'Himalaya, en Asie, sept mille huit cent vingt-un mètres.

Comme notre intention était de gravir les flancs de cette majestueuse montagne jusqu'au Montanvert, nous nous couchâmes de bonne heure, afin de pouvoir nous mettre en route à la pointe du jour. Ce fut moi qui, le lendemain, éveillai toute la société, et qui aussi fus le premier en selle.

Après avoir monté quelque temps, nous fûmes obligés de mettre pied à terre, tant le chemin était escarpé, et de ne nous servir que de nos jambes. Nous continuâmes ainsi de monter pendant plusieurs heures d'une élévation sur l'autre, croyant à chaque instant être arrivés au but. A la fin cependant nous parvînmes à un pâturage élevé de huit cent vingt-cinq mètres au-dessus de la vallée. Nous étions au Montanvert.

Jusque-là nous avions eu continuellement sous nos pieds la vue de la vallée de Chamouny, de l'Arve qui l'arrose dans toute sa longueur, et d'une foule de hameaux entourés d'arbres et de champs bien cultivés. Mais au moment où nous atteignîmes le Montanvert, la scène changea, et nous nous trouvâmes au bord d'un précipice dont le fond était plein de neige et de glace, et dont les bords étaient hérissés de rochers stériles et escarpés.

Ce glacier descend jusque dans la vallée, où on le nomme le *Glacier des Bois*, du nom d'un hameau près duquel il se termine. C'est de son extrémité inférieure que sort le torrent de l'Arveiron. Sa surface, vue du Montanvert, ressemble à celle d'une mer qui aurait été subitement gelée. Les ondes, pa-

rallèles à la longueur des glaciers, sont coupées par des crevasses transversales qui paraissent bleues dans l'intérieur, tandis que la surface extérieure est blanche.

Tout autour de nous s'élevaient des pics sous mille formes bizarres et fantastiques, dominés par l'imposante Bosse du Dromadaire, sur les flancs de laquelle on voyait flotter quelques nuages. Mais il est une autre montagne qui fixa particulièrement nos regards, c'est l'*Aiguille du Dru,* ainsi appelée de sa forme arrondie et excessivement élancée. Ses côtés semblent avoir été polis par la main de l'homme; on y distingue seulement quelques aspérités et quelques fentes rectilignes très-nettement tranchées. La hauteur de ce pic, qui est absolument inaccessible, est d'environ deux mille sept cent cinquante mètres au-dessus de la vallée.

Après que nous nous fûmes longtemps reposés sur la belle pelouse du Montanvert et que nous eûmes pris le repas que les guides avaient apporté avec eux, nous descendîmes par un sentier rapide et bordé de mélèzes jusqu'au bord du glacier. Là, on nous donna à chacun un long bâton armé d'une pointe de fer, et on attacha des crampons à nos souliers. Ainsi équipés, nous avançâmes à pas lents à travers les glaces. Ce n'étaient plus ces ondulations arrondies de la mer après l'orage, c'étaient des montagnes séparées par de profondes vallées. C'est un spectacle vraiment curieux, et si l'on s'arrête quelquefois dans le trajet, c'est moins par crainte de faire un faux pas

que pour considérer tout à son aise les différents accidents de cette plaine de glace, ses larges crevasses, ses profondes cavernes, ses lacs remplis de la plus belle eau et renfermés dans des murs transparents de couleur d'aigue-marine, ses ruisseaux qui se précipitent dans des canaux de glace, et qui forment des cascades que reçoivent des abîmes également de glace.

Comme ma mère et ma sœur étaient très-fatiguées, nous ne poussâmes pas plus loin notre excursion ce jour-là, et nous nous fîmes conduire à la *Cabane de Blair,* près du Montanvert, pour y passer la nuit.

Le jour suivant, nous gravîmes un sentier escarpé et raboteux appelé la route du *Chasseur Brillant,* et nous arrivâmes au haut d'un rocher taillé à pic, puis à une source qui s'échappait d'une grotte tapissée intérieurement de renoncules sauvages.

Nous traversâmes ensuite un glacier, sur lequel passait à l'instant même un troupeau conduit par deux bergers, et ayant gagné une hauteur voisine, nous nous arrêtâmes pour contempler encore une fois les belles horreurs dont nous étions environnés.

Pendant que nous étions là, les uns occupés à esquisser les alentours, les autres plongés dans une douce rêverie, un orage se formait derrière nous. Les guides nous pressèrent de retourner sur nos pas. Mais l'approche de la tourmente ne nous permettait pas de retourner avant la nuit à Chamouny. Nous

reprîmes donc la route de l'abri où nous avions passé la nuit précédente.

A peine y fûmes-nous arrivés, que des nuages crevèrent au-dessus et autour de nous, et laissèrent tomber une averse telle que je n'en ai jamais vu. Le jour n'était pas encore à sa fin, et déjà nous étions dans les ténèbres. Le vent soufflait avec la plus grande violence, et ses mugissements au milieu des rochers et sur les aspérités des glaces, avaient quelque chose d'effrayant et de sinistre. Les coups de tonnerre se succédaient sans interruption, et les échos en les répétant ajoutaient encore à leur intensité.

Nos guides sortirent un instant pour juger du temps; ils revinrent bientôt trempés jusqu'aux os. Je demandai à l'un d'eux s'il aurait le courage de retourner chez lui à cette heure.

— Il faudrait, me répondit-il, un motif plus puissant que l'or, pour me décider à faire ce chemin. Quelque pauvre que je sois, je n'oserais exposer ma femme et mes enfants à apprendre demain ou après-demain qu'on a trouvé mon corps en lambeaux au milieu des rochers. Nous bravons bien des dangers; mais dans des tourmentes comme celle-ci, où le vent peut vous emporter comme une paille légère, nous avons toujours soin de nous mettre à l'abri dans une caverne ou derrière une saillie de rocher.

L'orage cessa vers le milieu de la nuit, et nous dormîmes tranquillement jusqu'à une heure assez avancée du jour. Frais et dispos, nous retournâmes

à Chamouny, ayant les poches chargées de pierres, de stalactites et de plantes que nous avions ramassées sur notre chemin...

ARTHUR.

A Chamouny, nos voyageurs se séparèrent de M. Vermot qui retourna à Genève, et ils se dirigèrent par Conflans et Moutiers vers Saint-Jean de Maurienne. Cette ville, pauvre et laide, est située au milieu d'une belle vallée. De ses environs partent ces petits Savoyards que l'on rencontre avec leurs marmottes, dans toutes les contrées de l'Europe.

De Saint-Jean, la famille Moreau arriva au pied du Mont-Cenis. Cette montagne, que l'on peut considérer comme le nœud des Alpes Cottiennes et des Alpes Grecques, forme un plateau assez étendu où l'on voit un lac avec d'excellentes truites et un hospice pour les voyageurs. Elle est traversée par une belle route construite par Napoléon. Cette route, qui a remplacé celle qu'avait fait construire Auguste et qui n'était plus praticable, a une largeur de quinze à vingt pieds et est bordée d'arbres; son point le plus élevé est de deux mille soixante-six mètres au-dessus du niveau de la mer. Plusieurs pics la dominent; le plus haut, qu'on appelle la Roche-Michel, a quatre mille quatre cent quatre-vingt-treize mètres d'élévation.

Partis le matin de Lans-le-Bourg en Savoie, nos voyageurs arrivèrent le soir à Suze en Piémout, de l'autre côté du Mont-Cenis. Dans cette dernière ville,

on leur montra un arc de triomphe érigé en l'honneur de l'empereur Auguste, et aux environs une belle carrière de marbre vert connu sous le nom de *marbre de Suze.*

Aussitôt qu'ils furent à Turin, Arthur courut à la poste. On lui remit une lettre; elle était de son ami de Bréval.

CHAPITRE XII.

Moscou.— Les Popes.— Les Serfs.— Habitations russes.— Industrie et commerce.— L'Ukraine.— Kiew.

LOUIS A ARTHUR.

Kiew.

Mon cher ami, nous ne sommes pas restés aussi longtemps à Saint-Pétersbourg que nous l'espérions. Par suite d'un ordre venu des Tuileries, mon père a été obligé de quitter cette ville pour se rendre à Constantinople.

Une route aussi longue qu'ennuyeuse nous conduisit d'abord à Moscou, l'ancienne capitale de l'empire moscovite, et quoiqu'elle ait perdu ce rang depuis le règne de Pierre-le-Grand, elle renferme encore une population de plus de trois cent mille âmes. Au commencement du XII[e] siècle, ce n'était encore qu'un misérable bourg.

Napoléon y entra, avec son armée, au mois de septembre 1812; mais déjà la ville avait été évacuée

par ses habitants, et le gouverneur, pour empêcher les Français d'y établir leurs quartiers d'hiver, la livra aux flammes. Cet incendie fut le commencement de tous les désastres de la campagne de Russie, une des plus malheureuses que nos annales aient eu à enregistrer.

Un seigneur de la cour chez lequel nous avions pris notre logement nous a assuré qu'avant cette époque, Moscou offrait le contraste le plus étrange du luxe et de la misère. C'était un mélange confus de magnifiques palais et de chétives cabanes, de somptueuses toilettes et de haillons infects, d'or et de boue. Il en était de même des rues; les rues larges et régulières étaient pavées; les autres, sales et étroites, avaient une espèce de plancher fait avec des poutres mal jointes et à peine équarries.

La ville comptait un grand nombre de couvents, d'églises et de sanctuaires, la plupart terminés par des coupoles en cuivre doré, et l'intérieur était couvert de tableaux renfermés dans des cadres d'argent, et de statues dont les vêtements de soie étincelaient de pierreries.

Cependant, malgré les pertes immenses qu'a causées l'incendie allumé par Rostopchin, Moscou s'est déjà relevé de ses cendres, et, dans quelques années, toutes les traces de cette terrible catastrophe auront disparu.

De tous les monuments qui l'ornent aujourd'hui, le plus remarquable est le clocher d'Ivan-Velikoï qui, situé presqu'au centre du Kremlin, domine

toute la ville. Le Kremlin est un vaste palais entouré d'un mur polygone, lequel est flanqué d'une tour à chacun de ses angles. Il renferme une partie des joyaux de l'empire, ainsi qu'un arsenal où l'on voit une collection complète des armes de tous les peuples de l'Europe et de l'Asie.

Au centre et dans un fossé gît le *Tsar-Kololol*, superbe cloche de vingt-un mètres de circonférence, et d'une épaisseur au bord de six décimètres. Elle pèse deux cent mille kilogrammes. Elle fut coulée sous le règne de l'impératrice Anne; mais la charpente sur laquelle on l'avait montée ayant été brûlée, elle tomba à la place qu'elle occupe encore aujourd'hui. En 1819, on en éleva une nouvelle qui ne pèse pas moins de soixante-sept mille kilogrammes, et dont le battant seul a un poids de mille neuf cent cinquante kilogrammes.

Les édifices les plus remarquables après le Kremlin sont le couvent de Novo-Spokoï, plusieurs établissements d'instruction publique, et un théâtre d'une architecture imposante. On compte aujourd'hui à Moscou un grand nombre de fabriques, dont les plus considérables sont celles de cotonnades et de soieries.

Moscou est le grand entrepôt du commerce intérieur de la Russie. Son climat, quoique froid, est plus sain que celui de la plupart des autres grandes villes de l'Europe.

Au nombre des curiosités de cette ville il faut citer le *Marché aux maisons*, qui se tient dans un des

faubourgs. Celui qui a besoin d'une maison vient sur la place et fait son choix. Le marché conclu, les différentes pièces qui composent l'édifice sont emportées, jointes ensemble, et, au bout de quelques jours, l'édifice peut être habité. Ce qui explique cette singularité, c'est que ces maisous ne sont formées que de troncs d'arbres terminés par des mortaises et des tenons, de sorte qu'il n'y a plus qu'à les assembler là où l'on veut.

L'intérieur des églises est fort riche; mais on se tromperait beaucoup si l'on jugeait par là du respect des Russes pour les ministres de leur religion: les *popes*, ainsi s'appellent les prêtres, ne jouissent d'aucune considération. Il est vrai aussi qu'ils n'en méritent guère, la plupart étant d'une ignorance telle qu'ils ne savent même pas lire dans leur propre langue l'Évangile qu'ils sont chargés de prêcher.

Depuis le schisme, le clergé grec était sous les ordres du patriarche; mais Pierre-le-Grand supprima cette dignité, et sans se déclarer précisément le chef de l'Église, il la soumit à son pouvoir en se mettant à la tête du *sacré synode*, chargé par lui de la direction des affaires ecclésiastiques.

La classe la plus misérable après celle du clergé est celle des paysans. Esclaves-nés, ils appartiennent à la couronne ou aux particuliers. Les premiers jouissent encore de quelques priviléges et sont les moins maltraités; les autres, au contraire, sont plus ou moins heureux, selon le caractère de leurs maîtres.

Les serfs sont, comme les troupeaux et les char-

rues, la propriété des possesseurs des terres qu'ils sont chargés de défricher et de cultiver : aussi la valeur d'un domaine s'estime moins par l'étendue du terrain que par le nombre des paysans qu'il contient. Le seigneur peut exiger d'eux la somme qu'il lui plaît, et les employer comme bon lui semble, sans qu'aucune loi le gêne à cet égard; il est le maître absolu de leur temps et de leur travail.

L'empereur de Russie jouit d'un pouvoir absolu : quel que soit le rang de ses sujets, quels que soient les services qu'ils aient rendus, il peut, pour la plus légère faute, les envoyer en Sibérie, ou les condamner à perpétuité aux travaux publics.

Tout le monde a entendu parler de la rigueur du froid dans la Sibérie; le climat de la Russie n'est guère moins dur. A Saint-Pétersbourg le thermomètre descend souvent jusqu'à vingt et trente degrés au-dessous de zéro.

Cependant le froid n'empêche pas les travaux ordinaires. Les ouvriers qui sont obligés de travailler au dehors mettent tous leurs soins à se bien garantir les extrémités : ils couvrent de fourrures leurs jambes, leurs mains et leur tête. Leur habit de dessus est en peau de mouton dont la laine est tournée en dedans; mais ils ont le cou nu. Il est vrai que cette partie est garantie par la barbe, qui est souvent hérissée de glaçons. Les femmes qui lavent du linge dans la Neva ou dans les canaux, ouvrent la glace à coups de hache, trempent leur linge dans ces trous, et pendant qu'elles le battent, la glace se forme de

nouveau, de sorte qu'elles sont continuellement occupées à la rompre.

On a vu des cochers et des domestiques mourir gelés en attendant leurs maîtres. Pour prévenir ces accidents, on allume de grands feux sur les principales places. Rien n'est plus curieux, dit-on, que de voir autour de ces feux les Russes accroupis ou debout avec leurs vêtements moitié asiatiques, leurs bonnets pointus et leurs longues barbes.

Les cabanes des paysans russes sont construites en bois et de forme carrée. Les murs, composés d'arbres entiers, sont unis intérieurement avec la hache; au dehors on les laisse tels qu'ils étaient avec leur écorce; les vides sont remplis de mousse. Le toit est en général d'écorce, ou de bardeau recouvert de terre glaise, ou de gazon. Les fenêtres sont très-étroites, et les portes si basses qu'un homme de taille ordinaire ne peut y entrer sans se baisser. Ces cabanes ont rarement deux étages; en ce cas, l'escalier est une espèce d'échelle placée en dehors. Au milieu de l'appartement s'élève le poêle, espèce de four en briques qui occupe presque le quart de l'espace, et est plat par-dessus pour la commodité de ceux qui veulent s'y asseoir ou s'y coucher. Au plafond sont suspendus un vase d'eau bénite et une lampe qu'on n'allume que les jours de fête.

Chaque maison est sous la protection d'un saint, dont on voit l'image grossièrement barbouillée sur le bois. Tous les matins, la famille se réunit devant cette image et lui témoigne sa vénération par de

fréquents signes de croix et de profondes révérences.

Les paysans russes sont fort polis les uns envers les autres; ce n'est qu'après s'être inclinés plusieurs fois qu'ils entament la conversation. Comme les Italiens, ils parlent avec beaucoup d'action et gesticulent sans cesse. Quand ils abordent une personne d'importance, ils se prosternent et baissent leur front jusqu'à terre.

Leurs principaux aliments sont des œufs, du poisson salé, du lard et des mousserons qui croissent en abondance dans ce pays. Ils mangent avec cela du pain de seigle quelquefois frotté d'ail. La boisson ordinaire est une liqueur fermentée, qu'on fait en versant de l'eau chaude sur de la farine de seigle ou d'orge. Les Russes aiment avec passion l'eau-de-vie de grain, et ils en font souvent un très-grand excès; mais, à leurs yeux, l'ivrognerie n'a pas ce caractère odieux qu'elle a chez nous.

L'industrie est plus avancée dans ce pays qu'on ne serait tenté de le croire; cependant les Russes imitent avec beaucoup plus de succès qu'ils n'inventent. Du reste ils semblent nés pour le commerce, et ils s'y livrent avec ardeur. Les immenses forêts qui couvrent le sol renferment un grand nombre d'animaux dont la fourrure est très-estimée, tels que des ours, des renards blancs et noirs, des hermines, etc.... Les nombreux troupeaux de bêtes à corne qu'on élève en Ukraine fournissent ce cuir renommé en France sous le nom de *cuir de Russie*. Les forêts

P. 86



GENÈVE.

abondent aussi en abeilles, dont le miel et la cire forment une branche de commerce très-étendue.

Les exportations consistent en pelleteries, en bois de charpente, en rhubarbe, en lin et en chanvre. Les pelleteries sont envoyées par terre jusqu'en Chine, et les caravanes qui en sont chargées reviennent du Céleste Empire avec du thé, de la soie et autres articles.

L'Ukraine, par où nous sommes passés, est une plaine continue, fertile en grains, en tabac et en miel. Ses gras pâturages nourrissent de nombreux troupeaux. Les habitants portent le nom de Cosaques. Plusieurs tribus de ce peuple ne valent guère mieux que des hordes de sauvages; ils pillent leurs voisins quand ils en ont l'occasion. Cependant je crois qu'on les a un peu calomniés : nous avons traversé plusieurs de leurs bourgs sans qu'il se présentât le moindre sujet de plainte contre eux.

Nous nous sommes arrêtés quelque temps sur les bords du Dnieper. Ce fleuve, le Boristhène des anciens, prend sa source dans les environs de Smolensk et va se jeter dans la mer Noire. Du milieu de son lit surgissent un grand nombre d'îles, dont les plus élevées sont remplies de serpents.

Un seul pont traverse ce fleuve, et encore n'est-ce qu'un pont flottant qu'on enlève pendant l'hiver. Il est situé en face de la ville de Kiew, d'où je t'écris aujourd'hui.

Kiew était, avant Moscou, la résidence des czars. Elle est bâtie sur une hauteur qui domine une con-

trée fertile et bien arrosée. L'asperge croît naturellement dans ses environs, et en telle quantité, qu'on est obligé de l'extirper comme une plante parasite.

Kiew renferme plusieurs églises, dont la principale est celle de Saint-Joseph, une Université célèbre, un collége académique et une bibliothèque riche surtout en manuscrits grecs.

Ma prochaine lettre, je l'espère, sera datée de Constantinople.....

Louis.

CHAPITRE XIII.

Turin. — Gênes. — Arrivée en Sicile.

LAURE A Mme DE BRÉVAL.

Enfin, Madame, nous voici arrivés sous le beau ciel de l'Italie, ce ciel que j'ai souvent cherché à me figurer dans mes rêves, et qui, je le reconnais aujourd'hui, surpasse tout ce que les poëtes en ont dit.

Turin, où nous nous sommes arrêtés d'abord, est la capitale du Piémont, et la résidence du roi de Sardaigne. Elle est située dans une plaine magnifique et arrosée par le Pô, qui, après avoir traversé le royaume Lombardo-Vénitien, va mêler ses eaux à celles de l'Adriatique. Les fortifications consistent en quinze bastions, dont l'un est nommé le

bastion Vert à cause de la charmante promenade qui en fait l'ornement. Ces remparts sont percés de quatre portes, situées dans la direction des quatre points cardinaux. Des façades en marbre et des colonnes les embellissent tant en dehors qu'en dedans, mais l'architecture de la porte du Pô se distingue particulièrement par la noblesse et la simplicité de son style.

Le quartier neuf est celui où l'alignement des rues est le plus parfait. La rue du Pô et la rue Neuve sont les plus remarquables, par la beauté des édifices et la magnificence de leurs portiques.

La plupart des maisons sont en briques et quelques-unes sont décorées en stuc, genre de marbre factice qui fait un assez bel effet, mais qui ne résiste pas longtemps aux intempéries de l'air.

Le palais du roi est magnifique, et les portiques en sont de toute beauté. Le plan de cet édifice a été dessiné par le célèbre Le Nôtre, à qui nous devons quelques-unes des merveilles de Versailles. En face se trouve la place Royale, dont la vue est admirable.

L'ancien palais du duc de Savoie, dont la colonnade rappelle celle du Louvre, se distingue par un grand escalier de marbre orné de statues allégoriques, et qui conduit à un vaste salon décoré d'une manière aussi simple que majestueuse.

Après ces édifices, on admire la cathédrale, le palais Carignan, l'Opéra, et l'hospice de la Charité, pouvant contenir trois mille malades.

Les environs de la ville sont enchanteurs. Partout on voit des maisons de plaisance. Plus loin, s'élève, sur une hauteur, la riche basilique de la Superga.

Mais quelque belle que soit la capitale de la Sardaigne, elle est loin d'égaler Gênes, appelée à si juste titre *Gênes la Superbe.*

Cette ville était déjà connue sous le nom de *Genua* à l'époque des guerres puniques. Longtemps elle eut l'empire de la Méditerranée, et depuis elle n'a cessé de briller par son commerce.

Il serait difficile de jouir d'un spectacle plus imposant que celui qu'elle offre, vue de la mer. Bâtie en amphithéâtre sur la côte, Gênes renferme un grand nombre d'édifices publics et particuliers d'une magnificence vraiment royale. Les plus beaux palais sont ceux de Doria, Balbi, Durazzo, tous construits en marbre, et le palais royal, jadis occupé par le doge de la république. Nous n'avons pas moins admiré l'église de Saint-Laurent et celle de l'Annonciade, dont l'intérieur est doré et orné des plus riches tableaux.

Les rues Nuova, Balbi et Novissima, ainsi que la place de l'Acqua-Verde, attirent particulièrement les étrangers; car la plupart des autres rues sont étroites. Les maisons étant en outre très-hautes, le soleil n'y entre jamais : on dirait que Gênes n'a été bâtie que pour une saison; que c'est une ville d'été.

Dans les trois rues que je viens de citer, on est étonné de la foule de palais qui les bordent des

deux côtés, et qui semblent le disputer de richesse et de luxe. Leurs portiques, leurs façades, leurs péristyles sont d'une magnificence impossible à décrire.

Une noble famille du nom de Carignan avait fait construire une superbe église sur une hauteur; mais comme le chemin qui y conduisait était trop escarpé, elle joignit par un pont cette colline à une autre moins difficile à gravir. Ce pont est une des principales curiosités de la ville : on le dirait suspendu dans les airs, tant il s'élève au-dessus des plus hautes maisons.

L'arsenal renferme plusieurs restes précieux d'antiquité. On nous a montré les armures de quelques héroïnes de Gênes, qui avaient guerroyé avec leurs maris dans la terre sainte.

Le port est spacieux, et les vaisseaux y sont entièrement à l'abri des furieux coups de vent qui bouleversent parfois les eaux du golfe.

Quant aux alentours, ils n'offrent qu'une succession continue des beautés les plus ravissantes de la nature jointes à celles de l'art. Toute la route qui conduit d'ici à Sestri déploie un luxe de villas aussi splendides que les palais que les propriétaires occupent en ville.

Gênes est la patrie de Christophe Colomb, à qui nous devons la découverte de l'Amérique, et du grand André Doria, qui parvint par sa prudence et son courage à secouer le joug que François Ier avait imposé aux Génois, et qui, après avoir rendu l'indépendance à son pays, refusa le souverain pouvoir

qui lui était offert. On lui a élevé depuis une statue à l'entrée du palais royal avec le titre glorieux de *Libérateur de la République*.

Le gouvernement était alors entre les mains d'un sénat dont le chef portait le nom de *Doge* et était soumis tous les deux ans à une nouvelle élection. Cet état de choses dura jusqu'à la révolution française. Le territoire de Gênes tomba au pouvoir de Napoléon, qui en fit trois départements. Depuis le congrès de Vienne, il appartient au roi de Sardaigne.

Les Génois sont très-industrieux : ils excellent dans la confection des pâtes dites d'Italie et des fleurs artificielles; leurs soieries et leurs velours sont très-estimés. Ils font aussi un grand commerce de champignons, qu'ils envoient particulièrement en Espagne.

Si les habitants de Gênes ont un caractère un peu sombre, ils sont en revanche d'une admirable charité. Les riches font souvent aux établissements de bienfaisance des legs considérables. Au nombre de ces établissements est l'*Albergo*, un des plus grands hôpitaux de l'Europe. Il est divisé en quatre quartiers, l'un pour les vieillards, l'autre pour les orphelins, le troisième pour les pauvres tant étrangers qu'indigènes, le quatrième sert de pénitencier, et l'on s'y occupe avant tout de l'amélioration morale des détenus...

LAURE.

Après avoir séjourné une semaine à Gênes, nos

voyageurs s'embarquèrent pour la Sicile. Ils eurent pendant toute la traversée un temps superbe, et ils entrèrent dans le golfe de Naples, au moment où le soleil levant venait éclairer de ses feux les beaux rivages vers lesquels ils avançaient à pleines voiles.

CHAPITRE XIV.

Constantinople.— Aspect extérieur et intérieur de cette ville.
— Sainte-Sophie.— Le sérail.
— Faubourgs. — Usages des Musulmans.

LOUIS A ARTHUR.

Constantinople.

Après avoir traversé la Bessarabie, nous franchîmes, il y a trois semaines, les frontières de l'empire turc, et nous entrâmes dans la Moldavie. Le gouvernement de cette principauté est confié à un hospodar qui réside à Jassy. Cette ville ne renfermant rien de curieux, nous en partîmes le lendemain de notre arrivée, et après un trajet qui nous a paru d'autant plus long qu'on ne rencontre aucun village sur la route, nous arrivâmes à Ismaël, à l'embouchure du Danube. Là, ayant trouvé un petit bâtiment tout prêt à partir pour l'Archipel grec, nous y prîmes place, et nous atteignîmes sains et saufs Constantinople.

Il me serait difficile d'exprimer les diverses sensations que j'éprouvai à la vue de cette grande ville:

sa position élevée, le mélange d'arbres, de maisons et de minarets qu'elle présente, l'entrée du Bosphore, les faubourgs de Galata, de Pera et de Scutari, la mer de Marmara avec ses îles; plus loin le mont Olympe couvert de neiges; partout les champs variés et fertiles des côtes de l'Asie et de l'Europe, tout cet ensemble offre les tableaux les plus ravissants. Mais notre admiration fit place au désappointement quand nous fûmes débarqués et que nous entrâmes dans la ville. Les rues sont étroites et mal pavées, les maisons irrégulières, et construites pour la plupart en terre et en bois.

C'est cependant là la fameuse *Stamboul*, dont les Turcs sont si fiers. Elle fut bâtie sur les ruines de Byzance par Constantin-le-Grand, qui lui donna son nom, et devint ensuite la capitale de l'empire grec. Mohamed II s'en empara en 1463, et elle ne cessa, depuis cette époque, d'appartenir aux Osmanlis. Bâtie sur sept collines comme son ancienne rivale, la ville de Rome, elle s'avance majestueusement dans la mer. Sa position entre l'Europe et l'Asie, à l'entrée de la mer Noire et de la Méditerranée, en ferait la maîtresse du monde, si elle était en d'autres mains que celles d'un sultan efféminé que la Russie chassera peut-être un jour de son trône chancelant.

Les maisons sont construites en bois comme je l'ai dit, et revêtues de planches peintes. Les édifices publics seuls sont en maçonnerie. Quant aux mosquées, construites sur le modèle des anciennes églises grecques, la plupart sont d'une assez belle

forme. On y voit des colonnes de marbre, d'albâtre et de porphyre, qui annoncent plus de goût que n'en montrent ordinairement les Turcs; et les minarets qui les surmontent font un assez bel effet. Ces minarets sont des espèces de clochers en forme de colonne, du haut desquels les imans appellent le peuple à la prière.

La mosquée de Sainte-Sophie est sans contredit le plus beau monument que possède Constantinople. Bâti sous l'empereur Justinien, cet édifice représente une croix grecque dans un rectangle; sa largeur est de quatre-vingts mètres, et l'on peut estimer à quatre-vingt-sept mètres sa plus grande longueur depuis le sanctuaire placé à l'orient jusqu'aux neuf portes occidentales qui conduisent au portique extérieur. La façade de ce portique manque de simplicité et de magnificence; mais on admire le dôme éclairé par vingt-quatre fenêtres, et dont le diamètre est de trente-sept mètres. Le point le plus élevé du centre, où le croissant a remplacé la croix, a une hauteur perpendiculaire de cinquante-huit mètres au-dessus du pavé.

Outre cette mosquée, on en compte sept autres qui ont le titre de mosquées impériales. Toutes sont revêtues à l'intérieur de marbre, et ornées en dehors de fontaines pour les ablutions. A ces mosquées sont joints des hôpitaux ou des écoles avec des bibliothèques.

La partie la plus régulière de la ville est le Bezistan: c'est là que se réunissent les marchands et qu'ils

étalent leurs boutiques. Ce quartier est entouré de murs et fermé toutes les nuits.

Dans un autre quartier est l'Atmeydan, vaste cirque terminé d'un côté par une mosquée, de l'autre par l'hôpital des fous. On y voit trois monuments des Grecs, et un obélisque de vingt mètres de haut apporté de Thèbes en Égypte.

Le *Sérail*, ou palais du Grand-Seigneur, est bâti à l'un des angles de Constantinople, et fait face à la côte de l'Asie Mineure. Il ressemble, par son étendue, à une petite ville. On compte dans l'intérieur neuf cours spacieuses autour desquelles sont les appartements occupés soit par le sultan, ses femmes et ses officiers, soit par plusieurs autres grands dignitaires de l'empire. Le tout est entouré d'un mur crénelé et percé de neuf portes dont la principale est appelée par les Turcs la *Sublime Porte*. De là vient la dénomination de *Porte* que prend la cour ottomane dans les actes publics.

Le nombre des personnes attachées au service du Grand-Seigneur est extrêmement considérable. Outre les gardes, les valets, le palais renferme encore des musiciens, des bouffons, des escamoteurs chargés de distraire Sa Hautesse. Les *muets* ont une mission moins agréable : ce sont les exécuteurs des volontés du sultan, quand il a envie de se défaire d'un favori qui lui porte ombrage.

Le *harem* est la partie du Sérail habitée par les femmes. Ce sont en général de malheureuses jeunes filles enlevées à leurs parents et vendues ensuite à

un prix plus ou moins élevé, selon leur beauté. Toute communication leur est interdite avec les personnes du dehors; aussi sont elles très-ignorantes et ne connaissent que la danse, le chant et la musique.

Quelques-uns des faubourgs de Constantinople sont plus beaux que la ville même. On distingue particulièrement le faubourg de Galata et celui de Pera qui est en grande partie habité par des chrétiens. Scutari, que l'on peut aussi considérer comme un faubourg de Constantinople, est situé sur la rive asiatique. C'est là que se reunissent les caravanes qui arrivent de l'Orient, et c'est de là que partent les pèlerins de la Mecque. En face est une île sur laquelle s'élève un phare que les Turcs appellent la *Tour de la Fille,* et les chrétiens la *Tour de Léandre.* Le canal qui sépare ici l'Europe de l'Asie, et que l'on appelle le canal de Constantinople, avait été nommé par les anciens le *Bosphore (passage du bœuf),* parce qu'un bœuf pouvait le traverser à la nage.

Ce qui frappe le plus un étranger qui arrive en Turquie, c'est le contraste entre les manières de ce pays et les nôtres. Un caractère bien remarquable chez les Orientaux est leur extérieur religieux, leur air grave et flegmatique; au lieu de ce visage ouvert et gai que l'on rencontre chez nous, ils ont un visage calme, austère et mélancolique; rarement on les voit rire. S'ils parlent, c'est sans geste, sans entraînement. Ils écoutent sans interrompre, et peuvent garder le silence des journées entières. Ils ne

marchent que lorsqu'ils y sont forcés ; toujours assis, ils restent du matin au soir rêvant, les jambes croisées, la pipe à la bouche, sans changer d'attitude.

Les Mahométans mangent peu de gibier, dans la crainte de se nourrir d'un animal immonde qui aurait pu être tué contre l'esprit de la loi. La viande de mouton et celle d'agneau sont presque les seules qu'ils se permettent. Quant à la viande de porc, elle leur est défendue. Ils font en revanche un grand usage de végétaux, de pâtisseries, de laitage, de sucreries et de fruits.

Dans presque toutes les familles, les hommes mangent séparément de leurs femmes et de leurs enfants ; ils font deux repas par jour : le matin, sur les onze heures, et le soir, une demi-heure avant le coucher du soleil. Les tables dont on se sert pour les repas sont petites, rondes et de cuivre bien étamé ; on les couvre d'une grande nappe qui s'étend jusque sur le parquet. Les convives se placent tout autour sur des carreaux qui tiennent lieu de chaises. Le potage est apporté le premier, et le *pilau* le dernier. Ce dernier plat est un mets national fait de riz cuit au bouillon, auquel on ajoute quelquefois de l'agneau et de la volaille.

Le *khoschab* que l'on ne prend qu'après le repas, est une boisson douce faite avec des fruits cuits au sucre et beaucoup d'eau. Le Koran défend le vin et toute liqueur fermentée ; cependant les Mahométans transgressent assez souvent cet article de la loi ; le seul soin qu'ils prennent est de savourer en secret

la liqueur prohibée. Les matelots, les soldats et le bas peuple s'enivrent fréquemment sans cette précaution.

Pour remplacer l'ivresse du vin, les Musulmans recherchent celle que procure l'opium et qui est bien plus nuisible. Ils portent cette drogue sur eux et en prennent une ou deux fois pas jour avec un demi-verre d'eau ou une tasse de café Cet usage est aussi général que celui du tabac et des parfums.

Dans toutes les villes, dans les moindres bourgades et jusque sur les grandes routes, on trouve des cafés, la plupart bâtis avec élégance. Les gens oisifs y passent des heures entières, fumant, jouant aux dames ou aux échecs, et causant des nouvelles du jour.

On ne connaît point les lits en Orient. Les habitants couchent presque tout habillés sur des matelas fort légers qu'ils étendent par terre ou sur les sofas, et qu'ils enlèvent le lendemain. Les sofas, qui tiennent lieu de chaises, sont les principaux et, pour ainsi dire, les seuls meubles des appartements.

Les maisons sont ordinairement sans cheminées; on se chauffe par le moyen d'un brasier en terre ou en cuivre, qu'on place sous une table. Cette table est couverte de tapis qui descendent jusqu'à terre, et est entourée d'un banc où plusieurs personnes peuvent s'asseoir.

Aucun précepte canonique n'est plus scrupuleusement suivi que celui qui ordonne des ablutions fréquentes. Pour peu qu'il ait touché quelque corps

impur, le Musulman est tenu de se purifier par des lotions partielles ; dans d'autres circonstances, il est assujetti à des bains entiers. Dans toutes les villes, on trouve des bains publics très-bien entretenus et servant en même temps de restaurants.

Je ne décrirai point le costume des Turcs : il est connu dans toute l'Europe. Les pelleteries sont le plus grand luxe de l'un et de l'autre sexe. Il n'est point d'artisan qui ne porte, en hiver, une pelisse de peau de mouton, de chat, etc. ; l'hermine et la martre appartiennent aux personnes opulentes. Quand les femmes sortent, elles sont vêtues d'une longue robe et ont le visage couvert de deux voiles de mousseline. L'un leur couvre la partie inférieure du visage et la poitrine, l'autre leur ceint la tête jusqu'aux paupières, de sorte qu'on leur voit à peine les yeux. Le turban, qui est la coiffure des hommes, indique par sa couleur la caste à laquelle on appartient. Le vert est la couleur la plus distinguée ; pour la porter, il faut être *émir* ou descendant d'Ali.

Constantinople est sujet à deux fléaux fréquents : l'incendie et la peste. Le premier exerce des ravages d'autant plus grands que les maisons sont en bois ; le second doit être particulièrement attribué à la malpropreté qui règne dans les rues. On laisse aux chiens le soin d'enlever les immondices qui les obstruent. Ces animaux n'appartiennent à personne et n'ont ainsi *ni feu ni lieu.* Quoique considérés comme immondes, ils sont traités par les Musulmans avec une attention toute particulière.

C'est entre les mains des *Ulemas* qu'est remis le dépôt des lois, et c'est à eux qu'il appartient de les interpréter, ainsi que le Koran, code civil et religieux des sectateurs de Mahomet. A leur tête est le *Muphti*, chef suprême de la religion, quoique dépendant entièrement du sultan, qui le nomme et qui peut le déposer et le faire mourir, si cela lui plaît.

Les *Derviches* vivent en communauté; à mille pratiques superstitieuses et hypocrites ils joignent souvent la débauche la plus honteuse.

Les deux fêtes du *Beyram* sont les deux seules fêtes religieuses de l'Islamisme ; la première est d'un jour, la seconde de quatre. Le mois de Ramazan est entièrement consacré au jeûne et aux exercices de piété.

Les cimetières, qui sont fort nombreux, sont dans l'enceinte même de la ville ; ils sont plantés d'arbres qui les font ressembler à des promenades.

Les Grecs de Constantinople ont un patriarche qui est sous l'entière dépendance de l'autorité civile. Après eux viennent les Juifs, qui occupent des quartiers à part, et qu'on distingue facilement par le costume qu'ils sont tenus de porter, ainsi que les Chrétiens.

Nous allons passer l'hiver à Constantinople. Au printemps prochain, nous visiterons une partie de la Grèce, et qui sait si nous n'aurons pas le plaisir de nous rencontrer en Sicile?....

LOUIS.

CHAPITRE XV.

Naples. — Les lazzaroni. — Le mont Pausilippe. — La Grotte du Chien. — Le Vésuve. — Herculanum et Pompeïa.

ARTHUR A LOUIS.

Des habitants de Cumes, attirés par la beauté des rives sur lesquelles nous nous trouvons aujourd'hui, y fondèrent une ville et lui donnèrent le nom de *Neapolis* (ville nouvelle). C'est la Naples d'aujourd'hui. Elle est située au fond d'un bassin limité au nord par des collines et une partie de la Terre de labour, la *Campanie heureuse* des anciens; au sud s'élève l'île de Caprée, fameuse par le séjour de Tibère; à l'est on voit le Vésuve, et à l'ouest les feux de la Solfatara.

Le pays est un des plus fertiles de l'Europe; il produit en abondance toutes sortes de grains et d'excellents fruits. Tandis qu'en été les grandes chaleurs sont tempérées par les brises fraîches de la mer, l'hiver est si doux qu'il est très-rare de voir de la neige ou de la glace, si ce n'est sur les montagnes. Aussi y attendrons-nous le retour du printemps.

Mais plus la fertilité du sol est grande, moins les Napolitains ont l'habitude du travail. Leur plus douce jouissance est de ne rien faire : *dolce far niente.*

Cependant ils exercent plusieurs branches d'industrie. Ils font d'excellent macaroni, du savon, des tabatières de tortoise ou de lave, des étoffes de soie, d'or et d'argent. Ils tissent aussi le *byssus*, qu'ils tirent de la *pinna marina*, et qui était déjà connu dans l'antiquité. Cet animal, qui appartient à la classe des bivalves, s'attache aux roches par les fils qu'il forme de sa propre substance comme le ver-à-soie.

Parmi les oisifs dont cette ville abonde, il faut ranger en premier lieu les quarante mille *lazzaroni*. Ces malheureux, entretenus en grande partie par les couvents, n'ont aucun asile ; ils dorment sous les portiques ou sur les places. Quelques-uns logent dans des cavernes. On emploie les lazzaroni à toute espèce d'ouvrages ; malheureusement ils sont trop nombreux pour qu'on puisse leur assurer à tous de l'occupation.

C'est un curieux contraste que le spectacle de leur misère à côté du luxe des hautes classes. On voit, surtout au *Corso*, des équipages brillants de peintures et de dorures, que mènent souvent six ou huit chevaux dont les harnais sont couverts de plumes et de rubans. Mais c'est à l'époque du carnaval qu'on voit le plus grand nombre d'attelages, qui semblent tous rivaliser de richesse et d'élégance.

Souvent nous avons rencontré des hommes entourés de groupes nombreux. Ils récitaient de mémoire, et avec des inflexions de voix vraiment curieuses, des passages entiers du Tasse ou de l'Arioste. D'autres

ne débitent que des vers qu'ils font eux-mêmes, séance tenante, sur un sujet quelconque qu'on leur propose : ce sont les improvisateurs.

Quoique pauvres, les classes inférieures ont une réputation méritée de probité et de tempérance. La boisson qu'ils préfèrent est la limonade ou l'eau glacée, qui s'achète à vil prix ; quant au vol, il est bien rare qu'on en entende parler.

Le costume napolitain est extrêmement varié : ce qui pare le plus les femmes, c'est le *panno*. Ce sont des pièces d'étoffes pliées en carré qui pendent par devant et par derrière, et sont fixées autour du corps par une ceinture. La coiffure est de même une pièce de mousseline claire posée carrément sur la tête, tandis que les cheveux tressés en rond sont arrêtés pas une grande épingle d'argent qui les traverse.

La ville de Naples offre, dans sa construction, beaucoup d'irrégularités, ainsi que toutes les villes anciennes qui se sont accrues successivement. Les plus belles de ses rues sont celle de Tolède, qui a plus d'un kilomètre de longueur, et celle qui conduit à Capo di Monte.

Le plus considérable édifice est le palais du roi. Le *Château de l'Œuf* est situé à l'extrémité d'une langue de terre. C'est une petite forteresse, ainsi que le château Saint-Elme.

Au-dessous de ce château, on voit la belle maison des Chartreux, dont le site est un des plus admirables de l'univers.

Les églises, particulièrement la cathédrale et celle

de Saint-Philippe, sont plus curieuses par leurs richesses intérieures que par le mérite de l'architecture, qui n'a rien de saillant. Il ne faut pas oublier non plus le théâtre de *San-Carlo*, un des plus vastes et des plus somptueux de l'Europe.

Mais sortons de Naples pour voir des merveilles mille fois plus curieuses que celles qui sont dues à la main de l'homme.

En allant visiter le lac Agnano, qui n'est qu'un ancien cratère d'une demi-lieue de circuit, nous avons traversé la grotte du mont Pausilippe, long passage de seize cents mètres, que l'on croit avoir été creusé par les Romains. Un peu au-dessus de la grotte, on nous montra au milieu des ronces le tombeau de Virgile. Il est ombragé par un laurier dont le feuillage servait autrefois à tresser des couronnes aux poëtes.

Sur les bords du lac Agnano est la *Grotte du Chien*. Le gaz acide carbonique qui s'y dégage continuellement, et qui en raison de sa pesanteur spécifique en occupe le fond à la hauteur d'un pied, permet à un homme d'y entrer, tandis qu'il asphyxie un chien de moyenne taille. C'est de cette expérience, souvent renouvelée pour les curieux, qu'est venu le nom qu'on a donné à la grotte.

Dans la vallée voisine on recueille une grande quantité de soufre : c'est la *Solfatara*. Une fumée épaisse et exhalant une forte odeur de soufre s'échappe de plus de mille crevasses qu'on aperçoit dans le sol.

On rencontre, aux environs de Naples, des traces nombreuses d'anciennes constructions romaines. On distingue entre autres les ruines de la villa de Cicéron, et ce qui en reste témoigne encore de la magnificence avec laquelle elle était ornée.

Montons maintenant le Vésuve qui, à lui seul, mériterait qu'on fît le voyage de Naples. Cette montagne, qui s'élève à la hauteur de douze cents mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, et dont la base a dix lieues de circuit, est située à deux lieues de Naples.

Quoique ce volcan existe sans doute depuis la formation du globe, l'histoire ne fait mention de ses éruptions qu'à partir de l'année 79 de l'ère chrétienne. Les plus terribles que l'on connaisse depuis trois siècles sont celles de 1694, de 1707, de 1767 et de 1779. Dans la première, qui dura près d'un mois, les matières brûlantes furent lancées avec tant de force qu'il en tomba à plusieurs lieues de là; la seconde se distingua par une si grande quantité de cendres, qu'il fit nuit à Naples en plein midi.

En arrivant au pied de la montagne, nous prîmes des mules qui nous conduisirent jusqu'à l'ermitage de *Il Salvatore*. Là, nous nous arrêtâmes pour nous reposer. Vers minuit, nous reprîmes notre route, mais à pied, à cause de la difficulté des chemins, et nous traversâmes des plaines de lave. L'aspect de cette substance, qui se solidifie en se vitrifiant, varie selon l'époque plus ou moins reculée où elle s'est formée. Celle qui a été exposée le plus longtemps

au contact de l'air est noire et d'une telle dureté qu'on peut la travailler comme une autre pierre.

En approchant du sommet, nous aperçûmes une colonne de fumée, et nous entendîmes sous nos pieds un bruit sourd et prolongé. Les guides nous firent alors prendre un chemin du côté opposé à la direction de la fumée; et après une marche pénible à travers les cendres et les scories qui cédaient sous nos pas, nous atteignîmes une hauteur qui dominait le cratère.

Un sentiment indéfinissable d'étonnement et de crainte s'empara de nous à la vue de ce spectacle. Le volcan était alors en repos; mais nous nous rappelions les maux qu'il a déjà causés, et nous songions à ceux dont il pouvait encore accabler cette belle contrée, cette voluptueuse ville de Naples, où personne ne pensait peut-être à lui.

Une colonne de fumée noire s'élevait du sein du cratère; elle était sillonnée de temps en temps par des jets de lumière, qui projetaient sur les environs une clarté rougeâtre et sinistre. La base de ce gouffre, qui n'est composé que de cendres et de matières volcaniques, a environ deux kilomètres de circuit et cent quinze mètres de profondeur.

Après être restés là pendant plus d'une demi-heure, plongés dans une espèce d'extase, nous redescendîmes vers l'ermitage. On nous fit remarquer alors la limite de la végétation. La partie inférieure de la montagne est couverte de maisons de plaisance, de champs cultivés et de vignobles qui pro-

duisent le fameux vin dit *Lacryma Christi;* tandis qu'au-dessus on ne rencontre qu'une vaste scène de désolation et de ruines, des terres calcinées et des cendres qui y sont amoncelées depuis des siècles.

En arrivant à Portici, ville charmante bâtie sur la lave, nous nous fîmes conduire dans le magnifique palais qu'y possède le roi de Naples. Ce palais est surtout célèbre par la collection de statues, tableaux, bas-reliefs et mille autres objets tirés des fouilles d'Herculanum et de Pompeïa. On y voit différentes sortes de vases, des lampes, toute espèce de meubles, des bouteilles de verre, même du pain et des grains de blé, des ouvrages de luxe pour les femmes, des instruments de musique et de chirurgie, des armes, des médailles, des livres écrits sur des feuilles de roseaux collées ensemble, et prêts de tomber en poussière. Ces manuscrits sont en rouleaux et semblent ne présenter qu'un morceau de charbon : cependant on est parvenu à en déchiffrer quelques-uns.

Herculanum se trouve immédiatement au-dessous de Portici. La couche de lave qui sépare ces deux villes a une épaisseur de vingt à quarante mètres. En 1711, un paysan qui creusait un puits, trouva des colonnes, des chapiteaux et d'autres débris de l'antiquité. Cette découverte engagea le roi de Naples à faire creuser plus avant, et le succès de ses fouilles dépassa toutes les espérances.

Les restes d'Herculanum, dont la plus grande partie est pour ainsi dire incrustée dans la lave, ne

peuvent être vus qu'à la lumière des torches. Il n'en est pas de même de ceux de Pompeïa que l'on a déjà considérablement déblayés des cendres qui couvraient cette ville ; car si Herculanum a été englouti sous des flots de lave, Pompeïa a été enseveli sous des amas de cendres vomies par le volcan en même temps que la lave. Nous avons suivi la route qu'on a pratiquée pour les voyageurs dans cette dernière nécropole : nous n'avons pu contenir notre étonnement à la vue de ces maisons, de ces palais si bien conservés et qu'on dirait abandonnés de la veille par ses habitants.

Les maisons sont petites, mais d'une distribution commode et agréable. Le stuc dont sont enduits les murs est beau, bien poli et dur comme le marbre. Quelques salles sont décorées de peintures, sur lesquelles il suffit de jeter un peu d'eau pour leur rendre leur première fraîcheur. Les rues sont bien pavées et ont même des trottoirs. On remarque, entre autres édifices, le temple d'Isis, qui n'a rien de magnifique, mais d'où l'on a tiré les meilleures peintures, et un vaste bâtiment carré qu'on suppose avoir été une caserne. Tout autour de ce dernier, règne un portique dont les colonnes sont cannelées, assez minces, peintes en rouge, et font un joli effet.

Le petit nombre des squelettes qu'on a trouvés jusqu'ici, permet de supposer que la plus grande partie de la population parvint à se soustraire par la fuite à la mort qui la menaçait.

Cette terrible catastrophe arriva en l'an 79 de

notre ère, et à en juger par les restes de peinture et de sculpture que l'on conserve dans une salle particulière du musée de Portici, les premiers chrétiens n'avaient pas tort quand ils assimilaient le fléau qui dévasta les villes de Pompeïa, d'Herculanum et de Stabia, au feu du ciel qui dévora Sodôme et Gomorrhe.....

ARTHUR.

CHAPITRE XVI.

Archipel grec. — Grotte d'Antiparos. — Athènes. — Malte. — Ses productions.— Ville et port de La Valette.

LOUIS A ARTHUR.

Malte.

Nous nous rapprochons de toi de plus en plus, mon cher Arthur, et un pressentiment secret me dit que nous nous rencontrerons sur notre route.

Il faisait un temps sombre et pluvieux, lorsque nous sortîmes du port de Constantinople et que nous traversâmes le détroit des Dardanelles. Nous ne quittâmes pourtant pas le pont un instant, afin de contempler plus longtemps les beaux rivages de l'Asie-Mineure. Au fond du tableau s'élevait le mont Ida, célèbre dans la fable. Nous rasâmes, en passant, l'île de Tenedos, où se récolte le meilleur vin de l'Archipel; celle de Metelin, la Lesbos des Grecs, patrie de Sapho; et après avoir doublé le cap le

plus méridional de Chio, nous mouillâmes dans un petit port de l'île de Samos. On nous montra les ruines de l'ancienne capitale et les carrières de marbre qui, avec le raisin sec et le vin que produisent les coteaux, font la richesse principale de l'île.

De Samos, nous nous rendîmes à Naxos, la principale des Cyclades, où nous vîmes les ruines majestueuses du temple de Bacchus, ainsi que la fontaine où Ariane pleura son abandon; et de là à Paros, célèbre autrefois par ses carrières de marbre, et patrie de Phidias et de Praxitèle.

En face de cette île est celle d'Antiparos, fameuse par sa grotte. Ayant obtenu du capitaine, mais non sans des instances réitérées, qu'il nous permît de descendre à terre, nous nous acheminâmes aussitôt vers la colline dont les flancs recèlent cette merveille. Conduits par deux Grecs, nous arrivâmes à l'ouverture d'une caverne où les bergers rassemblent leurs troupeaux pendant l'orage ou dans les grandes chaleurs, et, par un passage étroit, creusé dans la terre, nous descendîmes dans la grotte.

Les stalactites qui en tapissent les murs sont d'une blancheur aussi éclatante que celle de l'albâtre. D'autres stalactites semblent être sorties de terre et forment d'énormes piliers; mais la couleur de ces dernières est d'un gris brun, et elles sont dures comme la pierre sur laquelle elles reposent. Quelques-unes, au lieu d'être terminées en pointe, sont surmontées d'une espèce de couronne ressemblant assez à la tête d'un chou-fleur.

Après nous être promenés pendant près d'une heure dans ce lieu charmant, et avoir pris un léger repas dans la partie la plus spacieuse de la grotte, qu'on appelle le *Salon*, nous remontâmes par le même chemin à la surface du sol, et nous retournâmes à bord, aussi contents que des écoliers qui reviennent d'une escapade.

Nous doublâmes encore plusieurs îles qui, par la stérilité et la nudité de leur sol, nous parurent devoir leur origiue à des volcans sous-marins, et étant entrés dans le port du Pirée, nous nous rendîmes à pied à Athènes.

Je ne dirai rien de l'Athènes moderne, qui n'occupe qu'une partie de l'ancienne; je ne citerai que les principaux monuments de l'antiquité qui se sont conservés jusqu'à nos jours.

Le plus remarquable est le Parthénon, dont la solidité égale les belles proportions; le temple des Vents, la porte d'Adrien, et le théâtre de Bacchus. Plus loin sont les restes encore imposants du temple de Jupiter Olympien et ceux du temple de la Victoire, les ruines de l'Aréopage et de l'Erechtheum. Le Stade a disparu, ainsi que les murs qui conduisaient de la ville à ses trois ports. Quant au Prytanée, à peine en reconnaît-on encore l'emplacement. Dans l'enceinte de la ville s'élève l'antique Acropolis, qui depuis a été transformée par les Turcs en forteresse. De tous côtés l'on aperçoit des tronçons de colonnes, des débris de corniches et de chapiteaux; mais quelque dégradés que soient ces

restes de l'antique splendeur d'Athènes, on les admire encore avec un profond ravissement.

J'aurais bien désiré parcourir plus longtemps cette terre classique, si fertile en souvenirs ; mais notre capitaine, qui ne comprenait rien à notre enthousiasme et qui, disait-il, craignait les vents contraires, nous força de nous rembarquer, et nous quittâmes Athènes le soir même de notre arrivée.

Le lendemain matin, nous traversâmes le canal qui sépare le continent de l'île de Cerigo, la Cythère des anciens. La surface de cette île n'offre que des masses de rochers arides, entrecoupées seulement de quelques vallons où paissent des troupeaux. Que penser alors des poëtes qui ont fait de Cythère le séjour favori de Vénus ? La seule chose qui pourrait rappeler le culte qu'on y rendait à cette déesse, sont les tourterelles, qui y abondent, ainsi que les cailles et les lièvres.

Ainsi que le capitaine l'avait craint, le vent changea à notre entrée dans la mer Ionienne, et ce ne fut pas sans peine que nous atteignîmes le port de La Valette dans l'île de Malte.

Cette île est célèbre par le rôle qu'elle a joué dans l'histoire. Après avoir appartenu longtemps aux Carthaginois, elle tomba au pouvoir des Romains, puis des Goths, qui en furent chassés à leur tour par les Sarrasins. A la fin du XIIe siècle, elle fut prise par Roger, comte de Sicile, et fit partie de ce royaume jusqu'en 1530, où Charles V la céda à Villiers de l'Ile-Adam, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de

Jérusalem. L'empereur turc Soliman, qui déjà avait enlevé à cet ordre l'île de Rhodes, voulut aussi lui enlever Malte, pour étendre de là ses conquêtes en Italie. Il y envoya à cet effet, en 1565, une armée de trente mille hommes; mais le grand-maître La Valette, qui n'avait à lui opposer que sept cents chevaliers et huit mille fantassins, ne se laissa pas effrayer; il soutint pendant quatre mois tous les efforts de ses ennemis, et les força à se retirer, la rage dans le cœur. Depuis cette époque, Malte a toujours bravé la puissance ottomane et est restée au pouvoir des chrétiens. On ajouta de nouvelles fortifications aux anciennes, et l'on considérait l'île comme imprenable, jusqu'à ce que les Français s'en emparèrent en 1798. Aujourd'hui elle appartient aux Anglais, qui y ont établi une garnison de quatre mille hommes, et qui en ont fait l'entrepôt de leur commerce dans la Méditerranée.

Nous avons déjà parcouru les points principaux de l'île. Ce n'est qu'un rocher de vingt-six lieues carrées de surface, et en grande partie découvert. Cependant on y rencontre seize villages, six bourgs, trois villes et dix ports, la plupart fortifiés. Le moindre village a une église ornée de statues de marbre et richement décorée.

Les Maltais sont très-industrieux. Dans beaucoup d'endroits, la couche de terre végétale qui recouvre le rocher n'a que quatorze à seize centimètres d'épaisseur; encore cette terre a-t-elle été apportée à grands frais de la Sicile et même de la

Provence. On la cultive avec le plus grand soin, et elle produit, entre autres fruits estimés, les plus belles oranges du monde. On y récolte aussi une espèce particulière de coton, dont on fabrique des bas et des étoffes, et qui donne annuellement un revenu de deux cent mille francs. L'arbrisseau qui le porte n'a que quatre à cinq centimètres de hauteur. Aussitôt que les cosses sont mûres et s'entr'ouvrent, on les cueille, pour que la chaleur ne jaunisse pas le coton qui s'y trouve renfermé. Le miel de Malte a une saveur délicieuse, il est vrai aussi que les fleurs, et particulièrement les roses, y exhalent un parfum des plus agréables.

Le but de notre première excursion a été l'ancienne ville de Melita. Elle est située au centre de l'île et commande une vaste étendue ; lorsque le ciel est serein, on aperçoit même les côtes de la Sicile et de la Barbarie. La cathédrale est un bel édifice ; l'intérieur est vaste et entièrement tendu de velours cramoisi entrelacé d'or. A quelques centaines de pas de Melita se trouvent de profondes catacombes qui s'étendent, dit-on, à une distance de plus de vingt mille mètres. Nous n'y sommes pas descendus. Plus loin est une église qu'on a construite en mémoire de saint Paul, qui fut délivré en ce lieu d'une vipère, ainsi que le rapportent les Actes des Apôtres.

L'ancienne villa du grand-maître est la Basquetta ; on y voit épars çà et là quelques arbres que les Maltais appellent une forêt, parce qu'ils n'ont rien de mieux dans ce genre sur toute la surface de l'île.

La Valette, aujourd'hui la capitale de l'île, est située sur une hauteur. La bonté de son port en fait une des places maritimes les plus importantes de la Méditerranée. Les cinq quartiers qui la composent sont tous fortifiés. Les rues sont pavées en dalles et bâties très-régulièrement. Parmi les édifices publics, on remarque le palais qu'occupait autrefois le grand-maître, l'hôpital et l'église de Saint-Jean. Le pavé de cette église se compose entièrement de pierres sépulcrales; les unes sont en marbre, les autres en porphyre ou en lapis-lazzuli; on en voit même quelques-unes qui sont incrustées de pierres encore plus précieuses représentant les armoiries des chevaliers dont elles recouvrent les cendres.

Mais ce qui distingue surtout La Valette, ce sont ses fortifications; le rocher sur lequel la ville est bâtie forme en grande partie les murs et les bastions. Ici il est taillé en parapet, là il est creusé comme un mortier. Ces singulières bouches à feu sont capables de lancer d'énormes projectiles, mais aussi, pour les charger, il ne faut pas moins d'un baril de poudre. Je doute qu'on s'en serve jamais.

Les habitants de Malte sont aussi attachés à leur religion qu'à leur patrie. J'ai trouvé leurs manières plus agréables que celles des Grecs, dont les traits, les mœurs et les habitudes varient tellement qu'il est impossible de donner une idée exacte de leur caractère. En général, les Grecs, quoique d'une taille moyenne, sont forts et robustes. On connaît leur bravoure, leur activité; mais ils ont tous les défauts

inséparables de l'état d'esclavage dans lequel ils ont si longtemps gémi.

La langue dont se servent les descendants des héros de Marathon, quoique dérivée du grec ancien, est mélangée de turc, d'italien et de franc. Il en est de même de l'idiome en usage dans les classes inférieures des Maltais : c'est un arabe corrompu, mêlé d'italien et d'anglais. Quant à la haute société, elle parle l'italien pur...

LOUIS.

CHAPITRE XVII.

Cosenza.— Aspect de la Calabre.— Iles Lipari.— Messine.— Taormina.— Le Marronnier des cent Chevaux.

LAURE A Mme DE BRÉVAL.

Voulant profiter des dernières fraîcheurs de l'hiver, qui ne mérite pas ce nom dans le beau pays de Naples, nous partîmes de cette ville à bord d'un petit bâtiment côtier qui nous débarqua à Cetraro, petite ville de la Calabre citérieure, et nous prîmes la route de Cosenza. C'est dans cette ville, située au pied des Apennins, que mourut Alaric, roi des Goths, et c'est dans le lit de la rivière voisine qu'il fut enseveli par ses soldats.

La Calabre nous a rappelé la Suisse par ses sites agrestes, ses montagnes escarpées, ses délicieux vallons. Cette province, la plus méridionale de l'Ita-

lie, est traversée dans toute sa longueur par les Apennins. Les plus hauts sommets sont couverts de neige, mais il serait difficile de rencontrer en Europe une plus belle végétation que celle qui tapisse les coteaux, un air plus pur que celui qui circule à travers les bois qui les couronnent. Aussi y trouve-t-on un grand nombre de maisons de campagne occupées par des gens qui préfèrent le silence de la solitude au bruit des villes.

Les plaines sont loin d'être aussi salubres. La chaleur y est quelquefois insupportable, et le sirocco, ou vent sud-est, y exerce des effets si pernicieux, que les habitants sont obligés de fuir pour échapper à son souffle malfaisant. L'huile est si abondante dans ce pays, qu'on ne la conserve que dans des espèces de puits. Outre l'olivier, on cultive encore le cotonnier, la canne à sucre, l'agave et le palmier.

Le Calabrois ressemble beaucoup à l'Espagnol; son teint est basané, son caractère haineux et vindicatif. Ennemi du travail, il ne sait pas tirer de la richesse du sol tous les avantages qu'il pourrait en obtenir.

La Calabre est sujette à de fréquents tremblements de terre, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elle se trouve située entre deux volcans, l'Etna et le Vésuve. On voit encore des traces de celui qui, en 1780, renversa trois cents villes et villages, et engloutit sous leurs ruines plus de trente mille habitants.

De retour à Cetraro, nous nous embarquâmes pour la Sicile.

A mesure que nous approchions de ses côtes,

nous voyions s'élever, à droite et à gauche, plusieurs îles, dont les unes étaient basses et couvertes de verdure, les autres escarpées et arides. C'étaient les îles Lipari, que les anciens appelaient *Vulcaniæ Æoliæ*, parce qu'elles sont d'origine volcanique. La plus grande de ces îles, qui a environ cinq lieues de circonférence, est renommée pour le vin de Malvoisie qu'on y récolte. Dans une autre, du nom de Stromboli, on voit encore un cratère en activité, que les marins appellent le *grand fanal de la Méditerranée;* mais ce que ce cratère a de particulier, c'est qu'au lieu d'être au sommet, il s'ouvre sur le flanc de la montagne.

Longtemps avant d'entrer dans le détroit qui sépare l'Italie continentale de la Sicile, nous entendîmes le bruit des courants qui la traversent, et qui ont donné lieu aux fictions de l'antiquité sur le *Gouffre de Charybde.* En face se dressait, dit-on, l'écueil de *Scylla :* mais si cet écueil a jamais existé, il faut qu'un tremblement de terre l'ait fait disparaître, car on n'en voit plus aucune trace.

En abordant à Messine, nous fûmes surpris de la beauté du quai et de la régularité des édifices qui l'entourent. Ce quai a la forme d'un croissant, et c'est de là sans doute que vient le nom de *Selene* (lune) que portait la ville avant qu'une colonie messénienne s'en fût emparée. Le quai sert en même temps de promenade, et les points de vue qu'il offre sur la mer et sur les côtes opposées de la Calabre sont d'une beauté admirable.

Après nous y être arrêtés quelque temps, nous nous dépêchâmes de prendre notre dîner, et nous nous mîmes aussitôt à parcourir la ville dans tous les sens. Les rues sont larges et pavées en lave, et les maisons sont bâties avec la plus grande symétrie. Mais quels tristes souvenirs se rattachent à cette régularité! En 1783 un tremblement de terre détruisit la ville presque entièrement, et ces beaux édifices, qui n'ont été construits que depuis, seront peut-être renversés à leur tour, à une époque peu éloignée.

Mon père était décidé à faire la route de Messine à Catane par terre; et comme il avait appris que cette route était souvent infestée par des voleurs, il s'adressa au gouverneur de Messine et le pria de lui donner une escorte. Le gouverneur lui promit de lui envoyer le lendemain des hommes sur la fidélité desquels il pouvait entièrement compter.

Quelle fut notre surprise quand, au moment de nous mettre en route, nous vîmes arriver deux hommes dont la mine, loin d'inspirer la confiance, ne pouvait faire naître que des pensées de défiance et de crainte! Leurs traits étaient grossiers et hideux, leurs yeux noirs brillaient d'un éclat sinistre sous les épais sourcils dont ils étaient couverts; et quoiqu'ils portassent la livrée du gouverneur, les coutelas, les pistolets et les longues carabines dont ils étaient armés, annonçaient plutôt des brigands que des hommes chargés de la mission de protéger des voyageurs.

Ma mère ne put dissimuler ses appréhensions

quand elle apprit que ces deux hommes avaient fait autrefois le métier de bandits, et qu'après s'être *retirés du service*, ils s'étaient mis à la disposition des autorités de Messine.

— N'ayez aucune crainte, Madame, dit notre hôtesse; ces hommes sont d'une fidélité à toute épreuve. En venant offrir leurs services à notre gouverneur, ils se sont engagés par serment à rompre pour toujours avec leurs anciens camarades, et jamais on n'a entendu dire qu'ils aient manqué à leur parole. Le point d'honneur est aussi fort chez eux que chez nous; ils se croiraient dégradés à leurs yeux, s'ils violaient le serment qu'ils ont fait.

Tranquillisée par ces paroles, ma mère consentit à suivre les étranges guides qu'on venait de nous donner, et nous nous mîmes en route, en longeant la côte de Taormina.

Pendant que nous avancions lentement à travers cette contrée romantique, nous fûmes obligés d'entendre bien des histoires effrayantes de meurtres, de pillages et d'incendies dont elle avait été le théâtre. On nous montrait les endroits où avait coulé le sang des victimes qui étaient tombées sous le poignard des bandits, et les cavernes d'où étaient sortis les assassins.

Cependant nous ne fîmes aucune fâcheuse rencontre, et le calme rentrant dans l'âme de ma mère, elle put jouir comme nous du spectacle aussi agréable que varié que la nature étalait à nos yeux.

Le chemin que nous suivions commandait tout le

6

détroit de Messine, dont les flots étaient sillonnés par un grand nombre de galères et de bateaux pêcheurs. Sur notre droite s'élevaient de magnifiques coteaux, revêtus de moissons, de vignes, d'oliviers et de mûriers. Ces hauteurs étaient couronnées par de jolis villages, dont les clochers élancés se dessinaient avec grâce sur le brillant azur du firmament. Des deux côtés de la route régnaient des massifs d'arbres que liaient entre eux des haies de figuiers.

Peu avant d'arriver à Taormina, un de nos domestiques tomba de sa mule et se fit une blessure à la tête. Pour lui donner le temps de se remettre, il fut décidé qu'on n'irait pas plus loin que cette ville.

Taormina occupe l'emplacement de l'ancien *Tauromínium*, dont on voit encore les vestiges. Le théâtre, encore assez bien conservé, est un des plus vastes que l'on ait connus dans l'antiquité; mais le mur de l'enceinte qui servait aux naumachies (combats de vaisseaux) est dans un tel état de dégradation qu'il n'est plus possible de se faire une idée exacte de sa forme...

LAURE.

Après avoir passé la nuit à Taormina, nos voyageurs reprirent leur marche vers Catane, et avec la même escorte que la veille. Mais ils quittèrent bientôt la route pour aller voir un marronnier qui, même dans ce pays de merveilles, attire la curiosité de tous les étrangers, et qui est connu depuis plusieurs siècles sous le nom de *Marronnier des cent Chevaux*.

Pour s'y rendre, ils furent obligés de gravir des sentiers extrêmement escarpés, où l'on voyait encore les traces des ravages qu'avait causés la lave vomie par l'Etna. On leur fit voir le chemin qu'avait suivi un torrent d'eau bouillante qui en 1755 s'échappa du cratère, et, se frayant un cours rapide le long des flancs de la montagne, désola une grande étendue de pays. Du milieu des crevasses que le temps avait faites dans la lave, s'élevaient des bouquets de chênes et de marronniers tellement gros, qu'Arthur, qui avait pris les devants, s'imaginait à chaque instant avoir trouvé celui qu'on cherchait.

A la fin les guides le montrèrent dans l'éloignement, et nos voyageurs redoublèrent de vitesse pour y arriver. Leur surprise fut extrême quand ils se trouvèrent au pied de cet arbre, le plus gros peut-être qui existe au monde. Ils descendirent tous de leurs montures pour mieux l'examiner, et M. Moreau se mit aussitôt à en mesurer la circonférence. Il la trouva de plus de cinquante mètres, dimension énorme et qui justifiait pleinement la renommée de cet arbre. Dans l'intérieur du tronc était construite une hutte où l'on serrait les fruits tombés de ses branches.

Ayant gagné de nouveau la route qui devait les conduire à Catane, nos voyageurs arrivèrent dans cette ville au moment où la brise fraîche du soir annonçait que le soleil venait de se coucher.

CHAPITRE XVIII.

Catane.— Syracuse.— Les Latomies.— L'Oreille de Denys. —Ruines d'Agrigente.

LAURE A Mme DE BRÉVAL.

Agrigente.

L'accident qui nous força de nous arrêter à Taormina n'ayant pas eu de suites graves, nous pûmes, dès le lendemain, continuer notre route jusqu'à Catane.

Cette ville, dont l'origine remonte au VIIIe siècle avant l'ère chrétienne, a été détruite trois fois par les éruptions de l'Etna qui la domine. Bâtie assez régulièrement, elle renferme quelques beaux édifices, tels que la cathédrale, construite en 1014 par le comte Roger, le palais du Sénat et le couvent des Bénédictins. Ce couvent a quelque chose d'imposant; on le prendrait plutôt pour la demeure d'un prince que pour la retraite d'hommes voués à l'étude et à la piété.

Les religieux de cette maison nous firent l'accueil le plus gracieux ; ils s'empressèrent de nous montrer leur cabinet d'histoire naturelle et leur orgue qui ne le cède en rien à celui de Harleim.

Parmi les productions du pays, le bénédictin qui nous accompagnait cita aussi la glace.

— La glace ? demandai-je tout étonnée.

— Oui, mademoiselle, reprit le religieux. Je sais qu'en France la glace n'a point de valeur ; il n'en est pas de même dans ce climat, où la chaleur serait parfois insupportable, si la Providence ne nous avait donné le moyen de nous rafraîchir. L'Etna approvisionne non-seulement toute la Sicile, mais encore l'île de Malte et tout le midi de l'Italie.

En sortant du couvent, nous allâmes visiter quelques manufactures d'étoffes de soie, qui font la principale richesse du pays, l'Université qui compte trois cents étudiants, et les fortifications. On nous montra aussi les ruines de deux théâtres, celles de plusieurs temples et un aqueduc qui s'étend à plusieurs lieues de longueur, dans un état de conservation admirable.

Après une halte de deux jours à Catane, nous prîmes une felouque pour nous rendre à Syracuse. Quoique nous eussions déjà traversé de grandes étendues de lave, nous n'en avions pas encore trouvé une masse aussi considérable que celle qui s'étend le long de la côte, entre Catane et Syracuse. Cette lave a recouvert les rochers, et comme eux, elle brave aujourd'hui la fureur des vents et des flots.

A la vue de ces terribles effets des éruptions volcaniques, mon père nous raconta l'histoire de deux jeunes gens célèbres dans l'antiquité païenne. Amphinomus et Anapias, ainsi s'appelaient ces jeunes gens, se voyant menacés d'un torrent de lave qui se précipitait de l'Etna, laissèrent là les trésors qu'ils

avaient d'abord rassemblés, et, chargeant sur leurs épaules leurs parents âgés et infirmes, parvinrent à les arracher à la mort. Syracuse et Catane se sont disputé longtemps l'honneur de leur avoir donné le jour. et pour conserver le souvenir de leur dévouement, ces deux villes élevèrent plusieurs temples à la piété filiale.

— Ce dévouement, dit Arthur, pouvait être admiré des païens; quant à moi, je n'y trouve rien d'extraordinaire.

— Et pourquoi? demanda ma mère.

— Parce que ces jeunes gens n'ont fait que remplir un devoir.

Comme déjà bien des fois j'avais lu l'histoire ancienne, je ne fus pas peu surprise, en entrant dans la ville de Syracuse, de la voir si différente de ce qu'elle avait été jadis. En effet, fondée par une colonie corinthienne, elle était arrivée à un si haut degré de puissance qu'elle résista longtemps aux efforts d'Athènes, de Rome et de Carthage, pour braver plus tard les armes victorieuses des Sarrasins, tandis qu'aujourd'hui elle compte à peine douze cents habitants. Nous cherchâmes en vain une auberge qui pût fournir des lits à notre suite. Mon père, Arthur et les domestiques furent obligés de se coucher sur la paille.

Mais, le lendemain, nous eûmes bientôt oublié ces désagréments, quand nous commençâmes à parcourir les ruines de l'ancienne ville qui couvrent une étendue de neuf lieues de circuit. Nous nous arrêtâmes sur-

tout avec plaisir devant l'ancien temple de Minerve, qui depuis a été changé en église cathédrale, et le mausolée d'Archimède, célèbre mathématicien, né à Syracuse, et qui, après avoir défendu longtemps par son génie sa ville natale, fut tué au milieu de ses calculs par un soldat romain qui ne le connaissait pas.

Nous fûmes ensuite conduits à l'entrée des catacombes, les plus vastes qui existent en Europe, et de là aux Latomies. On appelait ainsi les carrières où l'on renfermait les prisonniers. On y voit aujourd'hui de magnifiques jardins qui, abrités contre les vents brûlants par le roc dont ils sont entourés, offrent la plus belle végétation.

Pendant que nous parcourions ce lieu de délices, nous aperçûmes dans une grotte un vénérable vieillard qui lisait dans un livre ouvert devant lui. Son front chauve était noirci par le soleil; mais sa barbe était blanche comme la neige, et si longue qu'elle atteignait la ceinture où étaient retenus les plis de sa robe de bure. C'était un ermite.

Aussitôt qu'il remarqua notre présence, il vint à notre rencontre et nous invita à nous reposer dans sa grotte; il s'y prit d'une manière si aimable, qu'il nous fut impossible de refuser.

Après nous avoir servi sur une petite table des fruits, du pain de seigle et de l'eau dans laquelle il pressa un citron et mit quelques morceaux de glace, il s'assit à côté de nous, et répondit à toutes nos questions avec tant d'esprit et de jugement, que nous

prolongeâmes la conversation, sans songer que le temps s'écoulait.

Mon père lui ayant demandé quelles étaient ses occupations :

— La prière et le travail, répondit l'ermite. Quand j'ai satisfait à mes devoirs envers Dieu, je m'acquitte de ceux que le Ciel a imposés à l'homme en le mettant sur cette terre. Vivant d'aumônes, je reçois encore celles qu'on veut bien me donner pour les malheureux qui se sont recommandés à moi. Il existe aujourd'hui, à Syracuse, une pauvre femme dont le mari est mort dernièrement sur mer, et qui a sept enfants, encore tous incapables de gagner leur vie. C'est pour eux que je sollicite aujourd'hui la charité des bonnes âmes qui ne cherchent qu'une occasion de faire le bien, et que j'oserai également solliciter la vôtre.

Touchés de ces paroles, nous donnâmes à l'ermite tout l'argent dont nous pouvions disposer, et il nous accompagna jusqu'à la sortie des jardins, en nous donnant mille bénédictions.

Ayant pris congé de lui, nous nous fîmes conduire dans un sombre souterrain appelé l'*Oreille de Denys*. Il est ainsi appelé parce qu'il a la forme d'une oreille, et que c'est Denys, l'ancien tyran de Syracuse, qui l'a fait creuser. Il n'a pas moins de soixante mètres de long, et aboutit d'un côté au cachot où l'on enfermait les prisonniers d'État, de l'autre à une chambre voûtée appelée *tympan*. C'est dans cette chambre que se cachait Denys quand il lui prenait

envie d'entendre les plaintes ou les imprécations des victimes de son caractère haineux et cruel. On distingue encore aujourd'hui, dans le cachot, les traces des anneaux auxquels les malheureux prisonniers étaient attachés.

La même felouque qui nous avait débarqués à Syracuse nous amena aussi à Girgenti. Les deux premiers jours de la traversée furent assez calmes, et comme nous ne faisions que louvoyer, nous eûmes à chaque instant l'occasion d'admirer le luxe de verdure qui couronnait les rochers de la côte. Nous distinguâmes surtout un grand nombre d'aloès, qui en Sicile fleurissent tous les six ans, tandis qu'ils ne fleurissent, dit-on, que tous les cent ans dans le nord de l'Europe.

Le troisième et dernier jour de notre traversée ne se termina pas d'une manière aussi agréable. Le soleil était déjà couché, quand le ciel se couvrit de nuages rouges et menaçants; le vent commença à souffler avec force, et les étoiles ne donnant plus de lumière, la nuit devint d'une obscurité effrayante. Le maître du bâtiment chercha en vain une crique, pour s'y mettre à l'abri de la tempête qui s'approchait. N'en trouvant pas, il se résigna à continuer sa route. Son adresse à éviter les écueils dont la côte est bordée, eut tout le succès qu'il en espérait; après bien des alarmes, nous eûmes la satisfaction de nous voir bientôt en sûreté dans le port de l'ancienne Agrigente.

Les ruines de cette ville sont situées à une faible

distance de la moderne Girgenti. Ainsi qu'à Syracuse, la plupart de ces ruines sont couvertes de vignes, de champs et de prairies. Le temple de Vénus et celui de la Concorde, qui sont à peu près du même style, sont encore debout; le dernier, qui a été le mieux conservé, se distingue par sa noble simplicité. Le temple d'Hercule est complétement ruiné; mais les fragments qui en restent annoncent qu'il était plus vaste que les deux premiers. Il en est de même de celui de Jupiter, dont les murs sont si épais que la classe ignorante du peuple croit qu'ils ont été construits par des géants.

En voyant les débris de ces monuments, ces colonnes brisées qui jonchent le sol, ces belles catacombes qui croulent sous les pieds du voyageur, l'esprit se reporte aux temps passés, où Agrigente luttait de luxe avec les villes les plus opulentes de l'Italie. S'il faut en croire un historien contemporain, les riches habitants ne se servaient que de vaisselle d'argent, et ne sortaient que dans des litières ou des chars d'ivoire incrustés d'or. Pour célébrer la victoire qu'il venait de remporter aux jeux Olympiques, un simple citoyen fit son entrée à Agrigente, suivi de trois cents chariots tirés chacun par quatre chevaux blancs richement enharnachés.

— Mais tel est le sort des grandeurs d'ici-bas, dit mon père, le temps détruit les fortunes les mieux assises, les empires les plus puissants; et en dépit des mausolées, la mort confond dans la même poussière le riche orgueilleux et l'humble mendiant. On



oublie l'opulence de l'un aussi bien que la misère de l'autre, et il ne reste plus de distinction entre eux que celle qu'établit la vertu. L'histoire nous a transmis avec éloge les noms de ceux qui, par leurs grandes actions, se sont élevés au-dessus de leurs concitoyens, et nous relisons avec plaisir leur vie, tandis que nous sommes indifférents au récit des fastueuses prodigalités des Apicius et des Lucullus.....

LAURE.

CHAPITRE XIX.

Une rencontre inattendue.— Palerme.— Fête de Sainte-Rosalie. — Produits de la Sicile.— Pêche du thon et du corail.

Laure avait à peine achevé sa lettre que son père entra dans sa chambre.

« Eh bien ! mon enfant, lui dit M. Moreau, la correspondance est-elle prête? Il y a quelqu'un au salon qui s'en chargerait avec plaisir. Suis-moi. »

Laure obéit. Quelle fut sa surprise quand, en descendant dans le salon, elle aperçut Mme de Bréval, son époux et leur fils qui l'attendaient !

Elle courut aussitôt dans les bras de la marquise, qui la serra affectueusement contre son cœur.

« Vous voyez, mon enfant, dit Mme de Bréval, que les pressentiments de mon fils ne l'ont point

trompé. Nous nous sommes rencontrés, ainsi qu'il s'y attendait.

— Je l'avoue, Madame; je ne comptais guère sur le bonheur de vous voir en ces lieux. Je viens même d'écrire cette lettre, que je me proposais de vous envoyer aussitôt après notre retour à Naples.

— Je la lirai avec le même plaisir, si vous voulez me la remettre. »

Laure présenta la lettre qu'elle avait à la main, et, après que la marquise en eut fait la lecture à haute voix, la conversation, interrompue par l'arrivée de Laure, reprit son cours.

M. de Bréval, qui venait d'arriver de Malte, avait formé le projet de visiter l'Espagne et l'Angleterre avant de rentrer en France. M. Moreau l'invita à accompagner sa famille jusqu'à Palerme; mais des affaires urgentes exigeaient la présence du marquis à Barcelone, et le départ pour l'Espagne avait été fixé au lendemain.

Les deux familles passèrent donc la journée ensemble, et, après avoir visité les ruines d'Agrigente, que M. et Mme Moreau avaient déjà parcourues, elles se promenèrent dans les rues et sur les places de Girgenti; mais ces rues étroites et tortueuses n'offrant rien de remarquable, elles prirent un canot et se firent conduire hors du port. La ville, bâtie en amphithéâtre sur la pente d'une colline, leur parut d'un assez bel aspect. Le soleil couchant répandait une douce lumière sur les coteaux environnants, et le son des cloches qui invitaient les fidèles à la prière,

produisait une si suave harmonie, que l'on vit des larmes tomber des yeux de Laure, pendant qu'elle les tenait levés vers le ciel.

Le lendemain, après avoir fait ses adieux à la famille Moreau, M. de Bréval, suivi de la marquise et de son fils, remonta à bord du bâtiment qui l'avait amené à Girgenti. Une heure après, M. Moreau rassembla son escorte et se remit en route pour Palerme.

En dépit de toutes les précautions de défense qu'avait prises son mari, M[me] Moreau ne put jouir qu'à moitié du plaisir que trouvait toute sa famille à traverser ces riches vallons, ces collines verdoyantes, ces monts escarpés, que l'on rencontre à chaque pas dans l'intérieur de la Sicile. En entrant dans les chétives auberges qui se présentaient à de grandes distances sur la route, il lui semblait toujours qu'elle entrait dans des repaires de brigands, tant la figure sombre, le teint cuivré et les haillons de ceux qui les habitaient lui faisaient peur. Aussi ce ne fut pas sans un vif sentiment de satisfaction qu'elle aperçut enfin, d'une hauteur, la belle ville de Palerme qui s'étendait à ses pieds.

Huit jours après, Arthur écrivit à son ami.

ARTHUR A LOUIS.

Palerme.

Si nous avons admiré Naples, nous avons eu encore bien plus sujet d'admirer Palerme, qui surpasse de beaucoup la première, sinon en grandeur, du moins en élégance.

Les rues de Palerme sont étroites ; mais elles sont arrosées par un grand nombre de fontaines dont les eaux, rafraîchissant l'atmosphère, rendent les chaleurs de l'été plus supportables. Deux rues plus larges que les autres se croisent au centre de la ville et forment une place appelée Ottangola. Ces rues aboutissent aux quatre portes principales de la ville dont la plus belle, la *Porta Felice,* s'ouvre sur le *Marino,* délicieuse promenade qui s'étend le long de la côte. C'est au Marino que se réunit la haute société de Palerme, pour y respirer jusqu'à minuit les brises fraîches de la mer.

La *Flora* est une autre promenade fréquentée par l'aristocratie. Ses allées d'orangers, ses fontaines, ses pavillons en font un petit Éden. A côté se trouve le jardin botanique, où, entre autres plantes curieuses, nous avons remarqué le papyrus, qui servait chez les anciens à faire le papier.

Selon notre habitude, nous avons visité, dès le lendemain de notre arrivée, les principaux quartiers de la ville. La cathédrale est un superbe monument, bâti dans le style gothique en granit oriental, et divisé en une multitude de chapelles. La plus riche de ces chapelles est celle qui est dédiée à sainte Rosalie, la patronne de Palerme. Les reliques de cette sainte, qu'on voit renfermées dans une châsse d'argent ornée de brillants, sont visitées tous les jours par une foule de pèlerins qui arrivent de toutes les parties de la Sicile.

Tu as sans doute déjà entendu parler de la fête de

sainte Rosalie. D'après la description qui nous en a été faite, elle surpasse en magnificence les plus belles cérémonies religieuses qu'on puisse voir, même en Italie. Elle commence par une procession qui traverse la ville d'un bout à l'autre. Dans cette procession, on voit le char de la sainte traîné par cinquante-six mules couvertes de housses richement brodées, et conduites par vingt-huit postillons tout chamarrés d'or et d'argent. Le char est si haut qu'il dépasse le toit des maisons. La partie inférieure ressemble à une galère romaine; le reste a la forme d'un cône et est divisé en plusieurs gradins qui servent d'orchestre aux musiciens. Au-dessus s'élève un dôme supporté par six colonnes et surmonté d'une statue gigantesque en argent représentant sainte Rosalie.

Pendant les quatre jours que dure la fête, on illumine tous les soirs le Marino, et l'on tire des feux d'artifice auxquels le vice-roi et toutes les autorités de Palerme se font un devoir d'assister.

Parmi les autres églises de Palerme, qui sont au nombre de vingt, je citerai encore celle de Montréal, dont la position sur une hauteur, en dehors de la ville, est vraiment admirable. La route qui y conduit est bordée à droite et à gauche de délicieux bosquets et de fontaines, et du haut de la terrasse sur laquelle le temple est construit, le regard plonge avec plaisir dans la vallée environnante toute tapissée d'orangers et de citronniers. Plus loin on découvre la belle plaine de la *Conca d'Oro* (conque d'or),

ainsi que l'ont appelée les poëtes, à cause de la richesse de son sol et de la magnificence des villas dont elle est couverte.

Quoique Palerme ait été fondée par une colonie de Phéniciens, pour tomber ensuite au pouvoir des Carthaginois qui en firent un de leurs grands entrepôts de commerce, cette ville renferme très-peu de restes de l'antiquité. Il est probable que les tremblements de terre et les inondations qui ont si souvent ravagé le pays les ont fait disparaître. Mais à défaut de monuments carthaginois ou romains, Palerme offre plusieurs beaux morceaux d'architecture mauresque ; car il fut un temps où la Sicile était occupée par les Sarrasins.

Le luxe des équipages n'est pas moins grand ici qu'à Naples ; mais il faut dire aussi que pour les habitants aisés de Palerme, les voitures sont un objet de première nécessité. La chaleur du climat est parfois si forte, qu'on a besoin de s'armer de courage pour sortir en plein jour et s'exposer aux rayons brûlants du soleil. Le terrible sirocco, qui vient, dit-on, des déserts de l'Afrique, augmente encore souvent cette chaleur, et je crois que s'il soufflait longtemps sans interruption, personne ne pourrait y résister.

Hier matin, je m'éveillai tout en sueur. Je courus ouvrir la fenêtre de ma chambre. Quelle fut ma surprise, quand, au lieu d'une brise rafraîchissante, je sentis un air si chaud que je m'imaginai être dans le voisinage de quelque incendie ! Je me rendis au-

près de mon père pour lui faire part de mes craintes : il me dit que ce n'était que le sirocco. qui s'était levé depuis une heure. On ferma aussitôt toutes les fenêtres de la maison et on tira les rideaux, absolument comme chez nous, en hiver, quand le vent du nord se fait sentir. Après avoir bouché toutes les issues, les domestiques répandirent dans les appartements de l'eau fraîche qu'ils avaient tirée d'une fontaine appartenant à la maison ; car il est peu de gens aisés qui n'en aient une ; et nous attendîmes avec résignation que l'atmosphère brûlante qui pesait sur la ville se fût dissipée, de même qu'en France on attend la fin d'un orage ou d'une bourrasque.

Pendant tout le temps que souffla le sirocco, j'éprouvai un malaise qu'il me serait impossible de définir. A peine avais-je la force de marcher. Je restai étendu sans mouvement sur mon sopha, avalant de temps à autre quelques gorgées d'eau glacée, et m'en lavant les tempes et les mains.

Pour juger de la beauté des environs de Palerme, il faut les voir du haut du *Monte-Pelegrino*. On se croirait dans un jardin de délices. Du milieu des bosquets qui couvrent la plaine et les coteaux, on voit s'élever de pittoresques maisons de plaisance qu'entourent des nappes d'eau magnifiques. Plus loin on aperçoit la surface azurée de la mer et les points culminants des îles Lipari.

Il n'est point de contrée en Europe où la nature soit aussi prodigue de ses dons qu'en Sicile. Cette

île est si fertile en blé et en toute espèce de céréales, que cette branche de commerce suffirait au bonheur des habitants, si l'exportation n'était entravée par des mesures fiscales qui dégoûtent le cultivateur.

Au lieu d'entasser le grain dans des granges, les Siciliens le serrent dans des fosses ou des creux de rochers, dont ils bouchent ensuite l'ouverture avec de la terre grasse.

Les vins de la Sicile sont renommés; la vigne y croît sans culture, ainsi que la canne à sucre et la réglisse.

Les plantes aromatiques qui couvrent toute la surface de l'île donnent au miel un arôme que l'on ne connaît point chez nous. Les abeilles, au lieu d'être renfermées dans des ruches, vivent en pleine liberté; c'est dans le creux des rochers et des arbres que les paysans vont enlever les trésors qu'elles produisent.

La mer qui baigne les côtes de Sicile, est une autre source de richesses pour le pays; elle abonde en poissons de toute espèce, parmi lesquels cependant le thon occupe le premier rang. Pour prendre ce poisson on tend, entre les rochers que couvrent les flots, des filets divisés en plusieurs compartiments, auxquels on a donné le nom de *vestibule*, de *parloir*, de *salon*, etc. Aussitôt que le thon est entré dans le vestibule, il est poussé par le pêcheur d'une pièce dans l'autre, jusqu'à ce qu'il arrive dans la dernière appelée la *chambre de la mort*. Là il est tué à coups de pieu, comme une bête fauve prise dans un piége.

Rien n'est plus curieux que le spectacle qu'offre la mer dans les belles nuits d'été. Aussitôt que les ténèbres se sont répandues sur les flots, on voit partir de tous les points une multitude de barques montées chacune par deux hommes. L'un de ces hommes tient une torche allumée sur la surface de l'eau, et pendant que le poisson, attiré par cette lumière trompeuse, tourne autour d'elle, l'autre pêcheur le frappe avec un harpon, le saisit avec un filet, et le jette dans la barque.

C'est aux environs de Trapani que se pêche particulièrement le corail. On attache, à cet effet, à un câble, deux pièces de bois disposées en croix, et l'on fixe aux extrémités des espèces de sacs ou filets plus forts que ceux dont on se sert pour le poisson. On laisse tomber cette masse au fond de la mer et on la traîne en tous sens sur les bancs de corail. Son poids brise les branches les plus grosses de ces arbrisseaux sous-marins, les branches s'engagent dans les filets, et quand on croit ceux-ci suffisamment chargés, on les retire de l'eau.

Si l'industrie n'a pas encore fait de grands progrès en Sicile, c'est qu'elle n'est pas assez encouragée par l'administration, et que les mœurs sauvages et indépendantes des habitants de la campagne y ont mis jusqu'à présent des obstacles presque insurmontables.

ARTHUR.

CHAPITRE XX.

L'île de Sardaigne. — Cagliari. — Port-Mahon. — Barcelone
Son industrie.— Excursion au Mont-Serrat.

LOUIS A ARTHUR.

Barcelone.

J'avais l'intention, mon cher ami, de t'écrire tout de suite après notre arrivée en Espagne ; plusieurs circonstances, indépendantes de ma volonté, m'en ont empêché.

Nous nous sommes arrêtés un jour à Cagliari, où le mauvais temps nous avait forcés de nous réfugier. Cette ville, qui est la capitale de l'île de Sardaigne, est située au fond d'un golfe sur la côte méridionale, et occupe toute la pente d'une colline dont le sommet est couronné par un château qui sert de résidence au vice-roi. Les fortifications de ce château se lient avec celles qui entourent le quartier de la *Marine* et qui est seul capable de se défendre Les édifices publics n'ont rien de saillant; les églises même n'ont rien de remarquable que la richesse de leurs ornements. Le port, un des plus spacieux de l'Europe, a une rade qui est bordée de tous côtés par un grand nombre de magasins vastes et commodes.

Les habitants de Cagliari sont plus civilisés que ceux du reste de l'île. Ces derniers sont en général

rusés et vindicatifs, ce qui ne les empêche pas de se distinguer par leur goût pour les belles-lettres et les disputes philosophiques. Mais les classes inférieures sont d'une ignorance invincible.

Le climat de l'île est malsain, surtout dans les vallées. Quant au sol il est très-fertile, et des soins plus entendus pourraient en tirer des bénéfices considérables. Le pistachier, le palmier et le figuier y croissent naturellement. Parmi les arbres des forêts, on remarque le myrte qui y atteint parfois une grosseur extraordinaire. Le pays renferme beaucoup de mines; mais il y en a peu d'exploitées. Ces mines se trouvent dans plusieurs chaînes de montagnes qui traversent l'île. Le point le plus élevé est le Gennar-Genta.

De Cagliari nous sommes arrivés à Port-Mahon dans l'île Minorque, l'une des Baléares. Cette ville est bâtie sur une hauteur; son port, encaissé entre deux coteaux escarpés, a plus d'une lieue de longueur, et est aussi sûr que commode. Le nom de Mahon vient, dit-on, du général carthaginois Magon, qu'on regarde comme le fondateur de la ville.

L'île Minorque fut colonisée par les Phéniciens vers le v[e] siècle avant Jésus-Christ. Elle passa ensuite, ainsi que les autres Baléares, sous la domination des Romains, qui en tiraient leurs frondeurs. Les Maures s'en emparèrent ensuite pour en être chassés plus tard par Charlemagne. Le dialecte du peuple est un mélange bizarre de grec, de latin, d'arabe, d'espagnol, de goth et de syrien.

Barcelone, où nous nous trouvons aujourd'hui, présente un beau coup d'œil quand on y arrive par mer. Elle s'élève en amphithéâtre au bord d'un bassin circulaire formé par un chaînon des Pyrénées. Ses fortifications et surtout sa citadelle en font une des places de guerre les plus importantes de l'Espagne. Une large promenade la divise en deux parties, la Vieille-Ville et la Nouvelle-Ville. Les rues de la première sont étroites et mal entretenues; celles de la seconde sont plus vastes, plus régulières et ornées de beaux édifices, la plupart de cinq étages, et garnis de balcons. On remarque la cathédrale, l'église de Saint-Marc, l'hôtel-de-ville, l'ancien palais des rois d'Aragon et la bourse.

Barcelone, dit-on, a été fondée par Annibal, dont le nom de famille était *Barca;* mais elle ne resta pas longtemps au pouvoir des Carthaginois. Elle fut prise par les Romains, qui l'appelèrent Barcino, et subit plus tard, ainsi que le reste de l'Espagne, le joug des Infidèles.

Le pays qui environne cette ville est montagneux, et ses habitants ont dans le caractère quelque chose qui les distingue des autres Espagnols. Ils sont ardents, actifs, entreprenants et surtout très-industrieux. Barcelone compte un grand nombre de manufactures, dont les principales sont celles de couvertures de laine, de soieries, de dentelles, d'armes blanches et d'armes à feu.

Quant au costume, il n'a rien de particulier. Les femmes, de quelque condition qu'elles soient, ne

sortent jamais sans voile, et celles de la haute société sont ordinairement vêtues tout en noir.

Un étranger qui arrive à Barcelone ne peut guère se dispenser de faire une excursion au Mont-Serrat, célèbre pèlerinage à douze lieues de la ville. Nous partîmes donc, il y a quelques jours, avant le lever du soleil, dans un carrosse tiré par six mules et conduit par deux hommes. Tandis que l'un de ces hommes, assis sur le siége, excitait les mules de la voix et du fouet, l'autre trottait à côté d'elles et dirigeait leur course, ce que ne pouvait faire son camarade, l'attelage manquant de rênes.

En arrivant au petit village de Montrosol, situé au pied du Mont-Serrat, nous fûmes conduits à une *posada* ou auberge, où les voyageurs trouvent toujours des mulets ou des ânes pour gravir la côte.

Le Mont-Serrat n'offre pas, comme la plupart des autres montagnes de l'Europe, une seule masse, mais un assemblage de cônes s'élevant les uns au-dessus des autres à une hauteur de douze cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. De loin, ces rochers n'offrent aucune trace de végétation; mais en les voyant de près, on aperçoit dans les vallons et les défilés qui les séparent, des bosquets d'arbres toujours verts, et de charmants pâturages.

La route est très-escarpée, et même en beaucoup d'endroits elle est périlleuse à cause des précipices dont elle est bordée; mais nous avions pleine confiance en nos mules, de sorte que nous ne faisions

guère attention aux dangers que nous pouvions courir, et nous nous arrêtions même souvent pour admirer les alentours. Bientôt nous aperçûmes entre les rochers les murs du couvent, et quelques cellules occupées jadis par des solitaires, qui paraissaient suspendues au-dessus des abîmes comme des nids d'hirondelles.

Après plusieurs heures d'une montée pénible, nous atteignîmes enfin le point le plus élevé de la route; et faisant le tour de la montagne, près de l'ermitage désert de Saint-Michel, nous arrivâmes devant la porte du couvent. En levant les yeux vers les rochers taillés à pic qui le dominent, on est porté à croire qu'une convulsion de la nature a fendu cette partie de la montagne, et l'on ne peut assez admirer le courage de ces hommes qui, pour vivre inconnus au monde, ont choisi ce séjour sauvage et désert.

Le nombre des pèlerins qui venaient autrefois adresser leurs prières à la Vierge du Mont-Serrat, surtout à l'époque des grandes fêtes, montait souvent à plusieurs mille. Comme ces pèlerins appartenaient en grande partie à la classe indigente, les religieux les nourrissaient gratis pendant trois jours, et retenaient, pour les soigner, les malades qui se trouvaient parmi eux.

A la chute du jour, la lune se leva, et sa pâle lumière, se projetant sur les rochers, ajouta encore à ce que cette scène avait d'imposant et de solennel; aussi, quoique nous fussions assez fatigués de notre

course, nous ne pûmes nous résigner à rentrer dans le couvent avant minuit.

Le lendemain nous entendîmes une messe dans l'église du couvent. Cette église était autrefois une des plus riches de l'Espagne : elle possédait des vases en or et en argent, des lampes et des candélabres du plus grand prix, offerts par des rois, des reines et autres personnages de distinction.

Après la messe, nous montâmes par une large brèche pratiquée dans le roc, et nous suivîmes un sentier tortueux, mais facile, qui conduit à quelques-uns des ermitages que l'on voit disséminés çà et là sur les flancs de la montagne. Ce sentier est couvert de lavande, de thym et de romarin, et est bordé de myrthes, de jasmins et de chèvrefeuilles.

Nous étant reposés un instant à l'ermitage de Sainte-Catherine, nous nous dirigeâmes vers la cellule de Saint-Onophre, située tout à fait au sommet d'un des cônes dont j'ai parlé plus haut. Mais pour y arriver, il fallait monter une échelle de soixante échelons, posée presque verticalement contre le roc. Nous hésitâmes un instant; mais encouragés par l'exemple que nous donnait notre guide, nous nous hasardâmes sur ce chemin périlleux. Arrivés au haut de l'échelle, nous fûmes encore obligés de traverser un pont de bois, et nous atteignîmes enfin la cellule.

Une autre échelle nous conduisit à un point bien plus élevé encore et couronné par la chapelle de Sainte-Madeleine. Du haut de ce pic nous ne vîmes autour de nous que des abîmes qui s'étendaient

jusqu'au couvent; et je crus sans peine ce que nous dit notre guide, que dans les nuits orageuses le vent qui souffle autour de ces rochers, imite parfois les mugissements du taureau.

Nous visitâmes encore quelques autres cellules, et nous arrivâmes à la dernière, celle de Saint-Dunas. Cette cellule domine de tous côtés un affreux précipice au fond duquel coule la rivière Lobregate. L'histoire rapporte que ce lieu servait autrefois de forteresse à une bande de brigands qui, quand l'envie leur en prenait, rançonnaient impitoyablement les religieux du couvent. Ils descendaient à cet effet de leur repaire des paniers fixés à des cordes, et menaçaient les religieux de les écraser sous les rochers s'ils ne s'empressaient de les remplir de provisions. Quelques paysans des environs résolurent de mettre un terme à ces odieuses exactions; ils gravirent courageusement le pic où était perché ce nid de vautours, et après l'avoir détruit, ils construisirent à sa place un ermitage, pour perpétuer le souvenir de leur victoire.

De retour de notre excursion, nous passâmes une seconde nuit au couvent, et le lendemain nous reprîmes la route de Barcelone.

Louis.

CHAPITRE XXI.

Retour à Catane.— Ascension au mont Etna.— Empédocle.— Tremblement de terre.—Départ pour Ostie.

Après un séjour de trois semaines à Palerme, nos voyageurs en partirent pour retourner à Catane. Leur intention était de gravir le mont Etna, ce qu'ils n'avaient pu faire d'abord, à cause des neiges qui obstruaient encore les sentiers supérieurs du volcan.

ARTHUR A LOUIS.

Catane.

Quoique je ne sois pas encore remis de la fatigue que m'a causée notre excursion au mont Etna, je ne puis m'empêcher de t'écrire dès aujourd'hui.

Le surlendemain de notre arrivée à Catane, nous nous mîmes en route, accompagnés d'un bon nombre de domestiques et de guides tous convenablement armés, et nous commençâmes notre ascension. L'abbé Bianchi, chanoine de la cathédrale de Palerme, qui nous avait suivis jusqu'ici, voulut faire la route avec nous.

La montée fut d'abord si douce que nous nous en aperçûmes à peine. Des champs, des prairies, des bois se succédaient sans interruption et nous faisaient oublier tous les petits désagréments inséparables de ces sortes de pérégrinations.

Après avoir dépassé les limites de la région infé-

rieure, appelée la *Regione piedemonte*, nous traversâmes d'immenses étendues de lave et de cendre, qui nous firent paraître encore plus belles les forêts qui entourent la montagne comme une ceinture, et qui forment la seconde région nommée la *Regione nemorosa*. L'air, qui jusque alors avait été extrêmement chaud, devint frais et agréable : chaque bouffée de vent nous apportait le doux parfum qu'exhalent les plantes aromatiques qui croissent sur la lisière de ces magnifiques forêts.

Après avoir marché pendant plusieurs heures, nous arrivâmes à une excavation dans le rocher, appelée la *Caverne de la Chèvre*, parce que les chèvres sauvages s'y réfugient dans le mauvais temps; nous y passâmes la nuit.

Longtemps avant le lever du soleil, nous reprîmes notre route. Nous causions gaiement de mille choses différentes; mais bientôt l'obscurité qui nous entourait et les sourds mugissements de la montagne nous pénétrant d'une secrète terreur, notre conversation cessa, et nous cheminâmes dans le plus profond silence à travers les forêts que nous avions tant admirées la veille. En montant d'une élévation sur l'autre, nous voyions souvent à nos pieds les flots phosphorescents de la mer qui venaient se briser en gémissant contre la grève ; nous nous arrêtions alors un instant, mais sans pouvoir nous faire part des pensées graves qui nous occupaient.

Le jour commençait à poindre quand nous sortîmes des bois pour entrer dans la région supérieure

à laquelle on a donné le nom de *Regione deserta.* Cette région n'offre en effet aux yeux attristés du voyageur qu'un sol aride où croissent à peine quelques arbustes, tantôt brûlés par les rayons d'un soleil ardent, tantôt contractés par le souffle glacial des vents du nord.

Nous laissâmes là nos mules, et nous gravîmes à pied les sentiers tortueux qui devaient nous conduire au sommet. Ces sentiers étaient couverts çà et là de neige et de glace qui rendaient la montée encore plus pénible. Tout à coup nous aperçûmes les ruines d'une tour qu'on serait tenté de prendre pour la demeure du génie de la montagne.

— Cette tour, dit l'abbé Bianchi, a été bâtie par le philosophe Empédocle, dans le but d'observer les changements du volcan. Quoiqu'il eût perdu le sens et la raison, il ne laissait pas parfois de dire des choses assez justes. C'est ainsi qu'il reprochait à ses concitoyens de ***courir aux plaisirs comme s'ils eussent dû mourir le même jour, et de se bâtir des maisons comme s'ils eussent espéré vivre toujours.*** Ce philosophe, voulant, dans un jour de folie, se faire passer pour un dieu, se jeta dans les flammes du volcan.

.... Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit.

L'Etna n'est pas tant un volcan que la réunion de plusieurs volcans dont les cratères sont partie éteints, partie encore en travail. Le principal cratère est

creusé dans un cône qui s'élève à trois mille deux cent trente-sept mètres au-dessus du niveau de la mer, et dont la base a environ seize kilomètres de circonférence. Ce cône est entièrement composé de cendres et de scories rejetées par le volcan. La plus terrible de ses éruptions arriva en 1183 et fit quinze mille victimes.

A mesure que nous montions vers le sommet, l'air devenait plus froid, le sentier plus roide et plus escarpé, la neige et la glace plus abondantes. Mais en même temps l'horizon s'agrandissait, et le vaste panorama qui se déroulait à nos pieds devenait plus imposant, plus majestueux. D'un côté nous voyions le disque rouge et enflammé du soleil se dégager de l'Océan, et son image réfléchie en une longue traînée de feu par les flots agités. De l'autre, nous distinguions à travers la brume les côtes de la Calabre et les cratères fumants des îles Lipari. Au-dessous de nous s'étendaient les plaines fertiles de la Sicile, traversées par de nombreuses rivières et hérissées de rochers arides ou couverts de forêts.

Après nous être arrêtés longtemps pour contempler ces merveilles, nous continuâmes à gravir la montagne, et enfin nous arrivâmes au cratère. Là, un autre genre de spectacle s'offrit à nos yeux. Le cratère, dont l'ouverture a plus de cinq mille six cents mètres de circonférence, a, comme la montagne, la forme d'un cône, mais d'un cône renversé. A sa régularité, on le prendrait volontiers pour un amphithéâtre. Des colonnes d'une fumée sulfureuse

s'échappent continuellement des crevasses qui sillonnent le fond et les parois latérales de ce gouffre ; mais, au lieu de monter, cette fumée, en sortant du cratère, roulait en flots épais le long des flancs de la montagne. Au centre se trouve la grande bouche du volcan, c'est par là qu'il a vomi ces flots de flammes, de cendres, de pierres et de laves qui ont tant de fois porté le ravage dans les plaines riantes qui s'étendent autour de lui.

Nous étions tellement saisis, qu'il nous fut impossible d'échanger la moindre parole, et nous ne rompîmes le silence que lorsque nous commençâmes de nouveau à descendre. Nous revînmes à Catane à peu près par le même chemin que nous avions suivi d'abord. Dans quelques jours nous partirons pour Rome.....

ARTHUR.

Près d'une semaine s'était écoulée depuis le retour de nos voyageurs à Catane. Un sourd murmure qu'on entendait dans les flancs de l'Etna, semblait annoncer une prochaine éruption. Mme Moreau, craignant plus pour ses enfants que pour elle-même, pressa son mari de ne pas différer plus longtemps son départ, et il fut décidé qu'on partirait le lendemain.

Pour compléter leur petite collection de minéraux, Arthur et Laure prièrent leurs parents de les accompagner encore une fois dans les charmants vallons où ils avaient fait une si riche récolte. M. Mo-

reau ne crut pas devoir refuser ce plaisir à ses enfants, et il les suivit avec leur mère.

Ils n'étaient pas encore à un quart de lieue de Catane, qu'ils furent subitement alarmés par un bruit semblable à celui que font les voitures lourdement chargées roulant sur le pavé ; et avant qu'ils eussent eu le temps de se demander ce que cela pouvait être, ils ressentirent une si forte secousse qu'ils tombèrent tous les quatre à la renverse.

« Mon Dieu ! s'écria Mme Moreau, qu'allons-nous devenir ?

— Nous n'avons rien à craindre ici, dit M. Moreau après avoir relevé sa femme dont la pâleur était extrême. Tranquillise-toi, ma chère amie, et remercions le Ciel d'avoir inspiré à nos enfants le désir de venir en ces lieux.

—Voyez ! voyez là-haut ! » s'écria Arthur en montrant le sommet de l'Etna.

Aussitôt tous levèrent les yeux, et ils virent une masse de fumée qui s'élevait en tourbillonnant du cratère ; elle était si épaisse que le ciel en fut obscurci.

« Nous ne pouvons pas rester ici, reprit M. Moreau ; il faut nous rapprocher de la ville. »

Et donnant le bras à sa femme, il se dirigea vers Catane.

A mesure qu'ils avançaient, ils purent voir tous les dégâts causés par la secousse qu'ils avaient ressentie. Des maisons entières avaient été renversées et avaient englouti, sous leurs débris, les infortunés

qui s'y trouvaient. De tous côtés on n'entendait que des pleurs et des cris. Çà et là on voyait de malheureux parents appelant d'une voix déchirante leurs enfants qu'ils ne devaient peut-être plus revoir, et de pauvres orphelins qui, oubliant le danger dont ils étaient menacés, cherchaient à découvrir au milieu des ruines les restes d'un père ou d'une mère chérie.

La nature avait, pour ainsi dire, changé de face. Les lits de plusieurs ruisseaux avaient été mis à sec, et les eaux coulaient dans une autre direction ; des sources jaillissaient là où on n'en avait jamais vu ; des arbres arrachés avec leurs racines gisaient en travers du chemin ; les animaux paraissaient frappés de stupeur, et leurs mugissements avaient quelque chose d'étrange qui glaçait l'âme d'effroi ; car les secousses continuaient toujours, quoique avec une intensité décroissante, et la fumée, descendue du sommet du volcan, planait comme un nuage sinistre au-dessus de Catane.

La mer elle-même présentait un spectacle extraordinaire. Dans quelques endroits ses eaux étaient calmes, dans d'autres elles étaient vivement agitées ; et, du fond des abîmes, s'élevait un bruit confus et effrayant. Au moment où M. Moreau arriva sur la côte, une vague énorme s'élança par-dessus les rochers et vint mourir à ses pieds. D'où venait-elle ? qui l'avait produite ? c'est ce que personne ne pouvait dire.

Aussitôt que le premier mouvement de terreur gé-

nérale se fut calmé, on songea aux malheureux que la mort avait épargnés, mais qui peut-être attendaient sous les décombres de leurs maisons qu'on vînt les en tirer. Les autorités de Catane envoyèrent des ouvriers pour déblayer le terrain partout où l'on pouvait espérer de sauver une victime de cette horrible catastrophe.

Une femme attira surtout l'attention de M. Moreau. Le visage baigné de larmes et le cœur gros de soupirs, elle suivait avec anxiété tous les mouvements de deux hommes occupés à enlever les poutres et les pierres qui composaient jadis sa maison, mais qui alors n'offraient plus qu'un amas confus de ruines.

« Mes enfants! criait-elle quelquefois avec l'accent du désespoir, mes enfants! Qui me rendra mes pauvres enfants? »

Et elle se tordait les bras dans une douloureuse agonie.

« A moi! Arthur! » s'écria M. Moreau; et, suivi de son fils, il courut se joindre aux deux hommes.

Leurs efforts réunis furent couronnés d'un plein succès. On trouva les deux enfants, que des poutres en se croisant avaient défendus contre la chute de la maison. Ils n'avaient pas le moindre mal; mais la frayeur les avait, pour ainsi dire, privés de tout sentiment.

M. Moreau les apporta lui-même à leur mère; elle les embrassa avec une espèce de délire; à peine trouva-t-elle le temps et les expressions pour remercier ses bienfaiteurs.

En arrivant près de la ville, M. Moreau en vit sortir l'abbé Bianchi ; inquiet sur le sort de ses amis, il venait à leur rencontre. Quoique la ville eût beaucoup moins souffert que la campagne, il les engagea à passer la nuit hors des murs, et il leur fit dresser une tente sur une hauteur où ils n'avaient à redouter aucun danger.

Le lendemain, à la pointe du jour, il vint les chercher pour les conduire au port où les attendait une galère royale qui se rendait à Ostie. On ne voyait plus au sommet de l'Etna que la faible masse de fumée qui le couronne habituellement, la mer paraissait unie comme une glace, et les oiseaux faisaient entendre leurs chants mélodieux, comme si le cours de la nature n'avait pas été interrompu.

Après que M. Bianchi eut pris congé de nos voyageurs, la galère se mit en mouvement, et, le vent enflant les voiles, elle eut bientôt traversé le phare de Messine.

CHAPITRE XXII.

L'Espagne et ses habitants.— Auberges et villages espagnols. — Saragosse.— Tarragone.— Tortose.

LOUIS A ARTHUR.

Tortose.

Si les ruines et les antiquités mauresques dont le sol de l'Espagne est couvert, méritent de fixer l'at-

tention du voyageur, à la manière dont il est reçu dans ce pays, on serait tenté de croire que sa visite n'est nullement agréable. Il serait impossible, en effet, de trouver quelque chose de plus sale, de plus dégoûtant que les auberges que l'on rencontre sur la route. Pour arriver de Barcelone ici, nous avons été forcés, la plupart du temps, de coucher sur de misérables lits de paille pleins de vermine. Quant à la nourriture, elle ne valait guère mieux : la viande, la volaille, le poisson qu'on nous servait, étaient frits dans une huile rance et fétide ; et si parfois on y ajoutait une omelette comme un mets recherché, celle-ci exhalait une odeur d'ail qui soulevait le cœur. Nous avons vu des cuisines dont les murs étaient couverts de suie, et qui ne recevaient d'autre lumière que celle que laissaient passer les tuiles qui les abritaient. Les haillons qui couvrent les femmes chargées d'apprêter le repas des voyageurs s'accordent le plus souvent avec ces hideux taudis ; et il faut être armé d'un appétit dévorant pour résister au dégoût qu'on éprouve en y entrant.

La plupart des marchandises sont transportées à dos de mulet. Les muletiers composent ainsi avec leurs bêtes la partie la plus nombreuse de la société qu'on rencontre dans les *posadas ;* et comme les écuries ne sont guère plus malpropres que le reste de la maison, hommes et mulets y couchent pêle-mêle sur la paille.

Dans les villes on se sert de chariots menés par des bœufs. Les roues sont composées de deux ais

cloués ensemble et coupés grossièrement en rond. Le bruit que font ces roues est extrêmement désagréable ; cependant les voituriers se gardent bien de l'empêcher; ils prétendent qu'il plaît aux bœufs, qui sans cela ne tireraient pas aussi bien. C'est peut-être là la raison pour laquelle les mules de notre attelage portaient chacune à leur cou seize clochettes, sans compter les ornements de toute espèce qui leur chargeaient la tête. Rien n'est plus docile que ces animaux, malgré le préjugé qui nous fait dire : *entêté comme un mulet;* aussi les préfère-t-on aux chevaux, et n'attelle-t-on ceux-ci qu'aux équipages de luxe.

Les villages sont en général pauvres et malpropres, et les rues étroites et tortueuses. A l'entrée sont dressées des croix devant lesquelles viennent fréquemment s'agenouiller les voyageurs. A notre arrivée nous étions souvent entourés par des femmes dont les traits gracieux et réguliers contrastaient singulièrement avec la pauvreté de leur mise; elles venaient nous offrir du gibier, de la volaille et des fruits. Les plus jeunes avaient la tête nue et laissaient flotter derrière elles les belles tresses de leur chevelure, tandis que les autres étaient coiffées de bonnets de laine qui les faisaient paraître encore plus vieilles.

Les jeunes gens ont les cheveux noués derrière la tête. Leur veste, au lieu d'être boutonnée, est lacée par devant, et à chaque manche se trouvent deux ouvertures, l'une au coude, l'autre à l'épaule, de

sorte qu'ils peuvent y passer soit l'avant-bras, soit le bras entier.

Dans les soirées d'été, les villageois s'amusent à danser au son de la guitare et des castagnettes. Aussitôt que la première corde de la guitare a été touchée, on voit les danseurs se mettre en mouvement, frapper les pieds contre la terre et tourner ensuite sur eux-mêmes avec une étonnante rapidité.

Une allée de peupliers forme le plus souvent l'avenue des villes et des bourgs. De loin, ces allées font un assez bel effet : il n'en est pas de même quand on les voit de près, tant elles sont négligées.

Les maisons sont construites avec beaucoup de simplicité. Les gens aisés occupent rarement le rez-de-chaussée, cette partie servant de magasin ou d'écurie. Les chambres sont pavées en carreaux sur lesquels on étend des nattes, ainsi que sur le parquet des églises.

La plupart des églises sont dépourvues de clocher; il est remplacé par un mur terminé en pointe et surmonté d'une croix. Au-dessus de l'entrée on voit quelquefois des crânes, dont le but est de rappeler aux fidèles la pensée de la mort et de l'éternité.

Le pays que nous avons parcouru est agréablement varié par des forêts de chênes, des vignes, des plantations d'oliviers et des prairies couvertes de mûriers, d'amandiers et de pruniers. De tous côtés on aperçoit des bouquets d'orangers, dont la fleur répand au loin le plus doux parfum.

Quelque bon que soit le vin que l'on récolte en

Espagne, les habitants le boivent avec une extrême modération. Un homme ivre est à leurs yeux un être dégradé, inférieur à la brute. Ils conservent le vin, non dans des tonneaux comme chez nous, mais dans des outres, c'est-à-dire dans des peaux de boucs préparées à cet effet et cousues en forme de sac. En voyant pour la première fois ces singuliers vases, je me suis rappelé le chevalier don Quichotte, qui dans sa folie prit des outres pour des géants, et qui, après les avoir, comme il disait, pourfendus, s'imagina que le vin qui en sortait était leur sang.

Si l'on reproche avec raison aux Espagnols leur goût pour l'oisiveté, défaut qui leur est commun avec les Italiens et qu'il faut attribuer en grande partie à la chaleur du climat, on ne peut leur refuser le sentiment de l'honneur qui chez eux est poussé aux dernières limites, et qui s'allie très-bien avec le sentiment religieux qui a toujours été le fond de leur caractère. Graves, sévères et souvent vindicatifs, ils remplissent le moindre de leurs engagements avec une fidélité scrupuleuse et une constance admirable.

Saragosse, où nous nous sommes arrêtés deux jours, est bâtie sur l'Èbre. Ses nombreuses coupoles et ses clochers, au milieu des vignes et des bosquets qui l'entourent, lui donnent un air tout particulier. Tandis que la plupart des autres villes d'Espagne tirent leur eau de sources souvent très-éloignées, les Saragossais puisent celle dont ils ont besoin dans le fleuve même qui traverse leur ville.

Cette eau est d'abord trouble et d'une teinte rougeâtre ; mais après qu'elle a reposé pendant deux ou trois heures, elle est claire comme le cristal, et très-agréable à boire.

Saragosse est célèbre par les siéges qu'elle soutint contre les Français en 1808 et 1809. Lors du dernier, les assiégeants avaient déjà pénétré dans la place, que les habitants, excités par l'exemple de leur brave général Palafox, continuaient encore à se battre avec acharnement pour défendre leur indépendance.

Quoique la cathédrale soit construite en briques, ainsi que les autres édifices publics et privés, elle ne laisse pas d'être remarquable. La plus belle église, après la cathédrale, est celle de Notre-Dame *del Pilar,* où l'on voit affluer tous les jours de nombreux pèlerins.

Sortis de Saragosse par une belle matinée, nous suivîmes pendant plusieurs heures les détours de l'Èbre : puis, nous dirigeant vers l'est, nous arrivâmes le jour suivant à Tarragone à l'embouchure du Francoli. Tout près de cette ville on voit, dans une forêt de pins, un monument en ruines dans lequel, s'il faut en croire la tradition, furent ensevelis les deux Scipions, l'un le père, l'autre l'oncle de l'Africain. Il existe encore d'autres vestiges d'antiquité romaine qui prouvent que Tarragone est une ville très-ancienne.

Les environs ne produisent que le palmier nain, qui croît entre les pierres, à la hauteur de quatre à

cinq décimètres. Les gens de la campagne mangent avec plaisir la moelle contenue dans la racine de cet arbrisseau ; pour moi, je l'ai trouvée insipide. Les feuilles, qui sont très-déliées, servent à faire des balais et des cordages ; on les donne aussi quelquefois en nourriture aux bestiaux.

Une route bordée d'oliviers, et longeant presque sans interruption la côte, nous conduisit de Tarragone à Tortose, l'ancienne Ivera, près de laquelle Annibal fut défait par les Scipions. Cette ville, qui joua un grand rôle dans le moyen âge et sous la domination des Maures, a un aspect sombre ; mais les environs, surtout le long de l'Èbre, en sont délicieux. On y voit croître tout ce que la nature a de plus riche, de plus beau ; on y trouve aussi des carrières de jaspe de différentes couleurs, dont on fait de jolis bijoux.

Nous fûmes très-bien reçus par l'évêque, que mon père avait vu autrefois à Bayonne. C'est un respectable vieillard, vivant avec la plus grande simplicité, et ne sortant de sa retraite que pour remplir les devoirs de son ministère, ou pour porter des consolations aux affligés. En général les évêques espagnols se distinguent par leurs vertus, et surtout par leur inépuisable charité...

LOUIS.

CHAPITRE XXIII.

La Garena.—Murviedro.—Valence.—Alicante.—Forêt de palmiers.
—Murcie.—Carthagène.—Lorca.

LOUIS A ARTHUR.

Grenade.

En quittant Tortose, nous entrâmes dans la riche vallée de la Garena qui forme la limite septentrionale de la province de Valence. Nous nous aperçûmes du changement de district au changement du costume des paysans. Ici un monstrueux chapeau appelé *sombrero* leur couvre la tête ; ils portent les cheveux très-courts et ont les pieds enlacés dans des espèces de sandales.

La Garena est pauvre en viande de boucherie ; on n'y tue que des chevreaux. Au printemps on y trouve en abondance du lait de chèvre ; mais les habitants des montagnes voisines se nourrissent particulièrement de glands qu'ils brûlent et qu'ils réduisent en poudre. Ne serait-ce pas vraiment à eux que nous devons notre *café de glands doux d'Espagne ?*

A mesure que nous avancions vers le midi, nous sentions la chaleur augmenter. Aussi voyagions-nous de préférence le matin et le soir, lorsque l'air était rafraîchi par les brises de la mer. La beauté du pays que nous traversions nous dédommageait amplement de nos fatigues. Ici s'offraient à nos yeux des

baies et des golfes encaissés entre des collines verdoyantes ; là, des promontoires nus et arides semblaient braver les flots ; plus loin s'étendaient des vallons arrosés par des courants d'une eau argentée, et dominés par d'énormes masses de rochers.

Le désir de voir tout ce que l'antiquité a laissé de curieux sur le sol espagnol, nous fit faire une halte à Murviedro, petite ville forte, située au pied d'une montagne. Elle est bâtie sur les ruines de Sagonte, détruite par Annibal. On voit encore les restes d'un théâtre qui pouvait contenir neuf mille spectateurs.

De Murviedro à Valence ce n'est qu'un jardin continu, planté d'arbres et couvert de villages et de couvents.

C'est sur les bords du Turia qui, dans les temps d'orage, se change souvent en un torrent formidable, et au milieu d'une vaste plaine, que s'élève Valence. Cette ville est grande et d'une forme presque circulaire ; mais les rues sont étroites et malpropres. N'étant point pavées, elles sont pleines de poussière en été et de boue dans la saison des pluies. Les maisons sont mal bâties : les églises se distinguent par leurs ornements, qui toutefois annoncent plus de luxe que de goût, et par les dorures qui couvrent non-seulement l'intérieur des murs, mais encore l'extérieur. Quelques-unes ont des dômes, les autres sont surmontées de tours élancées, peintes des plus vives couleurs et hérissées de piliers et de colonnes. Mais la cathédrale, qui est bâtie dans le style gothique, est aussi belle que vaste.

Les environs de Valence offrent de superbes promenades ; la plus agréable est l'Alameda. Ils produisent en abondance des vins, des fruits, de la soie et du coton, que l'on exporte dans les provinces les plus éloignées. Les vins sont surtout estimés. Il en est de même du riz, que l'on dit supérieur à celui de la Caroline ; aussi Valence approvisionne-t-elle de ce grain précieux toute l'Europe, à l'exception du midi de l'Andalousie.

Pour la culture du riz, il faut que la plante, même quand elle commence à mûrir, soit sous l'eau. C'est aussi dans l'eau qu'on la récolte. On sépare ensuite le grain de la paille, en le faisant fouler sous les pieds des mules et des chevaux. Mais comme le grain est encore couvert d'une cosse, on le dégage en le soumettant à la pression d'une meule revêtue d'une écorce de liége.

A une petite distance de Valence est le lac Albufera. Il a dix lieues de circuit, et communique à la mer par un canal étroit garni d'écluses. C'est le nom de ce lac que le maréchal Suchet joignit à son titre de duc. En y arrivant, nous fûmes surpris du grand nombre de chasseurs qui, sur les rives et au milieu des eaux, poursuivaient les oiseaux aquatiques qui y ont établi leur séjour. Le bel oiseau d'un rouge écarlate que les Espagnols appellent *flamenco* (flamant), attirait particulièrement nos regards.

Sur le soir nous aperçûmes une espèce de campement formé par des voituriers, dont l'unique occupation est de transporter dans l'intérieur du pays les

poissons pêchés sur la côte. Leurs chariots étaient disposés en cercle, et les bœufs parqués dans l'intérieur. Au centre brûlait un feu vif, autour duquel étaient assis les voituriers. Ceux-ci faisaient cuire le souper, ceux-là raccommodaient leurs hardes, tandis que d'autres dormaient déjà d'un profond sommeil.

Nous passâmes la nuit à Alicante, qui, après Barcelone et Cadix, est la ville la plus commerçante du royaume. C'est dans ses environs qu'on récolte ce vin délicieux recommandé comme un excellent tonique aux personnes âgées ou infirmes.

Alicante s'étend en demi-cercle autour de la rade, où abordent presque toutes les marchandises venant des ports de la Méditerranée. Une montagne rocheuse s'élève derrière la ville et est dominée par un château-fort. Autrefois cette ville était un véritable nid de vermine; mais les soins du gouverneur Don Pacheco en ont entièrement changé la face : c'est à ce zélé magistrat que les habitants d'Alicante doivent leurs rues pavées.

Le premier objet qui attira notre attention le lendemain, fut une forêt de palmiers. Entre leurs feuilles on voyait les dattes groupées par pelotons et d'un jaune d'or éclatant. Des hommes tendaient des filets pour les recueillir. Ce genre de palmier, qu'on appelle le palmier-dattier, atteint parfois une hauteur extraordinaire. Nous en avons remarqué quelques-uns qu'on avait couverts de nattes pour les défendre contre les ardeurs du soleil. A la longue, les branches

ainsi couvertes deviennent entièrement blanches; on les coupe alors et on les envoie à Gênes, à Rome et dans toute l'Italie, où elles servent à la grande procession des Rameaux.

Çà et là paraissaient quelques poivriers, dont le fruit rouge ressortait avec éclat du milieu du beau feuillage vert dont cet arbrisseau est toujours paré.

La vallée de Murcie, dans laquelle nous entrâmes ensuite, surpasse en fertilité tout ce que nous avions vu jusque alors; elle doit en grande partie sa richesse aux nombreux canaux qui la sillonnent dans tous les sens et répandent partout les eaux bourbeuses de la Segura. L'orme, le peuplier, le saule, le cyprès, l'oranger, le palmier et une foule d'autres arbres couvrent cette terre fertile. Mais le sol de Murcie convient particulièrement au mûrier. Ce sont les Arabes qui ont importé cet arbre en Espagne, comme ils y ont aussi introduit la culture de la canne à sucre, du riz et du coton.

A peine fûmes-nous arrivés à Murcie, que nous allâmes voir la cathédrale. La façade de ce temple est d'une construction très-élégante; elle est ornée de seize colonnes d'ordre corinthien et de trente-deux statues de grandeur naturelle; mais l'intérieur est loin de répondre à l'extérieur, malgré la profusion de tableaux et d'ornements qui chargent les murs et les autels. En sortant de la cathédrale, nous traversâmes le pont jeté sur la Segura. Ce pont, déjà remarquable en lui-même, l'est encore davantage par les beaux points de vue qu'il offre

sur la rivière, la ville, la vallée et les montagnes environnantes.

Le lendemain nous quittâmes Murcie, et après avoir passé la chaîne des monts Orespedanos, nous débouchâmes dans une plaine immense qui nous conduisit jusqu'à Carthagène.

Cette ville, fondée par Asdrubal, tomba ensuite au pouvoir des Romains, qui lui donnèrent le nom de *Carthago Nova,* d'où lui est venu le nom espagnol de *Carthagena* qu'elle porte aujourd'hui. C'est une des plus belles places fortes de la Péninsule. Son port, défendu par de solides fortifications, peut contenir plus de quarante vaisseaux de ligne. On y remarque l'arsenal de la Marine et les chantiers de construction. Mais les rues sont mal entretenues et sombres, et l'on y trouve peu de grands édifices.

De Carthagène nous arrivâmes à Lorca, qui, après la réunion de la province de Murcie à la couronne d'Espagne, eut plusieurs siéges à soutenir contre les Maures. Depuis cette époque, les fortifications sont tombées en ruines, et Lorca n'est plus qu'une ville champêtre.

On nous a montré aux environs les traces d'une inondation qui, au commencement de ce siècle, a causé les plus grands ravages. Un certain Lenourda avait été autorisé par le gouvernement à réunir dans un réservoir commun toutes les eaux du district, pour les répartir ensuite régulièrement au moyen de canaux; et le bassin paraissait aussi solidement construit qu'il était vaste et profond. Mais,

le 30 avril 1802, les eaux qui avaient insensiblement miné la digue de clôture, la rompirent sur une grande étendue et se répandirent, comme des torrents, sur les campagnes. Beaucoup d'édifices, des arbres, des rochers et tout un faubourg de Lorca, qui se composait de six cents maisons, furent emportés ; et ces dégâts s'étendirent jusqu'à la distance de près de vingt lieues. Plusieurs villages furent détruits par cette effroyable catastrophe, qui coûta la vie à plus de six mille personnes; de sorte qu'encore aujourd'hui bien des endroits de cette vallée fertile ne présentent que des scènes de désolation. Lenourda est mort le premier, victime de sa malheureuse entreprise.

Après avoir passé Guadix et Baza, villes peu importantes aujourd'hui, nous atteignîmes bientôt une hauteur qui domine la plaine de Grenade, et Grenade elle-même s'offrit à nos yeux...

LOUIS.

CHAPITRE XXIV.

Rome.—Le Capitole.—Le Vatican.—Place et église de Saint-Pierre. — Palais de Rome.—Le Corso.— Course de chevaux.

LAURE A Mme DE BRÉVAL.

Rome.

Nous ne sommes plus à Palerme, dont le délicieux climat invite au repos et au plaisir, mais à Rome,

dont les grands souvenirs inspirent une espèce de vénération et de culte. Une misérable bourgade, habitée par des vagabonds, est devenue la maîtresse du monde, la reine des cités ; et après avoir subjugué le monde entier, elle a été foulée sous les pieds des hordes sauvages du Nord, pour se relever plus glorieuse que jamais et devenir la capitale du monde chrétien.

Mais je sens fort bien qu'il n'appartient pas à un enfant comme moi de vous entretenir de ces grands changements dans la destinée de Rome, et je me bornerai à décrire le mieux que je pourrai les monuments de sa grandeur passée et de sa gloire actuelle.

Le Capitole d'aujourd'hui n'est qu'une imitation de celui qui commanda jadis à l'univers. Au centre de la place formée par les trois bâtiments qu'on y a élevés, on voit la statue équestre de Marc-Aurèle, en bronze doré, la plus belle de l'antiquité que l'on connaisse en ce genre.

Le palais du Vatican, qui est la résidence d'hiver du souverain pontife, est un vaste bâtiment ; il renferme une vingtaine de cours et près de treize cents appartements, dont quelques-uns sont ornés avec la plus grande magnificence. Dans les galeries de ce palais se trouve réuni tout ce que l'art antique et moderne a produit de plus précieux. On y admire surtout les musées Pio, Clementino et Chiaramonti. La chapelle Sixtine est due au génie de Michel-Ange ; on y voit son chef-d'œuvre, le *Jugement dernier.* La bibliothèque du Vatican contient la plus riche

collection de manuscrits qui existe au monde; on y compte quarante mille volumes.

Pendant l'été, le pape réside au Quirinal, dont les jardins sont magnifiques. Au centre de l'une des cours est une fontaine dont les eaux retombent dans un bassin de granit oriental d'un seul bloc et de vingt-quatre mètres de circonférence. A l'entrée s'élèvent deux groupes en marbre représentant chacun, en sa grandeur colossale, un cheval dompté par un jeune homme.

L'un des plus beaux ornements de Rome sont les fontaines. Il y en a surtout trois qui méritent d'être vues : celle de la place Navone, surmontée d'un obélisque et ornée de quatre statues qui représentent les grands fleuves du globe; celle de Trévi, qui fournit la meilleure eau et dont l'origine remonte au temps d'Agrippa; celle de Paul V, qui alimente les jets d'eau de la place Saint-Pierre.

Cette place est la plus belle de Rome. Tout autour s'étend un vaste portique soutenu par quatre cents colonnes et orné de deux cents statues colossales. Entre deux superbes bassins en bronze d'où jaillit continuellement une masse énorme d'eau, s'élance dans les airs un magnifique obélisque de granit, tiré de l'Égypte et élevé par Sixte V. Il a vingt-trois mètres de haut, de sorte qu'en y comprenant le piédestal et la croix qui le termine, la hauteur totale est de quarante mètres.

L'église de Saint-Pierre est bâtie en forme de croix latine, et c'est au milieu de la croix que s'élève ma-

jestueusement le dôme dont l'idée a été inspirée à Michel-Ange par la vue du Panthéon. Sous ce dôme est l'autel principal. Le superbe baldaquin qui le couronne est ce qui frappe le plus quand on entre dans le temple : il est soutenu par quatre grandes colonnes torses d'ordre composite. Ces colonnes, ainsi que la *Chaire de saint Pierre,* ont été coulées en entier avec le bronze que l'on retira de la voûte du Panthéon. La hauteur du baldaquin, y compris la croix qui le surmonte, est de quarante mètres environ ; mais comme rien de ce qui est grand ne l'est que par comparaison, cette hauteur ne paraît plus rien avoir d'extraordinaire quand on la compare à celle de la coupole, qui est d'environ cent dix mètres.

La chaire de saint Pierre est d'un travail admirable ; les quatre docteurs qui la soutiennent sont d'un grand style et ont chacun près de cinq mètres de haut. Aux deux côtés de cette machine colossale sont deux magnifiques mausolées.

Le reste du temple n'offre que des chefs-d'œuvre entassés les uns sur les autres, statues, tableaux, mosaïques, mausolées, dont la description me mènerait trop loin. Au-dessous du chœur est une superbe chapelle souterraine appelée la *Confession de saint Pierre.*

Après cette église vient celle de Saint-Jean de Latran, où se fait le couronnement des Papes ; celle de Sainte-Marie-Majeure, remarquable par ses mosaïques, et celle de Saint-Pierre-ès-liens, où se voit le mausolée de Jules II, ouvrage de Michel-Ange.

L'église de Saint-Paul *hors des murs* a été détruite, il y a quelques années, par un incendie; mais on la rebâtit aujourd'hui, et l'on espère qu'elle sera aussi belle qu'auparavant.

Que dirai-je des palais de Rome, de leurs somptueuses façades, de leurs portiques majestueux, de leur imposante architecture? Je ne peux cependant m'empêcher d'en nommer quelques-uns, tel que le palais Borghèse, renommé par sa magnifique galerie de tableaux; le palais Colonna, où se trouvent les ruines des bains de Constantin; le palais Farnèse, élevé par Michel-Ange; et le palais Spada, qui possède la statue de Pompée, au pied de laquelle César tomba sous le poignard de Brutus.

Mais ce qui donne à Rome une supériorité bien marquée sur d'autres grandes villes de l'Europe, ce sont ses établissements d'utilité publique. Entre autres je citerai l'Université *della Sapienza,* l'une des plus anciennes de l'Italie; le Collége Romain fondé et dirigé par les Jésuites; le Collége de la Propagande, où l'on instruit des jeunes gens de la Syrie, de l'Abyssinie, des Indes et de la Chine, pour les envoyer plus tard porter à leurs compatriotes les lumières et les bienfaits de la religion; plusieurs écoles de beaux-arts pour les élèves de la France, de l'Autriche et de l'Angleterre; l'Académie d'archéologie, et celle des *Arcades;* l'Institut des sourds-muets : et le Grand-Hôpital; le plus magnifique peut-être qu'on puisse voir dans le monde entier.

J'ai déjà parlé de la place Saint-Pierre ; il en est encore d'autres qui se distinguent. La place d'Espagne est celle que fréquentent le plus les étrangers ; et celle de Navone, qui est la plus vaste, est destinée aux marchés.

Les rues sont en général assez larges, mais tortueuses et mal entretenues ; quelques-unes se font pourtant remarquer par leur longueur et la beauté des édifices qui les décorent. La première de toutes est celle *del Corso* qui conduit de la place de Venise à la Porte *del Popolo,* la plus belle des portes de Rome. C'est dans cette rue que circulent le soir les équipages, surtout à l'époque du carnaval.

Pendant que le commun du peuple cherche à attirer les regards par les grotesques déguisements dont il se revêt dans ces jours de folie, les personnes riches, montées dans leurs voitures, s'amusent à se jeter en passant une grêle de petites boules blanches semblables à nos dragées.

Vers le soir commencent les courses des chevaux, lesquelles diffèrent entièrement des nôtres. Après que la rue a été débarrassée des voitures et de tout ce qui peut gêner la circulation, on voit tout à coup arriver au galop cinq ou six chevaux richement enrubanés. A leurs flancs sont attachées de petites balles armées de pointes qui servent d'éperons ; car ils ne sont point montés, et courent d'eux-mêmes avec une telle rapidité qu'on serait tenté de croire qu'ils comprennent la valeur du prix réservé au plus agile.

Dans ma prochaine lettre je vous parlerai, Madame, des monuments qu'a laissés l'ancienne Rome...

LAURE.

CHAPITRE XXV.

Grenade. — Les Maures d'Espagne. — L'Alhambra.— Plaine de Grenade.—Velez.— Malaga.—Gibraltar.

LOUIS A ARTHUR.

S'il est une ville en Espagne, qui, par la beauté de ses environs, la fertilité de ses campagnes et les souvenirs attachés à ses monuments, mérite de fixer l'attention du voyageur, c'est sans contredit Grenade, le dernier boulevard de l'empire mahométan dans la Péninsule. Les Arabes occupaient ce pays depuis le commencement du huitième siècle, et ils en avaient fait la résidence de leurs rois ou califes, lorsqu'en 1492, Ferdinand-le-Catholique et Isabelle, son épouse, s'en emparèrent, après une guerre qui ne dura pas moins de dix ans.

Tu connais l'histoire de cette guerre où Maures et chrétiens rivalisèrent de courage et d'efforts, les uns pour conserver, les autres pour reprendre ce beau pays, au-dessus duquel la superstition arabe avait placé le paradis promis par Mahomet.

Les Maures d'Espagne excellaient à cette époque dans les sciences; et l'esprit de chevalerie qui ani-

mait leurs guerriers ne le cédait en rien à celui des peuples civilisés de l'Europe.

Grenade est bâtie en amphithéâtre sur la pente de deux montagnes, dont l'une est couronnée par l'Alhambra, ancienne résidence des princes maures.

La situation si agréable de cette forteresse et la pureté de l'air qu'on y respire, engagèrent l'empereur Charles-Quint à construire un palais sur les ruines d'une partie de l'ancien. Ce palais est entouré de deux murs, dont l'un est crénelé et flanqué de tours construites en cailloux qui sont liés par du ciment. Dans l'une de ces tours se trouve la ***Porte du jugement***, par laquelle on entre dans l'intérieur. On y voit une grande place carrée, entourée de citernes dont l'eau est recherchée pour sa pureté et pour sa fraîcheur.

Au point le plus élevé de la colline sont les tours de la ***Cloche***, grands bâtiments carrés qui servent aujourd'hui de prisons. A leur pied est le jardin du gouverneur, coupé par de jolies allées d'orangers et de cyprès entremêlés de myrtes.

Sur la droite de la grande place dont je viens de parler, et que les Espagnols appellent la ***Plaza de los Algibes***, est une avenue qui conduit au palais commencé par Charles V, et resté inachevé. Mais laissons de côté ce monument pour nous occuper de l'ancien palais des rois de Grenade, qui l'emporte, par son étendue et sa magnificence, sur tout ce que les Maures ont laissé en Espagne.

L'extérieur de ce palais offre d'abord une masse

de bâtiments sombres et irréguliers. Après les avoir traversés, nous fûmes introduits dans l'ancienne Salle des bains. C'est une grande pièce carrée, au milieu de laquelle on voit un vaste bassin entouré de degrés en marbre. De chaque côté est un parterre de fleurs et une rangée d'orangers. Tout autour règne une colonnade d'un style tout particulier et qui n'a rien de commun avec celui de l'architecture grecque. Sur le mur d'enceinte sont des mosaïques entremêlées de sentences en langue arabe, rappelant la plupart des passages du Coran. Le plafond est peint et doré : les couleurs ont conservé jusqu'ici leur éclat, et l'on pourrait en dire presque autant de la dorure.

Une porte opposée à celle par laquelle nous étions entrés, nous conduisit dans la *Cour des Lions*. Elle a de trente-cinq à quarante mètres de longueur, et le double de largeur. Comme la Salle des bains, elle est entourée d'une colonnade en marbre blanc, et a sur chaque côté un portique. Le pavé est en briques, tandis que celui qui soutient les colonnes est en marbre. La partie inférieure du mur est revêtue de briques alternativement bleues et rouges, comme les cases d'un damier, et bordée d'écussons émaillés d'or et d'azur. Sur chacun des arceaux qui joignent les colonnes est gravée une maxime religieuse.

Au centre de la cour, on voit douze lions grossièrement sculptés, et portant un énorme bassin du milieu duquel s'en élève un autre de moindres dimensions. C'est de ces bassins, ainsi que par la

gueule des lions, que l'eau sortait autrefois pour passer dans les différentes parties du palais.

Dans une chambre contiguë à la Cour des Lions, nous avons admiré une élégante coupole, d'où le jour descend sur une fontaine située au milieu de l'appartement. Nous avons été surpris de la solidité du stuc qui entre dans les ornements, et de l'éclat des couleurs dont il est recouvert.

On nous a montré ensuite d'autres salles où les rois maures recevaient les hommages de leurs sujets, et rendaient la justice; mais aucune d'elles n'égale en magnificence les appartements qui forment ce qu'on appelle la *Tour des deux Sœurs*. Ces appartements sont ornés avec un luxe qui n'appartient qu'à l'Asie, et conduisent à une large fenêtre, d'où l'on aperçoit tous les alentours de Grenade. Le cabinet de toilette de la reine laisse voir, dans le marbre dont il est parquêté, un grand nombre d'ouvertures par lesquelles on faisait entrer l'odeur des parfums qu'on brûlait en dessous.

Mais je ne finirais pas, si j'entreprenais de décrire tout ce que l'Alhambra offre de curieux à l'antiquaire; il est temps que je dise quelque chose de la Grenade moderne.

Les rues sont en général sombres et étroites, comme le sont les rues en Orient, et la plupart des maisons rappellent encore par leur construction le souvenir des Maures, qui les occupaient il y a quatre siècles. Le dehors des églises, dont quelques-unes servaient autrefois de mosquées, est peint des cou-

8*

leurs les plus vives; en dedans, elles sont revêtues d'un marbre superbe qui se tire des montagnes voisines.

La plaine qui entoure Grenade est magnifique. Arrosée par le Douro et par le Xenil, elle offre toutes les beautés réunies de la nature; mais l'Alameda est la promenade où nous nous plaisions de préférence à respirer l'air frais et parfumé du soir. Aussi loin que le regard peut s'étendre, on n'aperçoit qu'une succession non interrompue de champs, de vignes et de bois, d'où s'élèvent de charmants hameaux. Le fond de ce tableau est occupé par la Sierra Nevada, chaîne de montagnes dont les pics les plus élevés sont toujours couverts de neige.

Après un séjour d'une semaine à Grenade, nous nous dirigeâmes de nouveau vers les côtes de la Méditerranée. Nous traversâmes les belles et fertiles vallées qui séparent les différents chaînons de la Sierra Nevada, et nous arrivâmes à Velez-Malaga.

Velez est située au milieu d'une belle plaine, et occupe tout un côté d'une colline que domine un château ruiné. Les vignes qui couvrent cette colline, la verdure des jardins et les groupes d'arbres qui ombragent les bords des ruisseaux, tout concourt à en faire un des séjours les plus agréables de l'Espagne.

De cette ville nous nous rendîmes à Malaga. Fondée par les Phéniciens, Malaga devint très-florissante sous les Carthaginois et sous les Romains. Elle fut possédée ensuite par les Maures, qui en furent chas-

sés un an avant la prise de Grenade. Son port est défendu par un môle qui s'étend à près de quinze cents mètres dans la mer, et qui est terminé par un phare.

Une muraille flanquée de tours et se liant à un château-fort, défend Malaga du côté de la terre; mais, comme beaucoup d'autres villes d'Espagne, elle demande à être vue de loin; car l'intérieur n'offre que des rues étroites et bien peu d'édifices remarquables. Il faut pourtant en excepter la cathédrale. C'est un beau monument d'une architecture moitié romane, moitié gothique. Les ornements sont d'un très-bon goût; le chœur, surtout, est d'une telle beauté qu'il passait autrefois pour la huitième merveille du monde.

C'est sur les coteaux environnants que se récolte ce vin délicieux connu dans toute l'Europe sous le nom de *vin de Malaga.*

Un brick anglais qui venait de Malte et qui avait mouillé dans le port de Malaga, nous conduisit jusqu'à Gibraltar.

Le rocher de Gibraltar portait, avant l'invasion des Maures, le nom de *Calpe,* et faisait partie de ce que les anciens appelaient les *Colonnes d'Hercule.* Les Maures y construisirent une forteresse, et lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui, d'après celui de *Gibel-Tarif,* leur général. Cette forteresse, dans l'état où elle est aujourd'hui, peut être considérée comme imprenable. Quant à la ville, elle n'est ni grande, ni belle.

Le port est assez commode et peut commander le passage du détroit, c'est-à-dire l'entrée de la Méditerranée ; mais sa rade n'est pas à l'abri des tempêtes et des ennemis. La baie a environ vingt lieues de circonférence, et le détroit en a huit de long sur cinq de large.

Gibraltar n'est accessible, du côté de la terre, que par une langue étroite entre la montagne et la mer, qu'on a fortifiée d'une manière formidable et qui est tellement environnée de rochers, qu'il est presque impossible d'y pénétrer. Les Espagnols ont tiré une ligne de fortification à travers cet isthme, afin de couper toute communication entre la garnison, qui est anglaise, et le pays situé derrière elle.

Du haut du rocher, la vue s'étend jusque sur les côtes d'Afrique ; on peut même distinguer par un temps serein la ville de Ceuta, qu'on dirait avoir été laissée aux Espagnols comme une consolation de la perte qu'ils ont faite de Gibraltar.

On a mis bien des fois en doute l'existence des singes en Europe ; cependant bien des voyageurs en ont vu de la plus petite espèce aux environs de Gibraltar...

LOUIS.

CHAPITRE XXVI.

Le Colisée et autres monuments de l'ancienne Rome.— Le Panthéon. — Tivoli et la villa d'Adrien.— Frascati.

LAURE A Mme DE BRÉVAL.

Rome.

Si la Rome moderne, la Rome telle que l'ont faite les chrétiens est grande par ses monuments, la Rome ancienne ne l'est pas moins par ses ruines.

Parmi ces restes de l'antiquité je nommerai en premier lieu le Panthéon, que l'on n'appelle plus aujourd'hui que la *Rotonde*. Consacré par Agrippa à tous les dieux, ce temple a été consacré depuis par les chrétiens à tous les saints. Il a perdu ses marbres, son porphyre, son albâtre, ses bronzes; mais il a conservé sa voûte, son péristyle et ses colonnes; de sorte, comme le dit un de nos écrivains, qu'il a été dépouillé de tout ce qui le faisait riche, mais qu'on lui a laissé tout ce qui le faisait grand. Le dessin en est simple et grand; et après avoir admiré la vaste coupole qui couvre son enceinte, on s'arrête encore avec plaisir en sortant devant les huit belles colonnes corinthiennes sur lesquelles repose le fronton du péristyle.

Michel-Ange aussi contemplait avec étonnement ce majestueux édifice; mais il n'en resta pas là. « Vous admirez, dit-il aux Romains, cette masse

imposante ; vous êtes surpris que la terre la porte ; eh bien ! je la placerai dans les airs. » Et ce qu'il disait, il le fit ; le dôme de Saint-Pierre n'est que le dôme du Panthéon élevé à une hauteur qui aurait effrayé les architectes d'Agrippa.

De même que le Panthéon est le plus beau monument du génie romain, ainsi le Colisée est le monument le plus admirable de la puissance de ce peuple sous les Césars. C'est Vespasien qui fit élever ce prodigieux amphithéâtre, qui fut d'abord nommé ***Flavien***, du nom de famille de cet empereur. Deux mille esclaves juifs que le vainqueur de la Syrie avait ramenés de son expédition, furent employés à sa construction ; aussi fut-elle achevée en moins de deux années. Mais on l'a démoli en partie pour en employer les matériaux à de nouvelles bâtisses ; la partie gauche seule a été assez bien conservée. On y voit encore les portiques du rez-de-chaussée et ceux du premier étage, ainsi qu'une portion considérable des voûtes qui supportaient les gradins où étaient assis les spectateurs. Au centre s'élève aujourd'hui une croix qu'on y a dressée en mémoire des chrétiens qui y ont versé leur sang, en témoignage de leur foi.

Le Colysée a la forme d'une ellipse dont le grand axe est de cent quatre-vingt-huit mètres, et le petit de cent cinquante-six. La hauteur de l'enceinte était de cinquante mètres. Les historiens disent que quatre-vingt mille spectateurs assis et plus de vingt mille debout pouvaient voir commodément les jeux qu'on

y donnait. L'arène a quatre-vingt-cinq mètres de long sur cinquante-quatre de large. Mais ce que l'on comprend difficilement, c'est la grandeur prodigieuse du voile dont on couvrait cette immense superficie pour mettre les spectateurs à l'abri du soleil.

Sur le mont Palatin s'élève la colonne Trajane, admirable par ses proportions et par sa forme. Toute la vie militaire de Trajan y est sculptée, comme le sont les exploits des Français sur la colonne Vendôme à Paris, qui n'est qu'une imitation de la première.

Au pied de la même colline on voit l'arc triomphal de Titus. Il n'est composé que d'une arcade dont le dedans est orné de bas-reliefs qui représentent Titus entouré des trophées qu'il avait apportés avec lui de Jérusalem. Il existe encore un autre arc de triomphe que l'on ne peut assez admirer : c'est celui que le sénat et le peuple romain érigèrent en l'honneur de Constantin, après la victoire qu'il remporta sur Maxence.

Après ces monuments principaux, viennent les Thermes de Dioclétien, de Titus, de Caracalla, dont les ruines attestent encore l'ancienne magnificence ; les obélisques égyptiens, dont le premier a été érigé par l'empereur Auguste au milieu du grand cirque, et dont le plus élevé est celui que fit placer Sixte V devant l'église de Saint-Jean de Latran ; le mausolée d'Adrien, construit par cet empereur et connu aujourd'hui sous le nom de *Château Saint-Ange ;* le

pont Ælius sur le Tibre, bâti par le même, et appelé maintenant le *Pont Saint-Ange*.

Le *Forum*, cette place si célèbre, autrefois le centre de Rome et par conséquent du monde connu ; cette place, le théâtre de tant de révolutions politiques, qu'ornaient un si grand nombre de temples, de palais, d'arcs de triomphe, n'offre plus aujourd'hui que des débris. Elle sert de marché aux vaches, d'où sa dénomination actuelle de *Campo-Vaccino*. O inconstance des grandeurs d'ici-bas!

Je ne finirais pas, Madame, si je voulais rapporter toutes les célébrités auxquelles Rome donna le jour. Mais le siècle d'Auguste et celui de Sixte V furent les plus féconds en grands hommes. C'est sous le règne de Sixte V que la ville éternelle s'embellit de ces glorieux monuments qui font l'admiration du monde.

La nouvelle Rome n'a point l'étendue de l'ancienne. Elle peut avoir quatre lieues de circuit ; et encore n'est-elle pas entièrement habitée ; car une bonne partie en est occupée par des champs, des vignes, des jardins et des ruines. La population qui, au dire de quelques historiens, s'élevait autrefois à plus de six millions d'habitants, est réduite aujourd'hui à cent soixante mille âmes, dont dix mille juifs, qui habitent un quartier séparé, le Chetto, et environ cinq cents protestants ou mahométans.

Les environs de cette belle ville sont en général incultes, et, dans quelques endroits, marécageux. A la distance de dix lieues commencent les marais

Pontins, dont le voisinage rend l'air de Rome si insalubre. Ces marais s'étendent jusqu'à Terracine. Les empereurs romains entreprirent de les dessécher ; ils ne purent y parvenir ; mais les travaux qu'ils avaient commencés furent continués plus tard par Léon X, Sixte V et Pie VI. Ce dernier pape rétablit la fameuse voie Appienne qui les traverse dans leur plus grande longueur, en joignant les villes de Rome et de Naples.

A six lieues de Rome est Tivoli, l'ancien *Tibur* des Romains, qui s'élève sur les bords de l'Anio, aujourd'hui le Teverone. Après avoir baigné le pied de la ville, l'Anio rencontre brusquement un roc taillé à pic et tombe dans un précipice de seize mètres de hauteur, en formant une cascade majestueuse. Non loin de là les ondes, en se divisant, forment plusieurs autres petites cascades, que l'on nomme *Cascatelles*. Les souvenirs d'Horace, de Properce, de Tibulle et de Mécène dont la maison est rappelée par quelques ruines, ajoutent aux charmes qu'on éprouve dans ce délicieux endroit. Un petit temple, celui de la Sibylle, dont les restes donnent une idée de l'élégance de l'architecture grecque, complète ce magnifique tableau.

Au pied des montagnes de Tivoli est un espace considérable couvert des débris de la magnificence de l'empereur Adrien. C'est là que ce prince, après avoir parcouru tout son empire, fit imiter les plus beaux monuments qu'il avait rencontrés dans son voyage. On y voyait le Lycée, l'Académie, le Pryta-



née, des bains, des bibliothèques, un théâtre, un cirque, un hippodrome et de vastes casernes à l'usage de la garde prétorienne. De tous ces monuments il ne reste plus que des murailles dégradées et si embarrassées d'épines qu'il est, pour ainsi dire, impossible d'en approcher. C'est dans cette étonnante maison de campagne qu'on a trouvé ensevelis plusieurs des plus beaux morceaux de sculpture qui embellissent aujourd'hui les édifices de Rome.

Nous avons aussi visité Frascati, l'ancien *Tusculum*. Les environs sont couverts de somptueuses villas, dont la plus belle est celle qui appartenait à Lucien Bonaparte. On nous y a montré quelques ruines que l'on nous a dit être celles de la maison qu'habitait Cicéron, quand il écrivit ses *Tusculanes*.

Les Romains et les Italiens en général sont bien proportionnés, mais maigres et d'un teint bruni.

Leur figure est pleine d'expression. Sans avoir de passions fortes, ils sont emportés et véhéments. On leur reproche de se livrer avec fureur au plaisir de la vengeance; mais chez nous ne voit-on pas encore régner l'horrible préjugé qu'une injure reçue exige que l'on répande du sang?

L'Italien est sobre; la viande lui plaît peu; il préfère des légumes, des fruits, du poisson, et ne fait volontiers qu'un repas complet par jour. Quoique taciturne, il aime la poésie, le chant, la musique. Rien n'est plus commun que de rencontrer, même dans les derniers rangs de la société, des improvisateurs qui débitent, avec une extrême facilité, des

vers sur toute espèce de sujets. Il est vrai que la langue italienne se prête admirablement à la versification ; mais encore faut-il avoir des idées.

Hier nous avons été admis en présence du chef de l'Église. Vous dire, Madame, ce que j'ai éprouvé à la vue de ce vénérable pontife, me serait impossible. Sa bonté, sa douceur, son affabilité nous ont tous ravis. Il nous a parlé longtemps de la France, et avec un si touchant intérêt, que nous avions presque entièrement oublié que nous étions hors de notre patrie.....

LAURE.

Après avoir quitté Rome, nos voyageurs se rendirent à Sienne; mais ils n'y trouvèrent rien qui fixât leur attention, peut-être parce qu'ils étaient encore pleins des souvenirs de la ville éternelle. Ils en partirent le lendemain de leur arrivée, pour gagner Florence, la capitale de la Toscane.

CHAPITRE XXVII.

Xerès de la Frontera.— Cadix.— Séville.— Voie romaine. — Cordoue.— Tolède.

LOUIS A ARTHUR.

Tolède.

Pour nous rendre de Gibraltar à Cadix, nous passâmes par Xerès de la Frontera. Cette ville est lar-

gement construite, et ses rues sont bordées de trottoirs. Les coteaux environnants fournissent un vin presque aussi bon que celui de Madère; les Espagnols en tirent bon parti; ils l'exportent dans toutes les contrées de l'Europe, particulièrement en Angleterre. C'est près de Xerès et sur les bords du Guadalète, que Rodrigue, dernier roi des Goths, perdit la couronne et la vie.

Arrivés à six lieues de Xerès, nous aperçûmes devant nous Cadix. La vue de cette ville est magnifique; elle embrasse presque toute la baie, qui est une des plus belles de l'Europe. Bâtie sur l'île de Léon, elle ne communique à la terre ferme que par le pont de Tuaco. De tous côtés elle est défendue par de solides remparts, des bancs de sable et des écueils, sur deux desquels s'élèvent les forts de Sainte-Catherine et de Saint-Sébastien. Comme le temps était orageux au moment où nous traversions le pont, nous nous y arrêtâmes pour écouter les mugissements des vagues qui venaient se briser contre les rochers.

Le port est très-grand; mais ce n'est que dans la partie orientale que mouillent les gros navires.

Cadix a perdu beaucoup de son importance depuis la séparation des colonies espagnoles d'avec la mère patrie. Cependant elle fait encore aujourd'hui un commerce considérable avec toutes les parties du monde.

Les rues sont étroites, mais bien pavées; les maisons bien bâties et ornées de balcons. La plus belle,

et, pour ainsi dire, la seule place est celle de Saint-Antoine, où se réunissent à des heures différentes les promeneurs, les marchands et les troupes de la garnison quand elles font la manœuvre.

Des citernes fournissent l'eau nécessaire à la consommation ; mais ces citernes sont sur le continent et des barques amènent l'eau dans l'île.

Quoique ravagée plusieurs fois par la peste, Cadix compte encore soixante-dix mille habitants. Sur l'emplacement qu'elle occupe s'élevait autrefois Gades, qui, fondée par les Tyriens, devint dans la suite une des places les plus importantes de l'Ibérie. Les Français, commandés par le duc d'Angoulême, s'en emparèrent en 1823, après avoir emporté d'assaut le fort du Trocadero qui en défendait l'approche.

A deux lieues de Cadix est Puerto-Real, où se trouve le dépôt des nombreuses salines qui environnent l'île de Léon.

De Cadix, nous remontâmes vers le nord et nous arrivâmes à Séville. Fondée par les Phéniciens, cette ville fut agrandie et fortifiée par Jules César, et après avoir été pendant plusieurs siècles sous la domination des Maures, elle tomba et resta au pouvoir des Espagnols.

Selon un proverbe espagnol, ***celui qui n'a point vu Séville, n'a point vu de merveille;*** mais cela ne pouvait se dire qu'à l'époque où l'Amérique nouvellement découverte versait ses trésors dans la Péninsule, et où la cour d'Espagne l'emportait sur toutes les autres en splendeur et en magnificence. La

population de Séville montait alors à quatre cent mille habitants, tandis qu'aujourd'hui elle n'en compte plus que quatre-vingt-dix. Le commerce toujours croissant de Cadix a fait décheoir Séville de son ancienne grandeur, tout en lui laissant le second rang après Madrid.

La forme de la ville est circulaire, ses rues sont sombres, et la plupart de ses églises construites dans un mauvais goût. La cathédrale, d'une architecture imposante, se fait remarquer par une flèche de quatre-vingts mètres de hauteur, surmontée d'une statue en bronze du poids de deux mille cinq cent quarante kilogrammes. Néanmoins cette statue tourne au moindre souffle de vent, et sert ainsi de girouette. C'est dans l'année 1400 qu'on y plaça la première cloche coulée en Espagne.

Les principaux monuments de l'antiquité sont l'Alcazar, ancien palais des rois maures, et un aqueduc construit par les Romains, qui n'a pas encore cessé de fournir de l'eau à la ville.

Les maisons, bâties dans le style arabe, n'ont que deux étages ; encore ces étages ne sont-ils occupés que pendant l'hiver ; à la fin du mois de mai, tous leurs habitants descendent au rez-de-chaussée. Dans l'intérieur de la plupart des maisons on voit de jolis jardins arrosés par des fontaines.

La fabrication du tabac occupe à Séville un grand nombre d'ouvriers. Après avoir réduit la feuille en poudre, on y mêle une terre argileuse tirée du voisinage d'Almazarron en Murcie. C'est à cette terre

que le tabac dit d'Espagne doit sa nuance rougeâtre et sa réputation.

Parvenus à Carmona, qui existait déjà au commencement de l'ère chrétienne, nous suivîmes la voie romaine qui conduit de cette ville à Cordoue. C'est une simple chaussée traversant la plaine en ligne droite. Elle est faite avec une espèce de gravier qui paraît avoir été amené de bien loin, car il n'existe pas de gravier dans tout le pays (1).

Cordoue, autrefois le séjour des califes, n'a plus rien de remarquable, si ce n'est ses antiquités. Fondée par Marcellus, elle vit naître les deux Sénèque et Lucain, qui florissaient du temps de Néron. Aux Romains succédèrent les Goths, et à ceux-ci les Arabes, qui en furent chassés en 1236 par Ferdinand, roi de Castille.

Une mosquée commencée par Abdérame, et qui depuis a été convertie en temple chrétien, appelle encore l'attention des étrangers, quoiqu'elle soit dépouillée de ce qui en faisait autrefois la magnificence. Mille colonnes de jaspe séparaient l'intérieur en dix-neuf nefs qui aboutissaient toutes à vingt-quatre portes revêtues de bronze sculpté et doré. La coupole la plus élevée portait trois boules d'or surmontées de grenades de même métal, et était éclairée

(1) Les matériaux employés dans les voies romaines et la manière dont ils ont été tassés, prouvent d'une manière convaincante que le système suivi aujourd'hui pour les routes, et que l'on attribue à Mac-Adam, n'est pas tant une invention qu'une imitation du système suivi par les anciens.

par quatre mille lampes. Les colonnes existent encore aujourd'hui, mais leur belle ordonnance a été rompue par les chapelles qu'on y a construites.

Après ce monument, on s'arrête encore avec étonnement devant le magnifique pont de seize arches, jeté par les Maures sur le Guadalquivir, qui traverse la ville.

Cordoue n'offre que des rues tortueuses et incommodes : cependant la *Plaza Major* est entourée de portiques aussi remarquables par leur élégance que par leur régularité.

A notre sortie de cette ville, nous traversâmes une contrée fertile et bien arrosée, et nous gravîmes la Sierra Morena qui sépare la Castille de l'Andalousie. Ces montagnes ont été le théâtre de bien des combats meurtriers entre les Maures et les chrétiens. En descendant de l'autre côté, nous nous trouvâmes dans une contrée riche en vignobles, mais pauvre en forêts, qui s'étend depuis la Sierra jusqu'à Tolède, sur le Tage.

Tolède, surnommée la ***magnifique***, n'a plus rien qui justifie ce titre ; mais elle est pleine des souvenirs de la domination des Romains, des Goths et des Arabes. Du temps des Goths, Tolède était la métropole de l'Espagne. Sa cathédrale, rebâtie par saint Ferdinand, passe pour une des plus belles du monde. Les degrés de l'autel étaient autrefois en argent massif, ainsi que plusieurs statues.

On visite encore avec intérêt l'Alcazar, ou palais royal, quoique les murs soient considérablement en-

dommagés et qu'on en ait enlevé la plupart des riches ornements qui les couvraient.

L'industrie occupe à Tolède très-peu de bras ; cependant la trempe des armes blanches qu'on y fabrique n'a encore rien perdu de son ancienne réputation.

CHAPITRE XXVIII.

Produits de l'Espagne méridionale.— Nourriture des habitants.— Madrid.— L'Escurial.— Combat de taureaux.

LOUIS A ARTHUR.

Madrid.

De Tolède nous nous rendîmes, en suivant le cours sinueux du Tage, à Aranjuez, résidence d'été de la cour d'Espagne. Le parc contigu au château est magnifique. Pressés de nous rendre à Madrid, nous n'en vîmes que les dehors.

Mais avant de te parler de la capitale de l'Espagne, où nous nous sommes arrêtés pour quelque temps, je ne puis m'empêcher de revenir sur le passé pour te donner une idée générale de l'Espagne méridionale.

Cette partie de la Péninsule est d'une fertilité surprenante ; on y trouve les fruits les plus délicieux, parmi lesquels les oranges, les citrons, les dattes, les grenades occupent la première place. Les melons d'eau atteignent souvent une grosseur prodigieuse. Les routes sont bordées de myrtes et d'oliviers sauvages ; tandis que, dans d'autres endroits, les haies présentent les larges fleurs pourprées du rhododendron.

La laine espagnole est réputée la plus belle de l'Europe; et la plus fine est celle que donne le mérinos. Cet animal est l'objet de très-grands soins : on le garde dans les montagnes du nord pendant les grandes chaleurs de l'été, et aussitôt que le froid se fait sentir, on le fait passer dans les régions plus tempérées du midi. Chaque troupeau, qui comprend jusqu'à dix mille moutons, est confié à un *mayoral* ou chef berger; celui-ci a sous ses ordres jusqu'à cinquante autres bergers avec autant de chiens. Jamais le troupeau ne sort des étables avant que la rosée du matin ait disparu, et on le fait rentrer pour peu que le temps menace de la pluie ou du vent.

L'Espagne est aussi féconde en mines. Les Maures savaient très-bien les exploiter; mais depuis la découverte du Nouveau-Monde elles ont été négligées ou entièrement abandonnées. Aux environs d'Almaden, dans les montagnes de Tolède, se trouve la plus riche mine de mercure qui existe en Europe; elle donne annuellement de quinze à vingt mille quintaux.

Dans toutes les montagnes de l'Espagne on trouve des carrières de marbre. Le vert se tire particulièrement des montagnes de Grenade; le brun, de celles qui environnent Tortose. On extrait le porphyre aux environs de Cordoue, le jaspe autour d'Arauna et l'albâtre dans les provinces de Léon et de Malaga.

Sur les côtes de la Méditerranée croît une espèce de chêne qui nourrit un insecte précieux pour la teinture, la cochenille. Ces animaux produisent sur les feuilles une petite excroissance de couleur rouge et qui sert à teindre les étoffes en écarlate.

Les sauterelles paraissent quelquefois en si grand nombre dans le midi de la Péninsule, qu'elles menacent d'affamer les habitants en détruisant toute la récolte.

Le pain trempé dans l'huile et souvent assaisonné de vinaigre est la nourriture favorite des gens de la campagne, entre Barcelone et Malaga. Il existe un autre plat, qu'on pourrait appeler un plat national, puisqu'il paraît sur la table du roi comme sur celle du paysan : c'est le *puchero*. Le *garbanzo*, espèce de gros pois que l'on recueille particulièrement aux environs de Saint-Ildefonse, est aussi un aliment très-usuel. Il ne faut pas oublier non plus le chocolat, qui est le déjeuner ordinaire des habitants de la Péninsule. Celui qu'on apporte de l'Amérique du sud est le plus estimé.

Nous avons souvent rencontré sur notre route des bandes de Bohémiens qui demandaient à nous dire la bonne aventure. Ces malheureux préfèrent les ennuis d'une vie oisive aux peines lucratives du travail. Sans religion, du moins apparente, ils vivent au milieu des chrétiens; mais ils ne contractent point d'alliance avec eux, pas plus que les juifs. Quand ils ne peuvent pas obtenir de bon gré ce qu'ils demandent, ils ne se font aucun scrupule de le prendre.

Nous fîmes notre entrée à Madrid par les deux beaux ponts qui traversent le Mançanarès, petite rivière dont le lit est presque toujours à sec. Des boulevards magnifiques conduisent de ces ponts dans la ville.

Quoique Madrid soit d'une origine récente, puis-

qu'elle n'a été fondée qu'au commencement du XII[e] siècle, et quoique la cour d'Espagne ne s'y soit fixée qu'à la fin du XVI[e], elle est aujourd'hui la première ville du royaume.

Le palais du roi, construit sur une éminence, est un vaste bâtiment carré, précédé d'une cour assez spacieuse pour contenir sans peine trois cents équipages. Dans quelques-uns des appartements on voit de riches mosaïques en marbre.

Les églises, les couvents et les chapelles sont en si grand nombre qu'on parvient à peine en quelques jours à visiter les plus remarquables. Les rues sont régulières, mais un peu étroites. Les maisons sont en briques; la plupart ne reçoivent le jour que par des treillages qui remplacent les fenêtres.

Les places publiques les plus belles sont celles de la *Puerta del Sol* et la *Plaza Major*. La dernière est entourée de trois cents bâtiments d'égale hauteur, et chaque étage de ces maisons est orné de balcons que supportent d'élégantes colonnes. C'est sur cette place que se tient le marché et que se donnent les combats de taureaux.

Madrid possède plusieurs Académies et une riche bibliothèque qui renferme cent trente mille volumes et deux mille manuscrits précieux.

Le costume des habitants de Madrid est bien différent aujourd'hui de ce qu'il était autrefois. Les modes françaises sont généralement suivies par la haute société; cependant les hommes ont conservé leurs longs manteaux, et les femmes leurs voiles et leurs mantilles.

Notre première excursion hors de Madrid fut au Prado. La vue que présente cette belle promenade est superbe ; le palais qui la termine, les couvents et les autres édifices qui la bordent avec leurs jardins, produisent un effet ravissant. Buen-Retiro est un autre palais, où la cour vient souvent passer les belles soirées d'été.

A dix lieues de la ville s'élève l'Escurial, superbe édifice fondé par Philippe II qui y consacra six millions de ducats. Le plan a la forme d'un gril, pour rappeler l'instrument du supplice de saint Laurent à qui ce palais est consacré. L'Escurial l'emporte en grandeur sur tous les palais que j'ai vus jusqu'ici, puisque les bâtiments seuls occupent un espace de quarante-un mille deux cent quatre-vingts mètres carrés ; mais je n'aime point ses tours élevées, ses fenêtres étroites, son toit trop incliné. L'église qui est au centre est richement ornée ; la coupole est d'une hardiesse imposante, et l'autel est composé des pierres les plus rares de l'Europe. Au-dessous du chœur est le caveau qui contient les tombeaux de la famille royale. C'est le plus beau et le plus riche qui soit au monde ; sa forme rappelle le dôme du Panthéon, dont il porte aussi le nom.

Sur notre route nous avions déjà vu plusieurs amphithéâtres pour les combats de taureaux ; mais hier seulement nous avons assisté pour la première fois à ces jeux meurtriers et indignes de l'homme civilisé, par lesquels ont été si mal remplacées les joutes chevaleresques qui amusaient nos ancêtres.

Plus de dix mille personnes étaient rassemblées

autour de la Plaza Major. Au nombre des spectateurs se trouvaient les plus grands personnages de Madrid et toutes les dames de la cour, dans leurs plus brillantes toilettes.

Le spectacle s'ouvrit par une espèce de promenade autour de la place, où parurent tant à cheval qu'à pied les athlètes qui devaient prendre part au combat, tous vêtus avec élégance du costume espagnol. Les *picadores* avaient la tête couverte d'un chapeau rond et portaient sur les épaules un manteau court dont ils laissaient flotter les manches, leurs pieds étaient enfermés dans des guêtres de peau blanche. Ceux qui devaient combattre à pied, ou les *chulos*, n'avaient qu'une petite veste de soie garnie de rubans, et leurs cheveux étaient retenus dans un réseau dont les franges descendaient jusqu'à l'écharpe qui leur ceignait les reins.

Enfin le signal fut donné, un taureau parut dans l'arène au milieu des cris et du tumulte des spectateurs. A la vue des *picadores* qui l'attendaient en lui présentant le bout de leurs lances, il fondit sur eux ; et la foule d'applaudir, car elle augurait favorablement de sa valeur. Un des cavaliers le frappa de sa lance ; furieux, il revint à la charge. Mais son adversaire tourna rapidement autour de lui et le frappa encore deux ou trois fois. Réduit aux abois, le malheureux animal fit entendre d'horribles mugissements qui témoignaient de son impuissance. On lui donna enfin le coup de grâce, en lui enfonçant dans le dos un large couteau, et il fut entraîné par quatre mules hors de l'enceinte.

Après ce taureau en vint un autre. Celui-ci réussit à déchirer les flancs du cheval qui portait son ennemi, et le *picador* renversé courait le risque d'être foulé aux pieds, quand un des *chulos* vint distraire le taureau en agitant devant lui des étoffes de différentes couleurs. Poursuivi à son tour par l'animal furieux, il eut besoin de toute son agilité pour lui échapper. Pendant ce temps il lui enfonçait dans le cou de petites flèches terminées en forme d'hameçon et garnies de banderoles de papier doré. Ce supplice, quelque lent qu'il fût, épuisa le taureau qui perdait son sang par plus de vingt blessures ; le *matador* s'avança à son tour et le frappa de son couteau, tandis que mille acclamations célébraient le triomphe du vainqueur.

Un troisième taureau entra dans la lice; mais comme il errait lâchement autour de la place, il ne fut accueilli que par des murmures et des sifflets. On chercha à l'agacer, il resta impassible. Le jugeant indigne de combattre des hommes, la foule demanda alors qu'il fût livré aux chiens. On lâcha donc sur lui une meute de dogues énormes, qui s'attachèrent à son cou et à ses oreilles. C'en fut assez : l'animal, retrouvant l'usage des armes que lui a données la nature, les tourna contre ses ennemis. Plusieurs chiens furent déchirés; d'autres, qui n'avaient été que lancés en l'air, se relevèrent et recommencèrent le combat. Leur acharnement finit par terrasser leur adversaire; mais sa mort ne fut saluée d'aucune acclamation.

Nous ne pûmes en voir davantage, tant ce spec-

tacle dégoûtant nous avait révoltés. Nous prîmes congé des personnes qui nous y avaient menés et nous rentrâmes chez nous. LOUIS.

CHAPITRE XXIX.

Florence et ses environs.— Bologne.— Ferrare.— Venise. — Départ pour la Hongrie.

ARTHUR A LOUIS.

Venise.

Florence, où nous nous sommes arrêtés pour la première fois après être sortis de Rome, occupe l'emplacement de l'ancienne *Urbs Arnina*. Son nom actuel est dû à la richesse et à la beauté de ses environs, qu'on serait tenté de prendre pour un paradis terrestre. Les nombreuses villas qui y sont répandues brillent autant par le luxe que par l'élégance de leur construction. Celle que l'on appelle le *Pratolino,* offre aux curieux le fameux colosse en pierre de vingt-cinq mètres de haut, sculpté par Jean Bologna, et représentant l'Apennin. On remarque encore celle où Laurent de Médicis, surnommé le *Magnifique* ou le *Père des Lettres*, se plaisait à réunir toutes les célébrités de son pays et de l'étranger.

Mais si le pays de Florence mérite à juste titre d'être nommé le *jardin de l'Italie,* la ville aussi est digne d'être comptée au nombre des plus belles du monde. Ses rues sont larges, pavées en dalles et ornées de somptueux édifices.

Le palais Pitti, qui est la résidence du grand-duc, est remarquable par ses chefs-d'œuvre d'architec-

ture et de sculpture ; et cependant cette magnifique collection le cède encore à la célèbre *galerie de Florence* que renferme le Vieux-Palais, et où l'on trouve réunies un grand nombre d'antiquités étrusques, romaines, grecques et égyptiennes. Parmi les statues on admire le beau groupe de *Niobé* et la fameuse *Vénus de Médicis.*

Les édifices religieux ne sont pas moins remarquables. Les principaux sont la cathédrale et l'église de Sainte-Croix, qui renferme les tombeaux de Michel-Ange, du Dante et de Galilée.

Sur la place de Sainte-Marie-Nouvelle sont deux obélisques, autour desquels on fait tous les ans des courses comme les faisaient les anciens.

Florence possède un grand nombre d'établissements scientifiques et littéraires : le premier de tous est la fameuse Académie *della Crusca.* Elle est aussi la patrie de plusieurs hommes illustres, tels que le Dante, Michel-Ange, Boccace, Léonard de Vinci.

Nous fûmes étonnés de l'air de santé et de contentement qui règne sur les visages des paysans de Florence, et de la propreté avec laquelle sont tenues leurs maisons. Les indigents mêmes nous ont paru moins malheureux que partout ailleurs. Il est vrai que le climat contribue beaucoup à adoucir leurs souffrances, et que les nombreux couvents qui couvrent les plaines de la Toscane leur sont d'un grand secours par les aumônes qu'on y distribue.

De Florence nous nous rendîmes à Bologne, qui est, après Rome, la ville la plus importante des États de l'Église ; puis, à Ferrare.

A Bologne nous avons visité la cathédrale, l'église de Sainte-Pétronne, où l'on voit la fameuse méridienne tracée par Cassini ; la tour des Asinelli, haute de cent sept mètres, et celle de Garrisendi, qui, au lieu d'être perpendiculaire, est inclinée de plus de deux mètres ; l'Académie des beaux-arts, où l'on conserve la *sainte Cécile* de Raphaël et la *Madone du Rosaire* du Dominicaiu.

A Ferrare, dont l'origine remonte au ve siècle, nous vîmes le palais d'Est ; la Chartreuse qui, par son étendue, ressemble à une petite ville ; et l'hôpital Sainte-Anne, où le Tasse fut enfermé sous prétexte de folie.

Nous voici maintenant à Venise, autrefois la reine des mers. Bâtie sur quatre-vingts petites îles séparées les unes des autres par cent quarante canaux, elle se distingue de tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour. On n'entend pas ici le bruit des pas des chevaux et le roulement des voitures ; car à peine existe-t-il quelques ruelles à l'usage des piétons. Les voitures sont remplacées par plus de neuf mille gondoles, couvertes d'une toile noire et mises en mouvement au moyen de rames.

Quatre cents ponts réunissent les différents quartiers de la ville ; ils sont tous d'une seule arche. Le plus beau est le Rialto, construit en marbre et avec des proportions gigantesques. Du milieu de ce pont on jouit d'un coup d'œil magnifique sur le canal et les somptueux édifices dont il est bordé des deux côtés.

La plupart des autres maisons sont empreintes d'un goût d'antiquité, qui donne à la ville une teinte

sombre et triste. Elevées sur pilotis, elles laissent à peine un espace entre elles et les canaux.

Le seul lieu où l'on puisse se promener est la place Saint-Marc, qu'entourent de magnifiques bâtiments. Le plus remarquable de ces édifices est l'église de Saint-Marc, toute revêtue de marbre en dehors comme en dedans. A l'entrée de l'église on voit les quatre fameux chevaux conquis à Constantinople par les armes de la république.

Le palais ducal, qui se trouve sur la même place, est aussi en marbre. C'est un vaste bâtiment qui servait autrefois de demeure au doge. Là se tenait le fameux Conseil des Dix. Sous le portique, on voit encore les lions dont la gueule recevait les lettres accusatrices, cause d'une si grande effusion de sang. Devant le palais s'élève deux colonnes de granit surmontées, l'une du lion de Saint-Marc, l'autre de la statue de saint Théodore.

Tous les soirs la place Saint-Marc est pleine d'une foule nombreuse qui y reste souvent jusqu'à minuit. On y rencontre des personnes de tout rang et de toute condition.

On compte à Venise trente-six églises, toutes ornées avec luxe. Les autres édifices publics dignes d'être cités, sont le lazaret, le théâtre de la Fenice et l'hôtel de la Monnaie.

L'origine de Venise n'est pas moins curieuse que sa position elle-même. Lorsqu'au IVe siècle Attila, roi des Huns, vint ravager le nord de l'Italie, les habitants effrayés se retirèrent vers les côtes de l'Adriatique. Là, ayant trouvé quelques îles assez

rapprochées pour pouvoir se défendre mutuellement, ils y enfoncèrent des pilotis, construisirent des ponts, des maisons, des églises ; et bientôt la nouvelle ville qu'ils venaient de fonder, secouant la domination de Padoue, se déclara indépendante.

Du fond de ses lagunes, Venise ne tarda pas à étendre ses domaines en terre ferme, jusqu'au midi de la Dalmatie. Elle fit des conquêtes dans la Grèce, et posséda longtemps les îles de Chypre et de Crète. On la nommait à cette époque *Venise la Riche ;* mais aujourd'hui sa gloire est tombée, et son commerce presque anéanti. Elle a cessé d'être république en 1797, et a été réunie en 1814 au nouveau royaume Lombardo-Vénitien.

Nous avons assisté il y a deux jours à une *regata,* qui est le divertissement favori des Vénitiens. Vingt barques conduites par les meilleurs rameurs, disputaient de vitesse sur le grand canal, où s'étaient réunies un grand nombre de gondoles, la plupart richement pavoisées. Non-seulement les bords du canal, mais encore toutes les fenêtres des maisons voisines étaient pleines de curieux.

Hier nous sommes allés nous promener à l'île de Saint-Lidio, où autrefois le doge jetait dans les flots une bague, symbole de l'union qu'il contractait au nom de la république avec la mer. Il faisait déjà nuit quand nous reprîmes le chemin de Venise. Mais la lune se leva et répandit une douce lumière sur les ondes qu'agitaient seules nos rames. L'air était calme, une brise légère nous apportait les parfums de la côte, et nos rameurs chantaient, avec un

merveilleux accord, quelques-uns des plus beaux passages du Tasse. Je ne me rappelle pas avoir joui jamais d'une soirée aussi magnifique, aussi pleine de charmes.

Le caractère soupçonneux de l'ancien gouvernement se montre encore en partie dans les hautes classes de la société. On dirait qu'elles se méfient des étrangers ; toujours est-il que nous avons reçu très-peu d'invitations.

Les sénateurs portaient autrefois, même en dehors de l'exercice de leurs fonctions, des robes noires ; aujourd'hui les nobles s'enveloppent d'un manteau rouge, quand ils ne veulent pas être arrêtés en route par leurs amis. Les robes des femmes de distinction sont à queue ; un voile noir leur couvre la tête et est attaché en arrière, pour ne point cacher leur visage qui, en général, se distingue par la régularité des traits et le vif éclat des yeux. Le commun du peuple se fait remarquer par son extrême sobriété et par ses manières polies, souvent même distinguées.....

ARTHUR.

L'intention de M. Moreau était de retourner en France, en passant par la Lombardie et la Suisse ; mais un de ses anciens correspondants, M. Malvitz de Bude, le pressa si vivement de l'accompagner en Hongrie qu'il se décida à ce long voyage, autant pour satisfaire la curiosité de ses enfants, que pour tenir plus longtemps sa femme éloignée des lieux où elle avait éprouvé de si récents chagrins. Il partit donc avec sa famille pour Trieste, comptant se diriger de là sur Bude.

CHAPITRE XXX.

Truxillo.— Merida.— Elvas.— Lisbonne.— Le Portugal et ses habitants.— Oporto.

LOUIS A ARTHUR.

Lisbonne.

Après avoir séjourné trois semaines à Madrid, nous en partîmes pour gagner le Portugal. Nous trouvâmes sur notre route bien des campagnes incultes, mais aussi de belles forêts de chênes et des coteaux couverts de vignobles. Les villages y sont très-clair-semés; encore les misérables huttes qui les composent n'ont-elles que des murs d'argile ou plutôt de boue, sans fenêtre, sans cheminée.

Nous passâmes la première nuit à Truxillo, lieu de naissance de l'aventurier Pizarre, à qui l'Espagne doit la découverte et la conquête du Pérou. De là nous franchîmes la montagne de Santa-Crux, et nous arrivâmes à Merida, où passe un aqueduc romain assez bien conservé. Bâtie par Auguste, cette ville fut peuplée entièrement par les vétérans de l'armée qui avait soumis les Cantabres.

Partis de Merida, nous traversâmes la Guadiana sur un très-beau pont, et Badajoz s'offrit à nos yeux. Badajoz, qui est aujourd'hui une place de guerre fort importante sur la frontière espagnole, occupe l'emplacement de l'ancienne *Pax Augusta*.

A Elvas, nous vîmes un aqueduc qui s'étend sur une longueur de plus de deux lieues et qui s'appuie dans toute son étendue sur quatre rangs d'arcades.

A mesure que nous approchions d'Aldea Gallega, le terrain devenait plus sablonneux et moins accidenté ; nous sentions déjà le voisinage de la côte. Arrivés à Aldea, nous prîmes une barque, et ayant traversé le Tage, nous descendîmes sur les quais de Lisbonne.

La capitale du Portugal est bâtie sur sept collines dont l'aspect forme un coup d'œil ravissant ; elle n'a pas moins de trois lieues de longueur sur une demi-lieue de largeur. La Nouvelle-Ville, qui a remplacé les quartiers détruits en 1755 par un tremblement de terre, offre des rues larges et régulières ; quant aux anciennes rues, elles sont mal pavées et d'une excessive malpropreté. Les maisons ont en général deux ou trois étages ; construites en pierre calcaire, elles sont garnies de balcons et de treillages, et n'ont d'autres cheminées que celles qui servent aux cuisines. Le quartier occupé jadis par les Maures est affreux ; les toits des deux rangées de maisons se joignent presque et laissent à peine pénétrer le jour.

La Grande-Place, sur le bord du Tage, est entourée de superbes édifices. On remarque la Douane, l'ancien Hôtel des Indes, la Bourse et la Bibliothèque.

Lisbonne est approvisionnée d'eau par un grand aqueduc de marbre blanc qui unit deux collines et passe ainsi au-dessus de la vallée d'Alcantara. Il fut construit en 1743. Ses voûtes sont d'une hauteur prodigieuse ; l'une d'elles s'élève à deux cent quatre-vingt-quinze mètres au-dessus de sa base, et la longueur totale de l'aqueduc est de dix-huit mille trois cent quinze mètres.

Lisbonne, dont la population est de deux cent soixante mille âmes, est, par sa position, l'une des plus importantes villes de l'Europe. Ses environs ressemblent à un vaste jardin, parsemé d'églises, de chapelles et de couvents. Le climat y est délicieux; mais la chaleur qui y règne pendant l'été engendre bien des reptiles et des insectes incommodes ou dangereux, entre autres le moustique, qui est tellement petit qu'il échappe à l'œil nu.

Le port est magnifique. Il est défendu par les forts Bugio et de Santo-Grao.

Lisbonne est la patrie de Camoëns, l'auteur des *Lusiades* et le plus célèbre poëte du Portugal.

Les Portugais sont vindicatifs, et les lois malheureusement trop faibles pour réprimer les crimes. Du reste, ils ont le cœur généreux et facile à émouvoir; ils traitent particulièrement leurs domestiques avec une bonté et une familiarité très-grandes.

La condition des habitants de la campagne est des plus misérables; ils ne connaissent, pour ainsi dire, d'autre jouissance que celle que procure le tabac. Leur principale nourriture consiste en pain de maïs, qu'ils mangent avec de l'ail et des sardines. Ils sont d'ailleurs polis et serviables.

Le costume que portent les classes inférieures me plairait assez, s'il était tenu plus proprement. Été comme hiver, les hommes ne sortent jamais sans un ample manteau de couleur sombre et une cape qui ne leur laisse que le visage à découvert. Les femmes sont affublées à peu près de la même manière; pour chaussure elles ont des escarpins en soie de diffé-

rentes couleurs, quelque temps qu'il fasse d'ailleurs.

On rencontre à Lisbonne peu d'équipages; les dames se servent de mules qu'un domestique conduit par la bride.

Le chocolat figure à tous les déjeuners; il est accompagné de quelques friandises et suivi d'un verre d'eau fraîche. Après le dîner on se retire pour faire un léger somme que l'on appelle la *siesta*. Cette coutume, qui est commune aux Espagnols et aux Italiens, est un besoin imposé par la chaleur du climat.

Le Portugal est fertile en céréales et en vins; on y trouve en abondance les mêmes fruits qu'en Espagne.

Les Portugais sont sincèrement attachés à leur religion; aussi ont-ils pour les prêtres et les religieux un respect sans égal. Tous les soirs on rencontre dans les rues des groupes d'hommes et de femmes agenouillés devant une croix ou une image de la Vierge, et chantant des hymnes et des litanies.

Nous avons rencontré près d'Aldea toute une caravane de pèlerins. Les hommes marchaient à pied; les femmes, les enfants et les vieillards étaient montés dans des voitures ou sur des mules : tous se rendaient à une chapelle éloignée pour remercier le Ciel d'avoir sauvé leur hameau d'une inondation.

Nous faisons souvent des excursions aux alentours de Lisbonne. Nous avons vu la tour qui défend l'entrée du Tage et qui est située au milieu du fleuve en face du bourg de Belem, le couvent de Penha, les ruines d'un château bâti par les Maures, et le *couvent de Liége,* ainsi appelé parce que les murs sont

couverts de liége, pour les défendre contre l'humidité du roc dans lequel il est creusé.

Post-scriptum. Je voulais d'abord mettre cette lettre à la poste avant de quitter Lisbonne; mais, comme en nous rendant en Angleterre nous devions toucher à Oporto, j'ai pris le parti d'attendre que je fusse dans cette ville pour te l'envoyer.

Oporto, ou simplement Porto, est la seconde ville du Portugal. Elle est belle; mais bâtie sur le penchant d'une montagne en face de la mer, elle renferme des quartiers tellement escarpés qu'il est presque impossible de se servir d'autres moyens de transport que des mules ou des litières.

Près d'Oporto coule le Douro, rivière rapide qui ressemble plutôt à un torrent. Les coteaux qui la bordent produisent ce vin délicieux qui paraît sur toutes les grandes tables de l'Angleterre. Le commerce de ce vin se fait même par les Anglais, qui possèdent à Oporto une compagnie jouissant des plus grands priviléges... LOUIS.

CHAPITRE XXXI.

Portsmouth. — Londres. — Greenwich. — Cambridge. — York. — Newcastle. — Berwick. — Dunbar.

LOUIS A ARTHUR. Édimbourg.

Nous avons été bien surpris, il y a trois semaines, lorsqu'en nous réveillant, nous nous sommes vus dans le beau port de Portsmouth, qui est assez vaste pour contenir toutes les escadres de la Grande-Bretagne.

Des fossés remplis d'eau de mer environnent la ville, et, joints aux fortifications, la rendent presque imprenable.

Les édifices les plus remarquables de Portsmouth sont l'hôtel du gouvernement, celui de l'amirauté, l'église de Saint-Thomas dont la tour sert de point de reconnaissance aux navigateurs, le Spitheat, vaste hôpital pour les marins, et enfin l'arsenal de la marine. Cet arsenal, le plus grand et le plus beau de l'Angleterre, contient une école de marine et d'architecture navale, ainsi qu'un grand nombre de magasins et de chantiers.

De Portsmouth, nous nous rendîmes à Chichester, et le lendemain nous fîmes notre entrée dans la capitale de la Grande-Bretagne.

Nous commençâmes notre tournée dans la ville par le quartier le plus laid, celui qu'on appelle la Cité. C'est un amas de maisons mal bâties, obscures et comme entassées les unes sur les autres. On y fait beaucoup d'affaires; mais aussi on y voit régner, plus qu'en aucune autre ville de l'Europe, tout ce que la misère et la crapule ont de plus hideux.

Bien différent est le quartier de l'ouest que nous visitâmes ensuite : c'est le séjour favori de la haute aristocratie. Mais au milieu de ce luxe presque asiatique, on est étonné du silence qui y règne. Quand on compare les beaux édifices qui forment ce quartier à ceux qui avoisinent la place Vendôme à Paris, où tout est mouvement, on serait tenté de les prendre pour des tombeaux.

L'abbaye de Westminster est un des plus beaux

monuments de l'architecture gothique. Cette abbaye est le Saint-Denis de Londres ; cependant on n'y dépose pas seulement les rois d'Angleterre, elle reçoit encore les hommes qui se sont illustrés par les armes, les sciences ou les belles-lettres. Nous y avons remarqué le tombeau de Newton, qui est un chef-d'œuvre de l'art, celui de Shakespeare, surmonté de la statue en pied de cet illustre poëte, et plusieurs autres.

Après Westminster vient l'église de Saint-Paul, dont la tour s'élève à la hauteur de cent dix mètres. L'architecture en est tout à la fois pleine de noblesse et de simplicité ; mais ce qui m'a paru étrange au premier abord, ce sont les teintes blanchâtres que l'on remarque en dehors sur le fond noir des colonnes et des chapiteaux. Ce fond noir ne vient que de la fumée de charbon de terre qui, après avoir plané quelque temps au-dessus de la ville, tombe comme de la poussière et s'attache à tout. Mais la pluie, enlevant cette suie des parties saillantes des édifices, leur rend ainsi leur couleur naturelle, ce qui fait qu'on est tenté de croire qu'il vient de neiger.

Le palais de Saint-James, qui sert de résidence au roi et de siége au gouvernement, n'a pas répondu à notre attente. Ce n'est qu'une réunion de bâtiments en briques et sans symétrie. Le parc Saint-James, contigu au palais, m'a rappelé les Champs-Élysées. Au bout de la promenade appelée le Mail s'élève un édifice d'assez belle apparence : c'est le palais de la reine.

Hyde-Park m'a paru encore plus beau ; un Parisien, en s'y promenant, croirait se trouver dans le bois de Boulogne.

Plusieurs ponts traversent la Tamise ; le plus beau est celui de Waterloo, achevé en 1817.

Le port qui est au-dessous du Vieux-Pont est remarquable par son étendue et par la facilité qu'il offre aux plus gros bâtiments de venir charger ou décharger leur cargaison presque à la porte des magasins.

Le quartier de Westminster et les quartiers adjacents communiquent entre eux par des places carrées (squares), dont plusieurs sont plantées d'arbres et ornées de pièces d'eau. La plus belle est Grosvenor-Square.

Londres fut plusieurs fois ravagée par la peste. Celle de 1665 enleva, dans l'espace de quelques mois, quatre-vingt-dix-sept mille habitants. L'année suivante, un affreux incendie détruisit treize mille deux cents maisons sur soixante-six mille que contenait alors la ville. C'était la partie la plus ancienne et la plus malsaine ; aussi depuis cette époque la peste n'a-t-elle plus reparu à Londres.

La *Tour de Londres*, formée par la réunion de plusieurs tours et bâtiments, domine la ville et le fleuve. Elle renferme un arsenal plein de trophées et de mille choses curieuses. On y voit une ligne de guerriers à cheval armés de toutes pièces ; ce sont les souverains de la Grande-Bretagne, depuis Guillaume-le-Conquérant qui jeta les fondements de la tour, jusqu'au roi régnant. Les joyaux de la

couronne sont dans une pièce séparée; mais nous n'avons pas eu la curiosité de les voir.

A deux lieues de Londres est le bourg de Greenwich. On y voit un hôpital fondé par Guillaume III pour les invalides de la marine, et un observatoire d'où les Anglais comptent leur premier méridien.

Quoiqu'il soit difficile de déterminer l'étendue de Londres à cause des maisons de plaisance qui s'étendent de tous côtés hors de la ville, on peut dire pourtant que sa longueur est de près de trois lieues, et que sa largeur varie d'un quart de lieue à une lieue. Quant à la population, elle augmente d'année en année d'une manière prodigieuse. On l'évalue aujourd'hui à un million et demi.

Cambridge offre peu de belles rues; mais elle est fameuse par son Université. Plusieurs des colléges qui en dépendent sont bâtis avec une rare magnificence. La bibliothèque est très-riche; elle renferme près de cent mille volumes. Parmi les églises on distingue celle du Saint-Sépulcre, construite sur le modèle de l'église de Jérusalem, et l'un des monuments les plus curieux de l'architecture saxonne.

A York, l'ancienne *Eboracum* des Romains, nous avons admiré la cathédrale. L'intérieur est tellement orné de sculptures les plus déliées, que les murs ressemblent à de la dentelle. Le fort d'York a été bâti par Guillaume-le-Conquérant; mais la grosse tour qu'on voit sur une éminence est de la plus haute antiquité.

Newcastle, à trois lieues de l'embouchure de la Tyne, est une ville de construction moderne et ré-

gulière. Outre plusieurs églises qui appartiennent presque toutes à des cultes différents, elle possède un grand nombre d'établissements de bienfaisance. Son port, défendu par une petite forteresse, est entouré d'un quai magnifique. Aux environs sont des mines de charbon de terre. On évalue à un million et demi de tonneaux la quantité de charbon qu'on en tire tous les ans.

Profitant de l'occasion d'un bâtiment côtier qui se rendait de Newcastle à Berwick, nous préférâmes nous rendre par mer dans cette dernière ville, où nous arrivâmes sans aucun incident digne d'être mentionné.

Berwick, sur la limite qui sépare l'Angleterre de l'Écosse, est bâtie sur la Tweed, qu'on traverse sur un pont. Elle fait un commerce assez important, surtout en saumon. On y remarque la maison-de-ville, dont le beffroi a cinquante-deux mètres de hauteur.

De Berwick nous sommes arrivés à Dunbar, qui a un port renommé pour la pêche des harengs et des saumons. C'est près de cette ville que l'infortuné Charles Ier fut vaincu par l'armée républicaine, peu de temps avant qu'il fût trahi et livré à la rage de ses ennemis.

Nous voulions nous mettre en route le lendemain pour Édimbourg; mais la marée venait de monter, et nous ne pûmes résister à l'envie de voir le curieux et terrible spectacle qu'offre la mer le long de la côte. Les rochers dont la côte est hérissée, présentent les formes les plus fantastiques; ce sont des

grottes, des piliers, des anfractuosités; le tout dominé par les ruines d'un vieux château qui servit pendant quelque temps de séjour à Marie Stuart. La mer se brisait sur les rocs avec une violence extraordinaire et s'engouffrait sous les voûtes en mugissant. Sous ses flots on voyait disparaître des masses énormes qui, un instant après, reparaissaient couvertes de plantes marines arrachées du fond des eaux. Nous ne pouvions nous rassasier de la vue de ces belles horreurs; et, malgré le mauvais temps, nous restâmes sur la côte, jusqu'à ce que la marée commençât de nouveau à descendre.

Le lendemain, dans la soirée, nous étions à Édimbourg...

LOUIS.

CHAPITRE XXXII.

Édimbourg.— L'Écosse.— Les habitants des montagnes et ceux de la plaine.— Stirling. — Le lac Lomond.— Glascow.— Dublin.

LOUIS A ARTHUR.

Dublin.

Édimbourg, la capitale de l'Écosse, est située à l'embouchure du Forth, qui y forme une espèce de golfe. Elle est divisée en deux parties séparées l'une de l'autre par une profonde vallée. La première, ou la Vieille-Ville, offre peu de régularité; elle est particulièrement occupée par les marchands et les ouvriers. La seconde, qui est d'une origine plus récente et construite en pierres, a des rues régulières et des

places magnifiques. La rue de la Reine (Queen's-Street) a mille quatre cent quarante mètres de long sur trente-deux de large. Les deux parties communiquent ensemble par un pont et par une chaussée. La chaussée, entièrement formée des décombres tirés des fondations de la nouvelle ville, a une hauteur de trente-deux mètres; elle est large, à sa partie supérieure, de soixante mètres.

Sur un roc de basalte presque taillé à pic et à soixante-cinq mètres au-dessus du niveau de la ville, s'élève le château, qui n'a rien de particulier. Vis-à-vis l'on voit le palais d'Holyrood, qui offre plus d'intérêt. Cet édifice, qui tient du cloître et du château, a été longtemps la demeure des rois d'Écosse. On nous a montré la chambre à coucher de l'infortunée Marie Stuart et son lit en lambeaux. Le jardin est entièrement négligé et la chapelle tombe en ruines.

Parmi les autres curiosités d'Édimbourg, je citerai encore le bâtiment des Archives, la Bourse, la Douane, l'Université, l'hôpital d'Herriot, et le monument élevé à Nelson, qui a soixante-cinq mètres de haut.

Édimbourg a de nombreuses fabriques. Sa population est de cent cinquante mille habitants, sans compter celle du port.

L'Écosse est la Calédonie des Romains, qui s'en emparèrent successivement, et en furent entièrement maîtres sous l'empereur Valère; mais, au commencement du ve siècle, ils abandonnèrent la Grande-Bretagne, et l'Écosse recouvra son indépendance.

Édouard I[er], roi d'Angleterre, voulut s'en emparer; il fut repoussé par William Wallace, surnommé le *Héros écossais*. En 1558, Marie Stuart, trahie par ses propres sujets qu'avait soulevés Élisabeth, vint se réfugier auprès de sa rivale. Celle-ci, après l'avoir tenue longtemps prisonnière, eut la lâcheté de la faire mourir sur l'échafaud. A la mort d'Élisabeth, le fils de Marie remit sur sa tête les couronnes d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande.

L'Écosse se divise naturellement en deux parties : les *Highlands* ou les pays hauts, et les *Lowlands* ou les pays bas. La première est toute sillonnée de montagnes escarpées qui ne sont séparées les unes des autres que par d'étroites vallées. La seconde, située vers le nord, a un aspect tout différent; c'est un pays presque plat, mais très-fertile, quoique la température moyenne ne soit que de neuf à dix degrés centigrades.

Les habitants des plaines parlent l'ancien scandinave mêlé à l'anglo-saxon; ceux des montagnes se servent d'un dialecte celtique appelé *gallique*, et dont le langage des Irlandais approche beaucoup.

Les *Highlanders*, ou montagnards, sont restés longtemps isolés du reste de l'Écosse; mais Georges I[er] ayant envoyé chez eux le général Watt, celui-ci pratiqua des chemins dans les parties les moins accessibles; ainsi la civilisation, qui s'était introduite depuis bien des années dans les Lowlands, s'introduisit également dans les montagnes. Les mœurs changèrent par suite des communications ouvertes entre les deux pays. Les Highlanders rompirent

leurs *clans* ou tribus, toujours acharnées les unes contre les autres; et le fer qu'ils avaient employé jusque alors à se détruire ne servit plus qu'aux travaux des mines et à l'exploitation des belles forêts qui couvrent ces pittoresques montagnes.

Les Écossais sont sobres, industrieux, hospitaliers, braves et intelligents; mais ceux de la plaine se distinguent par leurs goûts cosmopolites; ils quittent facilement leur pays pour aller gagner leur vie à l'étranger.

La religion dominante de l'Écosse est le presbytérianisme, qui diffère de l'église anglicane ou épiscopale, en ce qu'il ne reconnaît pas l'autorité des évêques.

Après avoir passé par Falkirk, nous nous arrêtâmes toute une journée à Stirling. Du haut du château qui, ainsi que celui d'Édimborg, est perché sur un rocher isolé, on nous montra plusieurs points où s'étaient livrés des combats sanglants entre les Anglais et les Écossais. Ici William Wallace défit les troupes d'Édouard; là, fut battue l'armée du prétendant. En général, on peut dire qu'aucun pays n'a été plus souvent inondé de sang humain que l'Écosse; elle eut à soutenir successivement les attaques des Romains, des Danois et des Anglais.

Le lendemain nous nous fîmes conduire sur les bords du lac Lomond, le plus grand des Iles-Britanniques. On y a remarqué, en l'année 1755, un singulier phénomène. Au moment où la ville de Lisbonne était renversée par le terrible tremblement dont j'ai parlé dans une de mes lettres, les eaux du

lac s'élevèrent tout à coup de plusieurs pieds, et reprirent, un instant après, leur niveau ordinaire.

Nous suivîmes quelque temps le rivage par un chemin étroit, et nous entrâmes dans des montagnes noires et sombres ; mais nous ne pûmes en apercevoir les sommets, à cause des nuages qui les enveloppaient alors entièrement. Ce fâcheux contretemps nous empêcha de gravir le Ben-Lomond, cette curieuse montagne qui s'élève à neuf cent soixante-dix mètres au-dessus du lac; mais nous eûmes un autre genre de spectacle. Une troupe de Highlanders, descendant des hauteurs, vint à notre rencontre. Ils marchaient à la file par un sentier sinueux. Une femme conduisait la marche, en chantant un air plaintif que ses compagnons répétaient en chœur. Leur costume avait quelque chose de pittoresque au milieu de ces rochers. Les hommes avaient une jaquette qui leur descendait à peine aux genoux ; sur leur épaule était jeté nonchalamment le *plaid*, grand manteau de laine à carreaux rouges, verts, bleus et blancs. Une toque ornée d'une plume leur couvrait la tête. Il ne leur manquait que la *claymore*, l'épée que portaient leurs ancêtres.

Glascow, où nous fîmes ensuite une halte de deux jours, est une des villes les plus populeuses de l'Écosse. On y voit un grand nombre de fabriques et des raffineries de sucre. Elle possède aussi une université et un musée.

Glascow est située sur la Clyde. Comme les autres rivières du pays, la Clyde est profondément encaissée dans un lit de rochers couverts de la plus belle

mousse. Après l'avoir remonté jusque au-dessus de Lanark, nous vîmes les superbes cascades qui attirent tous les ans un si grand nombre d'étrangers. La principale, qu'on appelle Cara-Lin, a vingt-sept mètres de hauteur. Les eaux de la Clyde sont limpides, mais d'une couleur foncée comme le café; cette teinte n'en rend que plus éclatante la blancheur de l'écume au pied de la chute.

Carlisle, qu'on suppose être l'ancien *Luguvallum*, n'a conservé de ses fortifications que le château qui a servi de prison à Marie Stuart.

Après avoir descendu le canal qui joint cette ville au golfe de Solway, nous partîmes pour Dublin à bord d'un paquebot du commerce. Nous rencontrâmes sur notre route l'île de Man, où l'on pêche le hareng; et le lendemain nous entrâmes dans la rade de Dublin.

Cette rade, aussi belle que vaste, est fermée au nord par un promontoire, et divisée en deux par un môle de quinze cent quatre-vingt-dix mètres de long. A l'extrémité du môle s'élève un phare, ainsi qu'à la pointe du promontoire.

Dublin, la capitale de l'Irlande, est arrosé par le Liffey, sur les bords duquel s'étendent des quais magnifiques où les vaisseaux peuvent approcher très-facilement.

Les anciennes rues sont étroites; mais les nouvelles sont aussi belles que celles des quartiers les plus élégants de Londres. Une d'elles est bordée à droite et à gauche de superbes promenades.

La cathédrale de Saint-Patrick, celle de Christ-

Church et l'Université sont les édifices que nous avons visités avec le plus de plaisir. Les bâtiments de l'Université présentent une face de près de cent mètres sur deux cents de profondeur. On remarque encore la façade du collége de la Trinité, qui est entièrement construit en pierre de Portland, le grand phare qui a neuf étages, le pont d'Essex, la Bourse, l'hospice des Invalides, et les casernes qui passent pour les plus grandes de l'Europe.

Dublin peut être considéré comme l'entrepôt général de l'Irlande. Son commerce occupe les trois cinquièmes de sa population, qui monte à plus de deux cent mille habitants.

Le climat de l'Irlande est extrêmement humide, et c'est à cette humidité qu'il faut attribuer la constante verdure des prairies, qui lui a fait donner la dénomination de *Verte Érin* : car *Érin* est le nom que les Irlandais donnent à leur pays.

Quoique l'agriculture y soit encore peu développée, tous les cantons fournissent en abondance de l'orge qui, avec les pommes de terre, compose la principale nourriture des habitants. La classe des paysans est réduite à un état de misère que l'on peut à peine concevoir. Il ne faut l'attribuer qu'à l'excessive avarice des propriétaires fonciers, qui, au lieu de résider dans le pays, louent leurs terres à des prix exorbitants.

Les Irlandais sont connus par leur fidélité à la foi catholique et par les généreux efforts qu'ils ont faits de tout temps pour secouer le joug humiliant que leur a imposé l'Angleterre. Espérons qu'un jour ils

parviendront à faire entendre la justice de leurs plaintes et à recouvrer leur indépendance ; et alors disparaîtront les vices vrais ou supposés que leur reprochent leurs odieux oppresseurs.

Louis.

CHAPITRE XXXIII.

Trieste. — Le lac de Zirknitz. — Bude. — Pesth. — Presbourg. — Vienne et ses alentours.

ARTHUR A LOUIS.

Vienne.

J'ai fait bien du chemin, mon ami, depuis ma dernière lettre ; mais si nous nous sommes éloignés plus que jamais l'un de l'autre, nous allons aussi nous rapprocher, et bientôt nous serons de nouveau réunis sur le sol chéri de la patrie.

Trieste, où nous transporta un paquebot autrichien, après que nous eûmes fait nos adieux à Venise, est, pour ainsi dire, la première place de commerce de l'Autriche ; on prétend même que c'est son commerce, toujours croissant, qui a porté le dernier coup à la puissance de Venise.

Quoique Trieste possède de beaux édifices, il n'en est point qui l'emporte sur la Bourse, où l'on voit se réunir les marchands de toutes les nations du globe.

La Carniole, que nous avons traversée ensuite, est coupée par les Alpes Juliennes et les Alpes Carniques, où l'on exploite de riches mines de fer. Ces montagnes renferment des vallées charmantes, qui pré-

sentent à chaque pas les plus curieux phénomènes de la nature. Je n'en citerai qu'un.

Le lac de Zirknitz a deux lieues de long sur une de large. Au milieu s'élèvent trois îles ; l'une d'elles est occupée par un village. A la fin du mois de juin ou au commencement de juillet, on voit les eaux disparaître successivement par une vingtaine d'ouvertures qui se trouvent au fond du lac. Au bout de vingt-cinq jours, le fond est à sec et offre, au lieu d'une nappe d'eau, un terrain fertile et propre à la culture. On le laboure et on l'ensemence. Trois mois après se fait la récolte, et l'on chasse le gibier là où, peu auparavant, il n'y avait d'autres êtres vivants que des poissons.

Un mois après la moisson, l'eau s'élève de nouveau des différentes ouvertures, et, dans l'espace de vingt-quatre heures, elle a entièrement reparu. Ce phénomène, quelque singulier qu'il paraisse d'abord, peut cependant s'expliquer comme celui que présentent toutes les sources intermittentes. Je voudrais seulement voir les immenses cavités qui reçoivent toutes ces eaux.

Nous ne nous sommes arrêtés qu'un jour à Laybach, capitale de l'Illyrie et célèbre par le congrès qui s'y tint en 1821. Le palais du comte d'Auersberg est le seul édifice qui ait attiré notre attention.

De Laybach à Bude nous ne vîmes plus rien de remarquable, si ce n'est le lac Ballaton, qui a dix-sept lieues de longueur, et où l'on pêche d'excellentes truites.

Nous reçûmes à Bude le plus bienveillant accueil

de la famille de M. Malwitz qui nous avait accompagnés depuis Venise. Il nous avait servi de cicerone pendant notre route; il continua encore cet office dans sa ville natale.

Bude, ou Ofen, est la capitale de la Hongrie. Elle est située sur la rive droite du Danube, et couvre le penchant d'une colline dont le sommet est occupé par le palais du vice-roi. La ville haute est fortifiée ainsi que la ville basse. Bude est en général bien bâtie et contient un grand nombre de beaux hôtels appartenant à la noblesse. Mais ces hôtels sont déserts dans la belle saison, et la ville est alors aussi triste qu'elle est vivante en hiver. Les tours des églises ressemblent à des minarets, comme pour rappeler que Bude fut une fois sous la domination des Mahométans.

En face de Bude, et sur la rive gauche du Danube, qu'on traverse sur un pont de bateaux, est située la ville de Pesth. Plus animée que sa rivale, cette ville possède un château où réside habituellement le vice-roi et où l'on conserve la couronne de Hongrie. Le commerce y est considérable, grâce au Danube qui y amène toutes les richesses de l'Orient et de l'Occident.

Pour plaire à nos excellents hôtes, nous prolongeâmes notre séjour à Bude au delà du temps que nous avions fixé. Nous remontâmes le Danube jusqu'à Presbourg.

Presbourg était autrefois la capitale de la Hongrie. On voit encore, à quelques lieues de là, la plaine où la noblesse campait, à l'époque de l'élection des rois.

La ville nous a paru sombre et triste. La cathédrale et son clocher méritent d'être vus ; on y couronnait autrefois les souverains.

Continuant de remonter le Danube, nous fîmes enfin notre entrée dans la capitale de l'Autriche.

L'origine de Vienne est très-incertaine ; il paraît néanmoins qu'elle fut une des stations que les Romains avaient choisies dans différentes parties de la Germanie. Quoi qu'il en soit, Vienne a joué un grand rôle dans l'histoire. Plusieurs fois elle a été attaquée par les Turcs, qui tenaient d'autant plus à s'en rendre maîtres, que cette ville était, pour ainsi dire, le seul boulevard que l'Europe eût à leur opposer du côté de l'Orient. Le siége le plus mémorable qu'elle soutint contre les Infidèles est celui de 1685, où elle fut délivrée par Jean Sobieski, roi de Pologne. Les Français s'en emparèrent deux fois, en 1806 et en 1809. C'est à Vienne que se tint le congrès de 1815, où l'on fit le partage de l'Europe tel qu'il existe encore aujourd'hui.

Située au milieu d'une plaine fertile et entourée de trente-quatre faubourgs, Vienne occupe un espace de quatre lieues et demie de circuit. La ville est séparée des faubourgs par une esplanade et environnée de murs bastionnés, avec quarante-cinq portes.

Les édifices publics les plus remarquables sont le *Burg* ou château occupé par l'empereur ; le palais de l'archiduc Charles ; les bâtiments de l'Université ; l'église de Saint-Pierre, bâtie sur le plan de celle de Rome ; l'église des Capucins, dont les caveaux servent à la sépulture des princes de la maison d'Au-

P. 259.



LONDRES.

triche, et par-dessus tout la cathédrale de Saint-Étienne. L'architecture de ce temple est imposante ; la nef a cent onze mètres de long, et la flèche, qui est inclinée, s'élève à la hauteur de cent trente-huit mètres. C'est la plus haute tour après celle de la cathédrale de Strasbourg, qui a cent quarante-deux mètres, et qui ne le cède qu'à la plus grande des pyramides d'Égypte, à laquelle on donne cent quarante-six mètres.

Dans les faubourgs, où se trouvent les plus beaux hôtels, on voit la superbe église de Saint-Charles Borromée, deux magnifiques théâtres, et la manufacture impériale de porcelaine.

Les places principales sont : celle du Marché, ornée d'une jolie fontaine et d'un temple en marbre ; la place Joseph, où l'on admire la statue équestre de l'empereur Joseph II ; et le *Graben*, à peu près au centre de la ville. Le *Prater*, qui est la promenade où se réunit de préférence la haute société, ressemble aux Champs-Élysées de Paris.

Il existe à Vienne un grand nombre d'établissements de bienfaisance entretenus par les dons des familles riches qui, toutes en général, se distinguent par leur charité. Aussi trouve-t-on dans cette ville beaucoup moins de pauvres que dans les autres capitales. Parmi les institutions scientifiques, l'Université, l'Académie des beaux-arts, le collége Thérésien et l'Institut Polytechnique occupent le premier rang.

Les alentours de Vienne sont couverts de jolies maisons de campagne, de chapelles et de couvents,

entremêlés de jardins et de promenades. A une lieue de la ville est Schœnbrunn, dont le château était occupé par Napoléon, à l'époque où il faillit être la victime d'un complot tramé par des étudiants. Plus loin est Wagram, bourg célèbre par la victoire qu'y remportèrent les Français en 1809, et qui eut pour résultat la seconde capitulation de Vienne.

J'allais oublier de te dire que dans le faubourg d'Erberg nous avons vu l'auberge, aujourd'hui maison de chasse, où l'imprudent Richard Cœur-de-Lion, travesti en pèlerin, fut reconnu comme il tournait la broche, et fut arrêté par Léopold, duc d'Autriche, qui le livra au lâche et barbare empereur Henri VI.

ARTHUR.

CHAPITRE XXXIV.

Le lac de Killarney.—La Chaussée des Géants.—Liverpool.—Salines. — Manchester. — Birmingham. — Oxford.—Salisbury.—Plymouth.— Retour en France.

LOUIS A ARTHUR.

Plymouth.

Dans notre traversée de Dublin à Liverpool nous eûmes pour compagnon un gentilhomme sicilien, qui venait de faire le tour de l'Irlande, et qui nous donna la description de plusieurs curiosités qu'il avait vues.

Le lac de Killarney est entouré de montagnes presque à pic, d'où se précipitent de tous côtés des ruisseaux qui forment des cascades magnifiques. Sur

le sommet d'un de ces rochers est un petit lac appelé le *Bol à punch du Diable*, et dont le niveau est à une profondeur prodigieuse au-dessous des bords. Les eaux qui en sortent tombent dans le lac de Killarney, sur une longueur de cent cinquante mètres, et le bruit qu'elles font ressemble à celui que ferait une batterie dont toutes les pièces partiraient à la fois.

Près du rocher appelé le *Nid de l'Aigle*, qui s'élève sur les bords du même lac, est un écho qui n'a pas son semblable dans le monde. On y a placé quelques canons que l'on tire pour l'amusement des voyageurs ; la détonation en est effrayante : on croirait entendre un violent coup de tonnerre, qui, après avoir été répercuté par toutes les montagnes voisines, se perd dans le lointain avec un sourd roulement.

Le même voyageur a vu, sur la côte nord de l'Irlande, la fameuse *Chaussée des Géants*, qui s'avance comme un môle, à la distance de cent quatre-vingt-quinze mètres dans la mer. Les gens du pays prétendent qu'elle a été construite par le diable, tandis que quelques savants ont soutenu qu'elle était l'ouvrage d'une race de géants dont Fin-Ma-Cool, célèbre héros de l'antique Hibernie, était le chef. Mais il est facile de voir, en la comparant à la Grotte de Fingal, qu'elle n'est qu'un produit de la nature.

Cette chaussée, dont la largeur varie de quarante à quatre-vingts mètres, est composée d'un nombre infini de prismes de basalte du plus beau noir et d'une dureté égale à celle du silex. Les prismes, adhérents les uns aux autres sans aucun vide, quoique

la forme en soit chez les uns pentagonale, chez les autres hexagonale, et que presque tous soient perpendiculaires à l'horizon, ont, dans un très-grand espace, une hauteur égale, de sorte que leurs sommets composent une surface plane et unie. Leur diamètre est de quatre à cinq décimètres. Il n'y en a pas qui soient d'une seule pièce; mais leurs différentes parties sont mieux jointes que les pierres de taille d'une maçonnerie.

Les rochers voisins qui bordent la côte ne sont pas moins curieux. Leur base est une couche de pierre noire d'environ vingt mètres d'épaisseur et divisée perpendiculairement par des veines de pierre qu'on pourrait prendre pour du ciment. Sur cette première couche s'en élève une autre, mais qui est rouge, et ainsi alternativement. La dernière supporte un rang de piliers auxquels leur forme a fait donner le nom de *cheminées*.

Liverpool, où nous sommes débarqués à notre retour de Dublin, est la ville la plus importante que possède l'Angleterre sur la côte occidentale. Le commerce de cette place embrasse en effet les produits de presque tout le globe. Les rues sont larges, régulières et ornées d'élégants édifices. Sur la rive gauche de la Mersey est un quai d'une demi-lieue de longueur et coupé par de vastes bassins, où dix mille bâtiments peuvent se mettre à l'abri. Tous les ans Liverpool envoie des navires pour la pêche dans la mer Glaciale, et la plupart de ces navires sont construits dans les chantiers mêmes de cette ville, qui occupent jusqu'à trois mille ouvriers.

Le comté de Chester, contigu à celui de Lancaster, est fameux par ses fromages ; il ne l'est pas moins par ses mines de sel gemme. Nous sommes descendus dans une de ces mines, près de Lawton. Les couches de sel y alternent avec des couches d'argile. Le roc salin est d'une extrême dureté : pour enlever les plus gros blocs, il faut se servir de la poudre. Sa couleur est d'un blanc sale, mais la section horizontale présente une marbrure qui imite les arabesques. Les veines qui forment cette marbrure sont d'une teinte rougeâtre. Le sel le plus blanc est employé dans son état naturel, tandis que le rouge, qui est mêlé d'argile, est dissous et ensuite soumis à l'évaporation. La quantité de sel exploité annuellement est de cinquante à soixante mille tonneaux.

Après Liverpool, qui ne le cède en richesse qu'à Londres, vient Manchester, renommée par son industrie qui seule suffirait à approvisionner toute l'Angleterre. On y voit de superbes fonderies, d'où sortent ces machines si recherchées dans tout le continent. Sa population est de près de deux cent mille habitants, dont une partie est occupée à l'extraction de la houille, qui se trouve dans les environs en quantité incalculable.

Birmingham, autre ville manufacturière, se divise en vieille et en nouvelle ville. Autant la première est d'un vilain aspect, autant la seconde se distingue par la richesse et l'élégance de ses édifices, dont le plus remarquable est le théâtre. La quincaillerie de Birmingham est très-estimée, ainsi que ses armes blanches et ses armes à feu. A la Monnaie, on voit une

machine qui bat trente à quarante mille pièces par heure. La population, qui consiste en majeure partie d'ouvriers, monte à plus de cent mille hommes.

Worcester, sur la Severn, n'a de curieux que ses souvenirs. C'est aux environs de cette ville que Charles II perdit sa dernière bataille contre les troupes de Cromwell, et qu'il fut obligé de se cacher dans les branches d'un chêne, pour échapper à ses ennemis.

Oxford, en dépit de son ancienne dénomination de *ville consacrée aux Muses*, a quelque chose de triste; les rues sont assez belles, mais silencieuses. Toute sa célébrité vient de son Université, qui florissait déjà sous Alfred-le-Grand. La bibliothèque *bodleyenne*, qui en fait partie, est la plus riche du monde, après celle du Vatican. Dans l'église de Christ-Church on remarque un rang de piliers d'architecture saxonne, dont les chapiteaux diffèrent tous les uns des autres. On remarque encore à Oxford l'observatoire et un théâtre bâti sur le modèle de celui de Marcellus, à Rome.

Salisbury est située dans une plaine vaste et peu accidentée. Sa cathédrale, qui est un beau morceau d'architecture, offre une particularité assez curieuse. Elle compte autant de portes qu'il y a de mois dans l'année, autant de fenêtres que de jours, et autant de piliers que d'heures. La tour, qui a cent vingt-deux mètres de hauteur, est la plus élevée de l'Angleterre.

Nous sommes allés voir à trois lieues de cette ville le fameux dolmen ou monument druidique appelé

Stone-Henge. Ce monument consiste en trois rangées de piliers, placés en cercle et supportant d'autres blocs comme des impostes. Ces piliers, grossièrement taillés, s'élèvent de terre à la hauteur de six à neuf mètres. Les plus volumineux doivent avoir pour le moins vingt mètres cubes. Quelques-uns sont aujourd'hui inclinés, et leurs impostes gisent sur le sol. Au centre du troisième cercle sont d'autres piliers qu'on suppose avoir été l'autel sur lequel les druides immolaient les victimes humaines.

Exeter est remarquable par sa cathédrale. Ce bel édifice est couronné de tours anglo-normandes, dont la construction n'a été terminée qu'au bout de cinq cents ans.

Plymouth, où nous nous trouvons aujourd'hui, est une des premières villes du royaume. Le Dock, que l'on peut appeler la nouvelle ville, est bâti avec beaucoup de régularité et pavé en marbre commun du pays. Plymouth renferme une belle bibliothèque, et un théâtre presque entièrement construit en fer. Sur une hauteur est le magnifique hôtel du Gouvernement. Mais ce qui distingue particulièrement cette ville, ce sont ses fortifications, son port capable de contenir deux mille vaisseaux, son chantier de construction et son arsenal de la marine, qui a onze cent soixante mètres de long sur cinq cents de large.

Nous ne savons pas encore quand nous retournerons en France ; mais le jour de notre départ ne peut pas tarder d'arriver.

Louis.

Arthur reçut cette lettre pendant qu'il était encore à Vienne. Quelques jours après, M. Moreau quitta cette ville et se rendit à Munich, la capitale de la Bavière.

La position de cette ville sur l'Isar, ainsi que plusieurs rues bien alignées, tendent beaucoup à l'embellir. Le palais royal est vaste ; mais l'architecture ne s'accorde pas avec l'étendue de cet édifice. Aux environs de Munich est le *Nymphen-Burg* ou le *Château des Nymphes*, qui est une imitation de celui de Versailles.

Nos voyageurs traversèrent ensuite, mais sans s'y arrêter, Augsbourg, Ulm, Offenbourg, et arrivèrent à Kehl, où ils passèrent le Rhin.

Dix jours après ils étaient de retour à Nantes, où ils furent rejoints par Mme de Bréval et son fils.

Arthur et Louis avaient conservé avec soin toutes les lettres qu'ils s'étaient écrites ; la marquise y ajouta celles que Laure lui avait envoyées ; et nos deux amis, pensant que cette collection pourrait être agréable à leurs jeunes compatriotes qui ne pouvaient pas comme eux jouir du plaisir de parcourir l'Europe, se décidèrent à la livrer à l'impression.

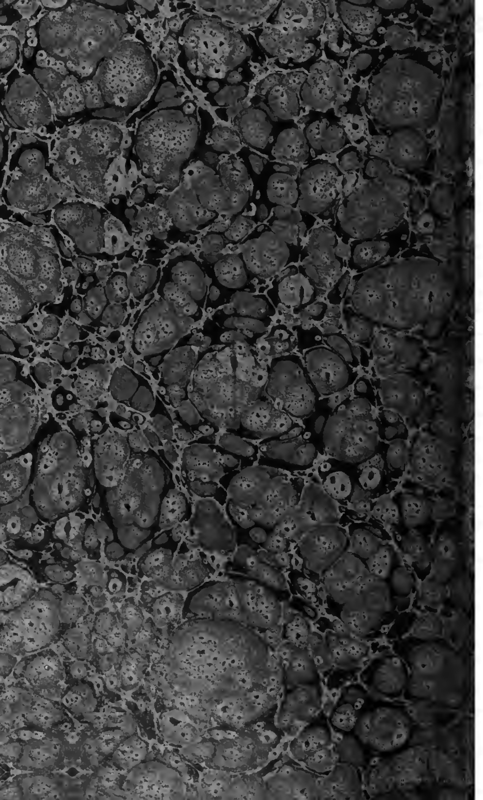
FIN

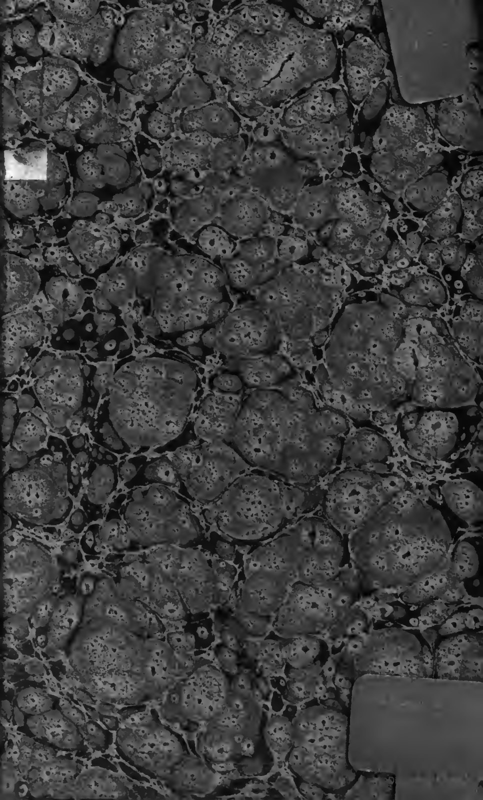
TABLE

TOURS. — IMP. MAME.










BIBLIOTECA